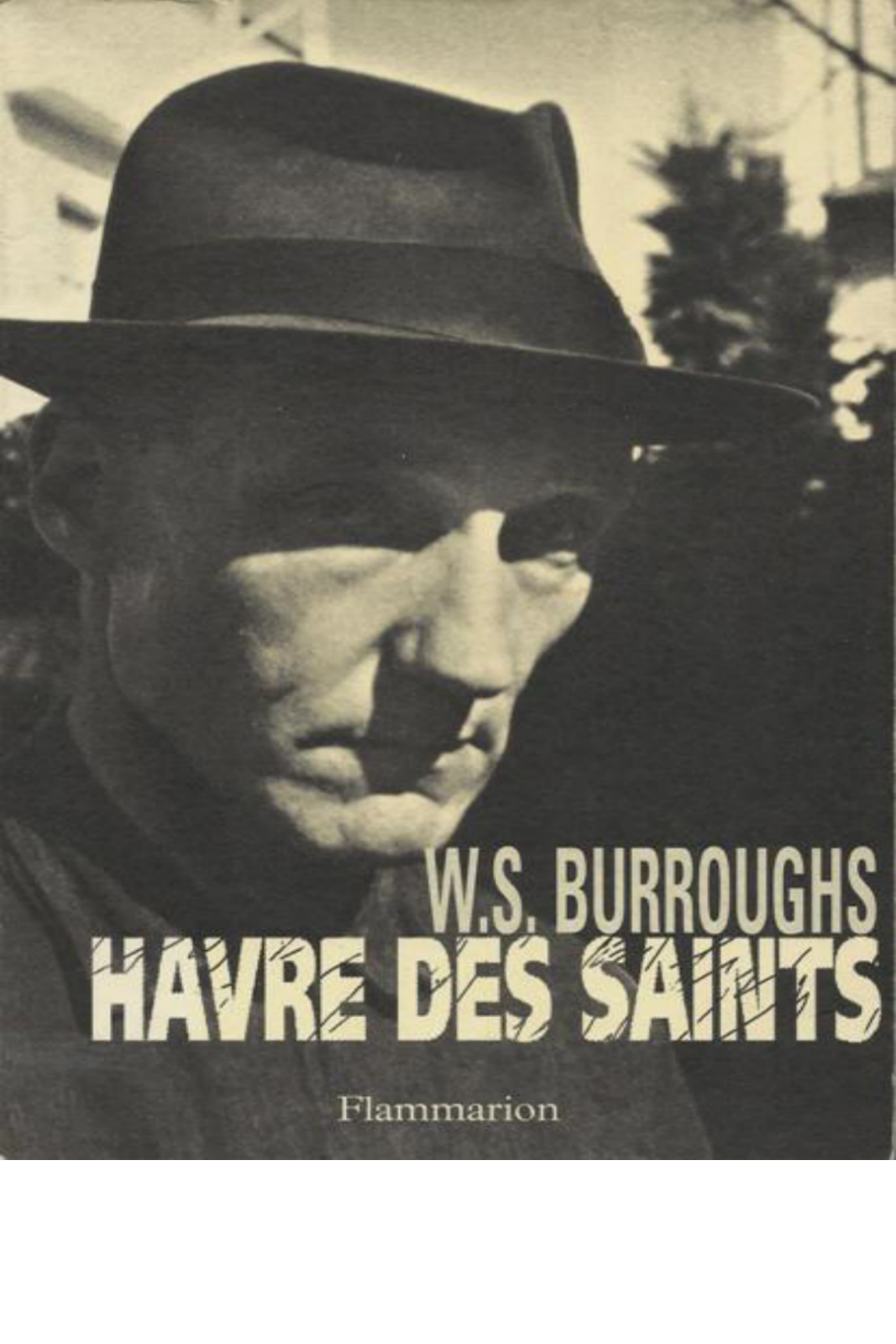


Havre des Saints

William S. Burroughs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



W.S. BURROUGHS
HAVRE DES SAINTS

Flammarion

William S. Burroughs

HAVRE DES SAINTS

Traduit de l'anglais (US) par
Philippe Mikriammos

Flammarion (1977)

Titre original de l'ouvrage :
Port of Saints

© Coven Garden Press, Londres
© Am Here Books, Suisse
© William S. Burroughs, 1973

Pour la traduction française :
© Flammarion, 1977
ISBN : 2-08-067584-2

TABLE :

CINQ FOIS DEUX Préface-interview par Gérard-Georges
Lemaire et Philippe Mikriammos

SOMMAIRE

NUMERO UNO

J'ai travaillé sur la voie ferrée Toute la sainte
journée

REJOINS-MOI À ST LOUIS LOUIE

POUR QUE LE TEMPS PUISSE SEULEMENT PASSER

CHANGEZ DE PARTENAIRE TOURNEZ TOURNEZ

LA JOURNÉE EST TIRÉE

BRAVE SOLDAT

DU LAC DE LA COLLINE

BLUES DU MORT

AU-DELÀ DES COLLINES

À PERTE DE VUE

Notes

CINQ FOIS DEUX

Préface-interview par Gérard-Georges Lemaire et Philippe Mikriammos

1. G.-G.L. : Tout laisse croire que, peu à peu, W.B. a abandonné la pratique du cut-up et du fold-in au profit d'une prose qui fonctionne davantage sur le principe de l'imbrication des routines. Pouvez-vous expliquer les raisons de cette évolution qui, pour certains, donne toutes les apparences d'une régression ?

P.M. : Burroughs n'a que faire de l'inintelligibilité. Il tient à un public le plus nombreux possible et écarte ce qui pourrait gêner la multiplication du nombre de lecteurs. Il suffit des 5 à 10 % de cut-up par livre pour initier à cette technique particulière les nouveaux venus, et ne pas les rebuter avec un livre entièrement au cut-up.

Une seconde raison est qu'en ce qui concerne les initiés, le cut-up ne fait plus guère effet. Ça se lit très bien, maintenant. Donc, inutile de s'appesantir : les habitués ne sont plus dérangés, et puis en ne galvaudant pas trop la technique, on la garde en réserve pour des actions bouleversantes futures toujours possibles, entre les doigts de Burroughs lui-même ou d'un autre utilisateur de génie.

Troisième raison : le cut-up est un puits sans fond si on l'applique systématiquement - j'ai eu l'occasion d'en parler dans mon essai sur Burroughs. En effet, à partir du moment où l'on peut découper une page verticalement et horizontalement dans tous les sens, les combinaisons atteignent des chiffres vertigineux. Il y a alors autant de combinaisons que de mots, et donc tout autant de lignes horizontales et verticales de découpage, lesquelles forment une

grille virtuelle de découpage illimité. Et à partir du moment où il y a avec cette grille virtuelle représentation des possibilités infinies de découpage, ce n'est plus la peine de procéder à celui-ci. La grille est la figuration du cut-up absolu. C'est pourquoi elle est si importante dans l'œuvre de Brion Gysin qui, inventeur du cut-up, n'a pas eu à le mettre en application puisque William Burroughs s'en est chargé, et qui a pu aller directement à celle-ci, par raccourci.

Quant au remplacement du cut-up par l'imbrication des routines, il tient d'une part au principe de répétition que j'évoquerai un peu plus loin, de l'autre au principe de la permutation, qui me paraît devoir connaître un succès plus généralisé chez les écrivains, puisque celle-ci ne nie pas l'écriture à la base comme le cut-up.

2. G.-G.L. : Vous avez, au cours du Colloque de Tanger, fait une communication sur la voix de W.B.

Pensez-vous que son enseignement et ses récentes tournées dans les universités américaines ont pu influencer sur sa pratique scripturale ?

P.M. : Je ne pense pas car Burroughs fait ces tournées pour gagner de l'argent et se faire connaître dans les universités du continent nord-américain, et non pour chercher de nouvelles techniques d'écriture. Burroughs a toujours écrit avec sa voix - c'est le propos de cette communication qu'on pourra lire dans *Le colloque de Tanger*. Et si les salles réagissent si bien (il faut entendre les rires que le grand Bill déclenche), c'est que, par essence, ses textes sont faits pour passer par la voix.

3. G.-G.L. : *Port of Saints (Havre des Saints)* figurait originellement dans le manuscrit de *Third Mind* et en été retiré pour l'édition française (*Œuvre croisée*). Comment expliquez-vous ce retrait et surtout le fait qu'un texte aussi court se soit transformé en dernier ressort en un « roman » ?

P.M. : Burroughs écrit par corpus de plusieurs

milliers de pages, divisé ensuite plus ou moins bien en deux ou trois livres. La répartition du corpus *Wild Boys* s'est faite, avouons-le, assez en dépit du bon sens, si bien que *Les garçons sauvages* était un champ où l'auteur perdait un peu ses garçons sauvages. S'apercevant qu'il était quantitativement si peu question de ceux-ci dans le livre du même nom, Burroughs a sans doute voulu leur restituer leur juste place. *Havre des Saints*, c'est *Les garçons sauvages retrouvés*. Et puis les garçons sauvages, c'est toute une épopée. On n'en finit pas comme ça en un ou deux livres. Plusieurs sections d'*Exterminateur* ! paru entre-temps mentionnent les garçons sauvages, et je pense qu'on retrouvera encore Audrey Carsons et ses frères.

4. G.-G.L. : Quels sont les problèmes que vous avez rencontrés en traduisant une œuvre de Burroughs qui a souvent mal supporté son adaptation en français ?

P.M. : Pas de problèmes de traduction proprement dite. Je devais seulement veiller à reproduire au plus près les fragments qui se répètent dans les passages cut-up ou mélange. Contrairement à tout autre auteur, il s'agit ici de ne surtout pas varier habilement le style dans les répétitions, puisque la répétition est un des principes d'écriture de William Burroughs. Donc avoir l'œil, et repérer non seulement les longs fragments répétés, mais les minuscules bribes, les lambeaux déplacés d'un contexte à un autre, à des dizaines de pages les uns des autres. Et en plus, faire passer le sens, la couleur de ces répétitions. Celles-ci n'ont pas la même finalité d'un auteur à l'autre - chez Burroughs et chez Céline par exemple. Céline répète pour, en quelque sorte, étirer le temps linéairement le plus possible, idéalement l'étirer indéfiniment. Burroughs répète en rond, cycliquement, pour créer, après déplacement et décontextualisation, une sensation tournante de répétition. Cela explique qu'il y a chez Céline invention de langage, puisque plus il en inventera, plus on aura l'illusion que le langage-temps ne va jamais finir. Cette dimension

est à peu près absente chez Burroughs, pour qui le langage-espace est fini, fermé, et qu'il s'agit donc de passer à travers, de le fendre, de lui échapper.

Pour le traducteur donc, un travail très minutieux et où la part de liberté créatrice est réduite. Pourtant le plaisir de traduire se re-glisse toujours entre les touches de la machine, comme lorsque je transpose avec mon arabe rudimentaire les répliques mises par William Burroughs entre les lèvres de personnages marocains, ou lorsque je dois transposer un dialogue écrit en anglais mêlé de français en son équivalent renversé, du français mêlé d'anglais...

Je veux ajouter qu'il y a un domaine où j'ai fait jouer à plein l'ampleur du vocabulaire français là où l'anglais est plus pauvre : les odeurs. Burroughs n'emploie pratiquement que le mot *smell* mais à haute dose. J'ai donné tout l'éventail des synonymes français d'odeur, pour faire ressortir l'apparition dans ce livre de tout un univers olfactif qui n'avait jamais eu jusqu'alors dans l'œuvre de William une telle importance. Cela compte, quand on sait l'accent exclusif qu'il avait toujours porté sur vue et ouïe.

5. G.-G.L. : Est-ce que, selon vous, *Port of Saints* est représentatif de ce que vers quoi tend W.B., ou ne constitue qu'un développement de ses expériences antérieures ?

P.M. : Je pense que fondamentalement, Burroughs a voulu combiner de l'important matériau de *Wild Boys* resté en rade et le thème de la *Mary Celeste*, histoire qui l'intéresse depuis longtemps. Et les deux thèmes se prêtaient fort bien à la combinaison.

La *Mary Celeste* était un brick américain qui fit voile le 5 novembre 1868 du port de New York, emportant à son bord le capitaine Briggs, sa femme, sa fille, sept hommes d'équipage, et une cargaison d'alcool. Un mois plus tard, on repéra le bateau qui dérivait au large des Açores, désert et en excellent état - le livre du bord était encore sur le bureau du second, le garde-manger intact, et c'est tout juste si le café ne fumait pas encore dans les

tasses ! Aucune explication satisfaisante ne put jamais être fournie, bien que l'absence du canot de sauvetage laisse penser que l'équipage se crut à un moment assez en danger pour évacuer le bateau, que le canot sombra et que tous furent noyés. Mais nous, nous savons que ce fut encore un coup des garnements sauvages, et que la vraie *Mary Celeste* est arrivée à bon port au Havre des Saints...

★

1. P.M. : On peut dire aujourd'hui qu'il existe une « école *cut-up* » dans le monde et en particulier dans les pays anglo-saxons et germaniques. Pensez-vous que son existence soit fondée, et pouvez-vous la caractériser ?

G.-G.L. : L'existence de cette prétendue école est indéniable et son influence ne cesse de croître. Mais cela ne veut pas dire que ses effets soient vraiment heureux. Je ne me réfère pas, vous vous en doutez, à une dogmatique dont Burroughs serait le père nourricier, mais je constate, dans le processus de répétition et de reproduction en vigueur dans les milieux avant-gardistes, qu'une école du *cut-up* ne fait que renforcer des stéréotypes d'écriture. En premier lieu, Burroughs n'a utilisé le *cut-up* de façon intensive et systématique que dans les fragments liés de *Third Mind* (*Œuvre croisée*, « Connections », Flammarion), et assez largement dans la grande trilogie (*La machine molle*, *Le ticket qui explosa*, *Nova express*, Christian Bourgois éditeur). Le *cut-up* doit être considéré comme un état de crise et un symptôme de la situation nouvelle que doit affronter l'écrivain ; il doit être aussi envisagé comme une arme offensive dirigée contre l'idéologie dominante et son discours, mais certainement pas en tant que méthode à appliquer sans discernement et sans nuance comme pouvant s'instituer comme seul mode d'exploration de la réalité du langage. Les écrivains allemands qui ont fait du *cut-up* un système - je pense ici particulièrement à Carl Weissner, Jürgen Ploog, Jörg Fauser et, dans une moindre mesure, à Udo Breger qui

a su très vite se départir de cette exclusive - se sont trompés du tout au tout. Si vous lisez *The Braille Film* de Weissner (The Nova Broadcast Press), ou le numéro spécial de la revue *AQ* sur le *cut-up*, vous remarquerez, en dépit de réussites incontestables, que l'ensemble des textes produits ne font saillir rien de particulièrement pertinent et finissent tous par se ressembler. L'expérience de Burroughs a joué sur un clavier extrêmement étendu : en dehors du *cut-up* proprement dit, il a utilisé le pliage (*fold-in*), les permutations, des solutions intermédiaires et d'autres moyens tels que la machine-à-écrire-les-livres, les enregistrements sur bandes magnétiques, le montage cinématographique, etc.

Du côté des États-Unis, il n'y a guère que Kenneth Gangemi (*Olt, L'Herne, Pilote de chasse, « Connections », Flammarion, Corroborée, Assembling Press*) qui ait introduit une originalité dans cette pratique. Toutefois, beaucoup d'auteurs sont redevables à Burroughs de l'effet *cut-up*. Par exemple, Peachie Le Nic, John Giorno, Allen Ginsberg lui-même, ont intégré dans leur recherche des éléments dérivant du *cut-up*. Mais il faut bien se dire que, dans le contexte américain, le phénomène de rupture et de démantèlement du texte, de brisure des réseaux de signification, de conception d'un continuum fragmenté, représente une tendance générale qui est activée par des personnalités aussi différentes que Gerard Malanga, Richard Kostelanetz, Andy Warhol, Dick Higgins, pour ne citer que les plus marquants.

Quant à l'Angleterre, elle s'est tenue soigneusement à l'écart de la modernité. Ce n'est pas nouveau car son « avant-garde historique » a été fondée par une poignée d'étrangers (Ezra Pound, T.S. Eliot, James Joyce, Wyndham Lewis). Aujourd'hui, ce pays qui ne s'est pas remis de la vague de fond du « social-réalisme » des "Angry Young Men" ("Les jeunes hommes en colère") est demeuré parfaitement hostile à toute spéculation qui touche à l'ordre et à la loi de l'écrit. Il y a bien quelques écrivains (Miles, Jeff Nuttall) et surtout quelques éditeurs et quelques revues qui s'efforcent dans une

situation difficile de faire pénétrer une nouvelle façon d'envisager la textualité, mais, là encore, bien peu sont de souche britannique ; Henri Chopin (éditions OU), Pierre Joris (Sixpack) et Nicholas Zurbrugg (Stereo-Headphones) sont à peu près les seuls à se risquer dans cette aventure. Cela tient au fait que l'Angleterre tient à préserver son homogénéité linguistique, problème inconnu des Américains qui sont les seuls en Occident à avoir une langue en perpétuel renouvellement (le *melting pot* est essentiellement une donnée linguistique).

En somme, le *cut-up* a eu et a encore une influence diffuse, mais considérable dans la sphère littéraire spécifiquement américaine, et une importance encore peu estimable en Allemagne. Burroughs est d'ailleurs assez réservé quant à l'impact de ses travaux sur ceux de plus jeunes écrivains : dans l'interview que nous avons réalisée pour l'émission de Gérard-Julien Salvy (*Entretiens avec William Burroughs*), n'a-t-il pas déclaré : « Eh bien, je lisais leurs manuscrits et quelques-uns étaient bons et je leur en ai parlé, mais vraiment il n'y a pas grand-chose qu'on puisse faire » ? Le *cut-up* n'est pas le *deus ex machina* qui va bouleverser l'écriture pour plusieurs décennies. C'est une voie parmi d'autres, et ce qui est fondamental, c'est la façon dont Burroughs a su en tirer profit. Pourrait-on, dans le même esprit, réduire Joyce au monologue intérieur ?

2. P.M. : Mais, mises à part les flagrantes contraintes syntaxiques de la langue française, pouvez-vous expliquer pourquoi le *cut-up* n'a pas eu du tout de prise en France ?

G.-G.L. : De toute évidence, la langue et sa grammaire jouent ici un rôle de premier plan. Brion Gysin fut d'ailleurs le premier à constater que ses permutations étaient irréalisables en français, alors qu'il pouvait les imaginer dans d'autres langues, en particulier celles qui usent de pictogrammes. Même le latin offre plus de possibilités que ses avatars. Mais ce n'est pas là la seule difficulté. D'abord, il n'est pas évident de transplanter en français ce qui fut expérimenté

en anglais : il aura fallu près de cinquante années pour que l'écriture joycienne ait une réelle répercussion sur la pratique des écrivains de notre pays. Le *cut-up* et ses dérivés commencent seulement à être compris fonctionnellement car nous n'avions jusqu'alors qu'une information fragmentaire et souvent erronée. Bien des années s'écouleront avant que ces méthodes d'écriture imprègnent en profondeur le tissu littéraire dans notre langue. De plus, il ne serait pas forcément intéressant d'assister à une intégration massive de ces techniques : elle serait artificielle et sans fondement. Chaque écrivain, lorsqu'il prend la plume ou s'installe devant sa machine à écrire, réinvente sa propre histoire des lettres, et notre histoire passe autant par Proust que par Joyce, par Balzac que par Burroughs, par Céline que par Dos Passos. Ce qui importe à mon sens, c'est que l'effet Burroughs se produise alors que la fiction l'emporte à nouveau sur la théorie après une longue période d'effacement. Aujourd'hui, il est incontestable que Burroughs, de près ou de loin, recoupe les préoccupations de Philippe Sollers, de Pierre Guyotat, de Maurice Roche, de Françoise Collin ou de Denis Roche. Beaucoup d'entre eux l'ont lu (pas tous, je pense), mais ne se sont pas forcément immédiatement servis d'une de ses inventions scripturales. Burroughs s'inscrit en plein dans la problématique de la nouvelle littérature de langue française et ses répercussions sont notables dans les textes de plus jeunes auteurs comme Jean-Noël Vuarnet, Mina Boumedine, Maxime Benoît-Jeannin, Jean-Jacques Schuhl, Daniel Fano, Jean-Pierre Verheggen, pour ne citer que ceux-là. Mais aucun de ces derniers ne s'est appliqué à « faire du Burroughs », si vous me passez l'expression. Leurs recherches respectives articulent et prolongent certains aspects de celles de l'auteur de *Festin nu*. En fin de compte, ils ont su en faire leur profit (et le nôtre par la même occasion) mieux qu'ont pu le réaliser des écrivains qui ont imaginé naïvement réinventer Burroughs en français comme, par exemple, Claude Pélieu ou les représentants de la soi-disant « Génération Électrique. »

3. P.M. : Au cours du premier concert de Rock & Roll de Patrick Eudeline à Genève, j'ai demandé à William Burroughs si la musique n'était pas trop forte pour lui. Il m'a répondu que « ce n'est jamais assez fort... » Pouvez-vous évoquer les liens qui unissent Burroughs à la musique rock ?

G.-G.L. : Je ne sais pas si William Burroughs s'intéresse vraiment à la musique de rock ; il semble même ne pas s'intéresser du tout à la musique en général. Mais les musiciens et les chanteurs de rock, eux, se sont très vite sentis des affinités avec lui, se sont recommandés de son nom et de son œuvre et, c'est au fond ce qui me paraît l'essentiel, ont immédiatement vu ce qui, dans son écriture, pouvait immédiatement servir à la composition de leurs lyrics. Lou Reed, David Bowie, Patti Smith se sont emparés du *cut-up*, en le transformant plus ou moins, car ils ont pu par ce biais ajouter une dimension à leur écriture qui, déjà, est caractérisée par une scansion très forte, un usage immodéré de l'ellipse, une fragmentation des éléments discursifs. Et comme, dans le rock, aucune parole n'existe sans un rythme (elle procède même uniquement de ce rythme de base), il est certain que la musique de ces derniers en a inclus les effets. L'exemple le plus frappant est certainement une chanson tirée de l'album de Bowie intitulé *Young American* où il joue sur la récurrence signifiante et phonétique du mot *fame* (renommée) en corrélation avec le champ sémantique qu'il s'est proposé. En fait, l'univers du Rock tout entier est dominé par la figure mythique de Burroughs et beaucoup de ceux qui s'y insèrent se retrouvent en lui d'une façon ou d'une autre, qu'ils reprennent à leur compte son héritage ou non. Plus que la sphère littéraire, le monde du rock est capable aujourd'hui de produire un type de texte qui pousse plus avant ce qui s'annonce avec Burroughs : ce qu'il met en scène, c'est surtout une fantasmatique érigée en système, un éparpillement du sens, un jeu dans la structure du pervers, un rituel renvoyant à un mythe dérisoire. Le Rock & Roll est un leurre où les mots,

repris dans des articulations brisées, s'enchaînent dans une série de résonances qui les amplifient, les étouffent, les déjouent ou les désavouent. Le Rock a remplacé l'Opéra dans sa fonction spectaculaire de théâtre de l'inconscient. C'est l'autre qui s'y exprime, comme ce sont les cassures dans le discours tel que Burroughs les instaure qui engendrent les personnages des fictions enchevêtrés qui se retrouvent d'un livre à l'autre. Le Rock a beaucoup de points communs avec ce qui advient dans ces textes qui s'auto-reproduisent depuis *Le Festin nu* ; on pourrait même avancer que la musique rock n'a pas d'existence, et que seul son fonctionnement lui donne un semblant d'unité référentielle et formelle : elle est reconduite dans ses diverses manifestations par des constantes qui devraient être analysées comme un schème d'opérations de coupures, collages, déguisements, déplacements comparables à ce qui, du *cut-up* et des méthodes burroughsiennes, donne une curieuse impression de déjà-vu, mais où ?

4. P.M. : Breton demandait à ses amis surréalistes qui de Rimbaud ou de Lautréamont leur ferait le plus peur s'il venait frapper à leur porte. En tant que personnage, lequel vous semble en fin de compte le plus mystérieux : Brion Gysin ou William Burroughs ?

G.-G.L. : Connaissant Brion Gysin depuis près de deux années, ayant travaillé avec lui des semaines entières, que ce soit pour la publication en France de ses deux livres, pour la préparation du Colloque de Tanger, pour l'accrochage de ses différentes expositions, je ne crois pas que ce puisse être quelqu'un capable de me surprendre à ce point, bien qu'il ne cesse toujours de m'étonner par son style, ses décisions inattendues, son caractère, ses contradictions et son charme qui opère dans les situations les plus imprévisibles. Par contre, il est certain que William Burroughs me prendrait au dépourvu s'il venait à l'improviste me rendre visite. Mais je ne crois pas qu'il me ferait peur. Contrairement à ce qu'on raconte généralement, c'est un homme charmant, courtois, attentif et délicat. Le mystère qui l'entoure - et dont il aime à s'entourer

- est dû à la légende qui a fait de lui un personnage froid et inhumain, cynique et dépourvu de sentiments, pervers et mélancolique, lui-même ayant tout fait pour ne pas démentir ces rumeurs qui le font exister comme écrivain mythique. Ce qui frappe le plus chez lui, c'est sa faculté de demeurer silencieux des heures durant ou, lorsqu'il parle enfin, de ne jamais ouvrir le dialogue. Burroughs est un homme qui ne communique guère avec le monde extérieur. Et quand il lui arrive de tenir un long discours, c'est un véritable soliloque qu'il entreprend. Sinon, il fournit la réponse que vous attendez de lui, poliment, et se replie derrière son mutisme. Son écriture s'exprime pour lui, et il est heureux que les mots autorisent cette inquiétante tendance à l'aphasie.

5. P.M. : Au fond, William Burroughs n'est-il pas en passe de devenir une « superstar » ?

G.-G.L. : Il en est déjà une. Son interview de David Bowie parue dans *Rolling Stone* et, plus encore, la photographie assez extraordinaire de Terry O'Neal qui l'accompagne en témoigne. Burroughs a un rapport étonnant à la photographie : ce n'est pas lui qui pose, mais l'écrivain que l'on reconnaît en lui. Une part de ses fictions se véhicule par l'intermédiaire de ces documents, car on ne sait pas très bien si c'est lui qui écrit ces romans ou si ce sont eux qui l'inventent. De même, Burroughs a toujours été tenté par le cinéma. Il a écrit deux scénarios, *Cut-Ups* et *Towers Open Fire !*, qui furent réalisés par Anthony Balch. Le plus intéressant, en ce qui nous concerne pour le moment, c'est qu'il a joué dans ces deux films et que son expérience d'acteur ne s'est pas arrêtée là, puisqu'il a tenu le rôle de Dr Opium dans le long métrage de Conrad Rooks, *Chappaqua*. Tout écrivain a un rapport difficile avec son image, et Burroughs tout spécialement. Ce qu'il faudrait savoir, c'est à quel point il s'absente de sa représentation pour entrer de plain-pied dans le mythe. Burroughs ne donne jamais l'impression d'être vraiment là quand on le prend en photo. Mais il n'y a guère que lui qui

puisse nous dire ce qu'il en est. Je serais tenté de croire qu'il se retrouve plus volontiers dans cette relation spéculaire fantasmée et vide que dans toute percée de la vérité, car sa vérité n'est autre que d'être vu comme l'une des étoiles de la littérature - un figurant de génie qui réciterait son texte comme un magnétophone se dévide. C'est peut-être là le stade ultime du *cut-up* : rendre l'écrivain à la pure fiction de sa figuration.

SOMMAIRE

NUMERO UNO, ADAPTÉ D'UNE CHANSON MEXICAINE DE 1950 ENVIRON

M'IMPORTA TU Y TU Y TU
Y NADA MAS QUE TUUUUUU

JE NE M'INTÉRESSE QU'À TOI TOI TOI
ET RIEN D'AUTRE QUE TOIAAAA

J'AI TRAVAILLÉ SUR LA VOIE FERRÉE
TOUTE LA SAINTE JOURNÉE
J'AI TRAVAILLÉ SUR LA VOIE FERRÉE
POUR QUE LE TEMPS PUISSE SEULEMENT PASSER
J'AVAIS UN CHIEN DU NOM DE BILL
SUR LA VOIE FERRÉE
IL S'EST SAUVÉ, MAIS JE N'AI PAS BOUGÉ
DE LA VOIE FERRÉE

REJOINS-MOI À ST LOUIS LOUIE
REJOINS-MOI À LA FOIRE
DIS-MOI QU'ON NE PEUT VOIR
BRILLER DE TELLES LUMIÈRES QU'ICI

LA JOURNÉE EST TIRÉE
LE SOLEIL S'EST RETIRÉ
DU LAC
DE LA COLLINE
DU CIEL
TOUT EST BIEN
BRAVE SOLDAT
DIEU NE NOUS QUITTE PAS

OH OH QUE S'EST-IL DONC PASSÉ
JOHNNY N'EST PLUS REVENU

LE SEUL AIR QU'IL SAVAIT JOUER
ÉTAIT AU-DELÀ DES COLLINES À PERTE DE VUE

Lorsque M^r Wilson, le consul des États-Unis, arriva à son bureau il remarqua un jeune homme assis devant la réception, et il espéra, que, quelle que soit la démarche de ce jeune homme, le vice-consul M^r Carter pourrait s'en occuper.

Le préposé à la réception lui dit « Bonjour » en lui passant la feuille de papier. M^r Wilson fronça légèrement les sourcils, lança un coup d'œil au jeune homme qui le regardait fixement, puis monta l'escalier qui menait à son bureau sans lire le morceau de papier. C'était lundi, le courrier s'empilait sur son bureau. Il déplia le papier. Le téléphone sonna. Le consulat britannique demandait quelques renseignements - « Oui euh - je ne comprends pas très bien ce que - hum oui - non, pas un visa de touriste - » Il jeta un coup d'œil sur le papier - Nom : J. Kelly - « Non, seulement un visa de résident. » Objet de la démarche - « Identité » Diable qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Oh mon Dieu pas un passeport perdu - « Mais je vous en prie. » Il raccrocha, et poussa un bouton. « Je vais recevoir M^r Kelly. »

Mercredi, Harbor Beach 2, 4 mars 1970

C'était un matin de la fin mai, le 26 je crois - une journée froide et lumineuse, le vent soufflant du lac. J'étais descendu à pied jusqu'au pont de chemin de fer pour pêcher dans la mare profonde en dessous. Ayant trop froid pour rester immobile, je renonçai à l'idée de pêcher et rembobinai ma ligne que j'enveloppai dans une toile cirée avant de fourrer le tout dans ma poche-revolver. Je sentis qu'il y avait quelqu'un derrière moi et me retournai. C'était un garçon d'à-peu-près mon âge. Je reconnus en lui un estivant, mais d'habitude ils n'arrivent pas avant la fin juin. Il avait un air rêveur et absent comme s'il sortait d'un tableau... Pont de chemin de fer le samedi.

L'œuf scrotal couvrait un bébé - noir total - il s'appelle John... un vaste lac spectres de vent nous arrivâmes dans une vallée ravin obscur pâle été bleu au loin... Sais qui je suis ? (Illisible) ramasser des fleurs poussière sur la fenêtre les plantes et les fruits partout de l'encre chemise qui claque... il y avait un mal aussi triste que des fleurs qui croupissent... poisson mort garçon qui nage le nid de cigogne une fenêtre de chalet les choses à venir pissoir blanc cloches du port...

Le froid cinglait sur l'appontement, clair et lumineux dans le soleil de fin de journée. La fraîche brise du large était un peu tombée lorsque John atteignit la *Mary Celeste*. Il avait signé son engagement comme second lieutenant.

« Oui M^r - » Le consul jeta un coup d'œil sur le morceau de papier bien qu'évidemment il ait déjà retenu le nom - « M^r euh Kelly - que puis-je donc faire pour vous ? » Le jeune homme assis de l'autre côté du bureau avait un visage bronzé et des yeux gris très pâles. « Matelot de la marine marchande, jugea le consul en faisant disparaître de son visage toute trace de sympathie ; a perdu argent et passeport dans un bordel. »

« Mais je croyais que c'était vous qui vouliez me voir. »

« Mais je - » Le consul était déconcerté. Il se souvenait bien d'une histoire de passeport laissé comme garantie d'une facture - était-ce Kelly ? Il chercha le papier dans une corbeille à courrier, ah le voici - passeport n° 32 USA laissé comme garantie - Hôtel Madrid - le consul était maintenant très grave.

« Puis-je voir votre passeport s'il vous plaît ? »

À la surprise du consul le jeune homme lui tendit immédiatement un passeport qu'il avait apparemment tenu dissimulé derrière le bureau. Le consul examina ce passeport. C'était un passeport de matelot, n° 18 - « hum un de ces petits numéros - date de naissance 1944. San Francisco - » Le consul releva la tête.

« Bonjour... je t'ai regardé pêcher. Je savais que tu n'attraperais rien. Il fait trop froid. »

« On peut attraper des poissons à travers la glace l'hiver. »

« Oh ça c'est autre chose... mais pas les jours froids de printemps comme celui-ci où il y a du vent. »

« Je sais bien que tu as raison. Mais je n'avais vraiment rien d'autre à faire. »

« Tu n'es pas obligé de faire quelque chose. Quand tu auras appris cela, tu auras amplement de quoi faire. Plus que tu peux en faire parfois... »

Nous nous sommes déshabillés et j'ai un goût de métal dans la bouche et un picotement naît dans mes orteils. Le garçon est debout - il enfonce son doigt en trois saccades et sa bite se dresse en même temps, poils pubiens scintillant dans la lumière jaune sale, ombres murmurant des mots de sexe...

« Bien sûr là-haut si tu y arrives l'air est léger tu comprends pâle monture pâle cavalier... »

« Les Indiens Bleus de Caroline du Nord vous saluent depuis un Occident qui se meurt... »

Les trois jeunes hommes, chair bleue compacte mûrie jusqu'à une ombre de décomposition... poudre fumée renvoyée en plein visage poudre fumée et cheveux bruns les Burroughs enfance entrant à tâtons frère à l'agonie maculé d'étoile explosée tirant de la hanche tête iridescente encadrée de feuilles mouillées crépuscule pourpre sous le tournoiement des vautours sa toux contre mon dos ce corps maigre où on sent les os... Il aimait les routes pavées et le paisible enfant fantôme là et tout le parc où errer - Oh Audrey se contenterait là d'un double mexicain d'occasion, ses livres l'après-midi pour dire « au revoir ». Me montra son journal codé pour ce matin tardif. Il regardait quelque chose il y a longtemps.

Il regarda John, ses lèvres mouchetées de sang - souriant en rentrant le sang à coups de langue avec les derniers rayons rouges du soleil couchant son visage flamboya comme une comète puis s'estompa lentement tandis que le soleil s'enfonçait derrière

un nuage au-dessus de Halifax -

(Intercaler plan sur l'explosion de Halifax, 1910).

« Il y a là une erreur. C'est un autre Kelly que je voulais voir. »

Le jeune homme eut un signe de tête. « Je sais. Mon frère. »

« Vous me dites que vous le saviez ? Alors pourquoi êtes-vous venu à la place de votre frère ? »

« Mon frère Joe Kelly est mort. »

« Mort ? Mais quand ? Pourquoi le consulat n'en a-t-il pas été informé ? »

« Il est mort il y a cinq ans. »

Le consul se sentit fier de son impassibilité. Il examina le bout de papier, et se rappela qu'il était arrivé sur son bureau juste au moment où il quittait son travail vendredi après-midi - « Eh bien M^r Kelly, il y a de toute évidence une erreur complète. Après tout votre nom n'est pas si rare. Et de toute façon qu'est-ce qui vous fait penser que cette note se rapporte à votre frère ? »

« Cette note est-elle datée ? »

« Viens au chalet prendre un peu de thé et de gâteau. » Nous remontions les voies, le vent dans le visage.

« Laisse le souffle du vent te traverser. » Je ressentis une légèreté dans les jambes comme si mon corps s'envolait. En même temps un mouvement entre mes jambes - ça durcissait. Il m'arrêta en posant une main sur mon bras et me fit pivoter pour que je sois devant lui, son regard baissé sur l'endroit où mon pantalon était gonflé à la braguette.

« Oh Kiki... » Odeur de jeunes nuits odeur de parcs secs il ouvre le trou de son cul lever du soleil matin de St Louis un pied suant dans une chaussette souvenirs de chair disparaissant au loin entrant dans les toilettes... galets fleurs s'étirant jusqu'au ciel sur un poisson entrant en bleu il y a des années il faut que je te parle des fougères et des arbres la morte lumière grise deux visages eau et

grenouilles vague chose floue dans l'eau cette main tissu cicatriciel effiloché poussière stellaire dans l'air je m'échappai du film cassé après ça le froid commença comme des feuilles mortes à travers le rêve dérivant à la manière dont les choses s'imbriquent pantalon s'adosse en mangeant des cacahuètes se met au-dessus de moi nus silence électrique et l'odeur de bite maintenant je jouis avec des flamboiements d'argent cette adresse d'il y a longtemps...

L'ombre de la nuit descend sur le visage du garçon, sur le gréement et les mouettes qui tournent. John ressentit le frisson du vide. Le visage du garçon était recouvert d'une croûte blanche de gel et des éclats de glace étincelaient dans ses cheveux ébouriffés, voix surnaturelle et spectrale dans le crépuscule...

« Datée ? Mais pourquoi, elle est arrivée ici vendredi après-midi. »

« Oui, mais porte-t-elle une date ? »

Le consul regarda le papier. La date était salie, illisible. De fait, le consul dut admettre que cette note avait un air étrange. On aurait dit une photocopie, comme un vieux document sorti de quelque grenier oublié, indiquant simplement que l'hôtel Madrid détenait le passeport n° 32 délivré au nom d'un certain Joe Kelly, né le 6 février 1944 à San Francisco, Californie - pour/contre non-règlement d'une note d'hôtel (montant non spécifié), signée par le patron J.-P. Borjurluy. Le consul pinça les lèvres et décrocha le téléphone.

Je marchais sur le rail derrière lui, avançant contre le vent.

« Par là. » Il montra l'autre côté d'un champ.

Nous dévalâmes une pente de graviers escarpée et traversâmes le champ jusqu'à une palissade en bois ayant une porte. C'était le chalet d'été classique, avec des murs de bûches fendues et un toit de bardeaux. La porte de derrière donnait sur la cuisine, où se trouvaient une table de bois et un réchaud à pétrole. Il alluma celui-ci et fit du café dans une cafetière bleue et le servit dans deux

timbales blanches. Il plaça une boîte de biscuits sur la table. Le seul bruit dans la cuisine était celui des biscuits craquant sous nos dents.

« Je vais te montrer mon atelier. »

Les choses à venir... la manière dont les choses s'imbriquent trou du cul lever du soleil matin de St Louis dehors se met au-dessus de moi nus un pied suant dans une chaussette me frottant la bite... rues balayées par le vent le tableau de bord main revolver noir total il s'appelle John triste qui croupissent matin de St Louis dehors... êtres venus d'ailleurs l'enveloppe humaine est peu épaisse elle faisait mon lit au revoir je bande spectres flous de vent le garçon entra dans les toilettes galets dans le ravin obscur ciel d'été bleu pâle sur un poisson... Combien les ai-je payés ? Sais qui je suis ?

Un frisson se posa sur John quand il le reconnut.
« Audrey le garçon-glace. »

Gel sur son visage des éclats de glace étincelaient dans ses cheveux désir virginal dans les derniers rayons rouges un morceau de pain aux pieds du garçon. Le garçon s'estompa dans le grément et les mouettes qui tournent.

« J'ai ici une note - » Il lut celle-ci au téléphone. « Quand est-elle arrivée ? Vendredi - à quelle heure ? - et qui l'a apportée ? Ah ah. » Il raccrocha.

« Ma foi voilà qui est bizarre. Il semble que le préposé à la réception était sorti quelques instants et qu'en revenant il a trouvé cette note sur son bureau... M^r Kelly, pourriez-vous m'indiquer les circonstances dans lesquelles votre frère est mort ? »

« Le vapeur Panama en route de Casablanca à Copenhague - perdu corps et biens. »

Nous descendîmes par un escalier escarpé en bois au sous-sol qui était très clair car le chalet était construit sur une pente et il y avait de grandes fenêtres sur un des côtés du sous-sol. Sous la fenêtre se trouvait un banc de bois encombré de

modèles réduits de bateaux. Il y avait également une espèce de pistolet avec des élastiques, et un mannequin d'une grandeur de 70 cm environ, fait de fil de cuivre enchevêtré en torques compliquées. Il toucha le mannequin, passant ses mains dessus, puis il se tourna vers moi.

« Tends ta main. »

Il y a des années illisibles de ça. Il faut que je te parle d'une vingtaine d'années poussière sur la fenêtre de l'encre chemise qui claque par les rues égarées vague enfant flou aussi triste que des fleurs qui croupissent main morte tissu cicatriciel effiloché là près du nid de cigogne une fenêtre de chalet -

« Petites encres pour éclater dans le cadavre n'est-ce pas ? »

Toiles d'araignée d'argent surgies du film cassé endroits oubliés tombant lentement comme des feuilles mortes tout l'hiver pissoir cloches du port sable dans le vent flottant dans la rue odeur de parcs secs ouvre son pantalon et s'adosse en mangeant des cacahuètes là dans la pièce obscure silence électrique bleu et l'odeur d'ozone frota le miroir pommade sur un rectum d'argent qui miroite et clignote en même temps spasme d'argent explosa dans la poussière stellaire du ciel -

« Je suis Audrey ton frisson d'espace interstellaire John. »

Ne semblait pas remarquer le froid tandis qu'Audrey indiquait de la main gauche. Ses yeux s'enflammèrent en dedans comme un feu de cimes. Sourit comme un animal virginal venu des lointaines mers du temps passé triste survie plaintive une odeur musquée monta de ses années ouvertes n'attendant que ça.

« Je suis John. »

Vent sur le visage du garçon pâle sur l'apportement. Il toussa dans son mouchoir.

Il se trouvait que le consul collectionnait des documents sur les sinistres maritimes, sur lesquels il tenait un album de coupures. Le Mary Celeste, le

Great Eastern, le Moro Castle. En voici un qui lui avait échappé - mineur sans doute, petit cargo, mais apparemment - il jeta un coup d'œil sur le papier - tout à fait digne d'intérêt. Il sortit un paquet de Players, souriant pour la première fois, et présenta le paquet ouvert à son visiteur. Le jeune homme accepta une cigarette avec un « merci » inexpressif. Le consul jugea qu'il y avait quelque chose, comment dire, de *singulier* dans ces yeux clairs et froids qui semblaient regarder quelque point perdu très loin et il y a très longtemps. « Il regarde dans un télescope » estima le consul avec une certitude qui le surprit.

« Je crois que votre frère faisait partie de l'équipage ? »

« En effet. Il était le second lieutenant. »

Écho de cuivres moqueries tropicales de Panama City vautours qui tournent...

NUMERO UNO

Éclat bleu du ciel mexicain, vautours qui tournent...

« M'importe NU y NU y NU

Y nade mas que NUUUUUUUU »

Arrière-plan de montagnes - bus bondé roulant à fond de train croix et fleurs ici et là sur le bord de la route rappelant le souvenir des précédents accidents. Le bus est bourré d'indiens à l'intérieur et sur le toit qui chantent tous.

« M'importe NU y NU y NU

Y nade mas que NUUUUUUUU »

Des poulets qui piaillent, des chèvres qui bêlent, un iguane captif à la gueule cousue qui pisse avec une terreur silencieuse. Deux maquereaux fument un joint avec un flic. Le conducteur chante et bat la mesure avec ses pieds, tout en tirant sur un gros joint et en buvant une bouteille de tequila d'une main. À côté de lui un bidon d'essence qui fuit miroite au soleil. Soudain une flammèche fuse de sa cigarette et tombe dans le bidon d'essence. D'un coup d'œil il voit ce qui est arrivé et ce qu'il doit faire.

Sans cesser de chanter « Y nade mas que NUUUUUUUU » il ouvre la portière et avec un plongeon roule sur un talus en pente douce au bord de la route et retombe sur ses pieds, aussi léger qu'un chat. Le bus se jette dans un ravin étroit et explose avec de grandes flammes. Hurllements et chair calcinée dans le vent. Seuls les passagers sur le toit du bus peuvent se sauver. Les ouvriers qui coupent de la canne à sucre avec une machette laissent tomber leur faisceau de cannes. Ils regardent le bus en flammes et ils regardent le conducteur. Les survivants qui ont sauté du toit regardent également le conducteur. À une vitesse inhumaine, celui-ci s'élance dans la montagne, coupant droit devant lui avec ses bras en bouclier, et distançant ses soixante poursuivants.

Le Vieux Margis, s'adressant à une classe de cadets qui reçoivent leur grade : « Alors les gars, vous vous croyez supérieurs aux bougnoules de la planète du coin, pas vrai ? Eh bien on va vous donner une occasion de le prouver... » (Il distribue des scénarios. Les cadets les contemplent avec horreur.)

Cadet 1 : « Mais quoi, il faut que je mette le feu au bus et que je saute devant soixante machettes ? »

Le Vieux Margis : « Mais bien sûr. Ça doit être facile pour Shifty Sawyer le Môme de la Cavale. »

Cadet 2 : « Que je me jette travesti dans le premier canot de sauvetage et que je repousse cinquante bonnes femmes ? »

Le Vieux Margis : « Ça te donnera une belle leçon sur le sexe ennemi, matamore. »

Cadet 3 : « Que je fauche un parachute à bord d'un avion et que je saute en laissant s'écraser appareil et passagers ? Mais on pourrait me retirer mes galons pour une chose comme ça ! »

Le Vieux Margis : « Arrête de gémir, Peter Pan, ou alors on te renvoie dans l'infanterie. »

Cadet 4 : « Ben je crois que je suis tombé sur le plus facile - trouvez des complices convenables et dévalisez n'importe quelle agence de la Banco Nacional. »

Le Vieux Margis : « C'est ce qu'on te donne à toi parce que tu n'es bon à rien... Bien, alors choisissez votre trousse maintenant, bande de plaisantins... bagues à cyanure, épingles de cravate, stylos-injecteurs, dents... c'est de la vieille camelote, mais c'est du sérieux... et d'autres poisons qui prennent moins de place... ce briquet lance des pastilles à botulisme... ça fait effet douze heures après. Et puis du côté de la biologie... tous les classiques de réserve... anthrax, peste bubonique, poux à typhus... et ces petites choses marquées R qui donnent de nouvelles engeances Radioactives... faites-y attention... pas de vaccin... faut pas rester sous vos retombées. Et ces capsules... vous en prenez une et pendant les six heures qui suivent, votre haleine enverra au tapis toute une compagnie de flics maous... vous prenez cette autre et vos pets feront sortir

tout un poste de police les pieds devant. Quant à cette drogue NU elle vous donnera une force surhumaine pendant six heures... vous pliez en deux des barres de fer, défoncez une porte d'un coup de poing, courez quatre-vingts kilomètres en une heure... mais gare quand l'effet passe : vous êtes aussi ramollo qu'un nourrisson pendant les six jours qui suivent... aussi n'ayez recours à cette énergie que pour trouver un endroit où vous mettre au vert...

« Et voici ton scénario Audrey... Tu seras l'écrivain. Alors, écris-moi la prise du pouvoir par les garçons sauvages. Commence modestement par l'état du Nouveau-Mexique, et prends comme quartier général notre bonne vieille Alma Mater de la radioactivité : Los Alamos... »

Comme les miliciens de la Brigade des Normes sous la conduite de Mike Finn pénétraient en masse dans la Réserve Pariaque, un grand cri de rage s'éleva : les Pariaques⁽¹⁾ avaient filé. Crachant de haine devant l'emplacement déserté, ils massacrèrent tous les animaux qu'ils purent trouver et puis commencèrent à s'observer les uns les autres...

« Qu'est-ce que tu regardes avec cet air bizarre, Jed ? Est-ce que tu ne pourrais pas lire dans ma pensée, des fois ? »

« Ben on dirait que t'en connais plus que moi là-dessus, Homer. »

Plusieurs centaines de milliers de membres de la Norm' s'égorgèrent sur place. Puis Mike Finn reprit les choses en main : « Nous devons extirper le concept même d'expérience Paranormale par ses racines infectées. »

Il organisa une énorme Police de la Pensée. On arrêtait et exécutait immédiatement toute personne prise avec une expression d'absence d'esprit. On infligeait le même sort à quiconque exprimait la moindre idée qui déviât d'un pouce de la moralité des gens corrects assidus aux offices divins. La Maladie Morale Américaine atteignit sa phase terminale. Il était strictement interdit de rire. Tout le monde arborait une même expression de haine frustrée en quête d'une cible. Puis arriva la nouvelle qu'il tardait à tous d'entendre : « Les Pariaques sont revenus. Ils se sont établis dans une

cité de tours et de miradors sur l'emplacement de Los Alamos. »

Au cri de En Avant Soldats Chr tiens repris en un chœur gigantesque, les troupes de la Norm' marchèrent sur Los Alamos. Elles n'utilisèrent pas de bombe atomique car il ne restait personne qui s t s'en servir. Physiciens et techniciens atomiques avaient été purgés comme Pariaques parce que les gens n'arrivaient pas à comprendre leurs formules. Les avions avaient été démantelés parce qu'en volant à droite et à gauche, les pilotes auraient pu se retrouver Pariaques. Ce qui était le plus avantageux selon les commandements de Mike Finn, c'était d'être nul en tout. Et comme résultat, la structure entière de la société occidentale s'était effondrée.

Armés de faux et de fourches et de fusils de chasse ils marchèrent, tuant sur leur chemin tout ce qui vivait. Et les voilà qui inondaient la mesa avec des hurlements de rage.

TOURS OUVREZ LE FEU

Le Serpent Jaune et le Cobra Cracheur ouvrirent le bal en d gorgeant toute la haine jamais crach e par les yeux des honnêtes dévots, par les flics religieux, et tous les miasmes de la Bible revinrent frapper comme des éclairs blancs ceux qui les avaient émis -

MORT MORT MORT

Cette armée fut foudroyée et fauchée comme des mouches sous le flytox. La Mangouste Bleue traversa en dansant les lieux du massacre, dont la sortie était bloquée par l'Exterminateur. Les survivants h b t s erraient en trébuchant sur un champ de cadavres qui s'étendait de Los Alamos à l'Illinois, tandis que vague sur vague d'envahisseurs descendaient du détroit de Bering et montaient de la frontière mexicaine en détruisant le moindre vestige du cauchemar américain, rasant ces villes hideuses et abattant les survivants de la Norm' comme bétail aphteux. Toute personne employant les mots BIEN et MAL  tait IMMÉDIATEMENT TUÉE. Puis on laboura avec comme engrais les restes des membres de la Norm'.

Panoramique de la caméra sur les forces dispersées et le moral brisé des militants... adolescents

alcooliques, presse souterraine à l'agonie, panthères noires finies, censure de retour, pollution, surpopulation, essais atomiques...

VENCEREMOS ?

« Nous allons pendre notre lessive

Sur la ligne Siegfried

S'il y a encore une ligne Siegfried... »

Arrivée d'Audrey au Mexique... 3 avril 1973. Chambre 18, 8 Duke St., St James' s'élargit et s'ouvre sur les côtés. Dehors, des arbres et le lit d'une rivière où coule un mince filet d'eau - des mares ici et là - une autoroute au loin. Il y a deux garçons dans la pièce. La porte s'ouvre et un troisième garçon entre. Il a quinze ans environ, il porte un manteau bleu et un pantalon de flanelle grise.

« Es-tu mort ? » demande Audrey.

« Oui » répond le garçon. Il considère sévèrement les autres garçons ainsi qu'Audrey.

Audrey demande : « Pensez-vous tous que vous auriez pu faire mieux ? »

Le garçon dit que oui. Le garçon numéro 1, qui est là depuis le plus longtemps, essaye de tirer le numéro 3 sur le lit. Le numéro 3 se raidit et déclare : « Laisse-moi tranquille ». Pendant ce temps la Banco Nacional sur l'autoroute a été dévalisée. Audrey décide d'aller à la police. Ils se mettent en route conduisant dans des rues vides. Le numéro 1 lui demande quel est le travail exact du Chef de la police...

« Toutes sortes de choses. Il jette les gens en prison et les bat. Il est également responsable de tous les autres policiers, qui se saoulent tout le temps et se tirent dessus et sur les citoyens. Il doit maintenir la discipline. »

Nous arrivons dans une cour et le garçon numéro 2, qui parle espagnol, entre seul pour préparer une entrevue. On nous fait entrer dans un tout petit bureau. Des fichiers, et un banc le long d'un mur. Une femme magistrat est assise à un petit bureau avec une machine à écrire devant elle, une fenêtre derrière elle. Le banc passe sous le bureau, si bien qu'assis, Audrey a ses jambes dessous qui touchent

presque les genoux de la femme. Le numéro 1 se perche sur un fichier en face d'Audrey de l'autre côté du bureau. Le numéro 2 s'assoit à la gauche d'Audrey bras croisés. Le numéro 3 s'appuie debout contre un autre fichier. La femme magistrat est une personne de soixante ans environ, bien charpentée, au grand visage pâle, au nez proéminent, aux lèvres minces et portant des lunettes à monture d'acier. Elle ressemble plus à une intellectuelle qu'à un magistrat.

Audrey est prêt à répondre à des questions sur le cambriolage... a-t-il entendu des coups de feu ? etc. également à des questions sur ses relations avec les trois garçons. Toutefois, elle se met à parler indirectement d'une affaire de confiance... elle attend de lui de la confiance. Francis Huxley, par exemple, a traduit -----, un nom espagnol... Audrey est sur le point de dire « Oh oui très bonne traduction... » quand il se rend compte qu'elle pratique la télépathie. Il se rend également compte que Francis Huxley est branché en direct sur elle alors que lui ne l'est pas. Et elle poursuit dans la même veine indirecte, vaguement critique. Il comprend soudain que toute référence au cambriolage est en quelque sorte déplacée. Puis elle demande aux trois garçons de dire quelque chose. Le numéro 1 parle avec un sourire forcé de « somnolence sociologique ». Ces propos ne plaisent pas à la femme et ses lèvres minces ont une moue de désapprobation. Le numéro 2 déclare « Nous sommes venus pour vous aider » - et se rattrape juste à temps avant de commettre la gaffe sociale d'aborder le sujet du cambriolage. Le numéro 3 ne dit rien, et il est clair que c'est lui qui a toute sa faveur.

Nous sommes maintenant libres de partir, mais elle nous fait savoir que nous sommes surveillés - en quelque sorte, entendons-nous bien...

Vaincus et poursuivis, n'ayant plus derrière lui qu'une poignée de disciples, Audrey invoque une malédiction sur la Déesse Blanche et toutes ses œuvres, des Conquistadores à Hiroshima, des hommes de la préhistoire à la Reine, des États du Sud à l'Afrique du Sud... une malédiction lancée par tous les humbles de la Terre : MORT À LA DÉESSE BLANCHE.

Nos garçons décident de se réfugier au Mexique, où l'un d'eux a un oncle.

Hacienda mal entretenue au Mexique, nid d'aigle de la famille De Carson autrefois puissante. La famille a perdu du terrain dernièrement, peut-être en raison d'un sens suranné de l'honneur qui a pu les désavantager dans la compétition contre les méthodes américaines employées par leurs rivaux. Mais ils préparent un retour en force. Le jeune Don a convoqué Tio Mate, le pistolero de la famille.

« Occupe-toi de la famille Vestiori qui nous gêne tant, et ne souris que lorsqu'il convient absolument... »

Tio Mate sourit...

Le moment est maintenant propice pour mentionner le sujet de son jeune neveu et de ses amis. Le jeune Don est intéressé. Il demande des détails.

Une scène de rappel montre les garçons sauvages fauchés par des agents de la Stup' aux yeux froids et des représentants de la loi sudistes soutenus par les grenouilles de bénitier et le grand capital.

Le jeune Don cite... « On se bat pour gagner et voilà ce qui arrive quand on perd la bataille... »

Tio Mate : « Nos survivants ont appris cette leçon du jardin d'enfants... Ils pourraient servir à quelque chose... »

Plongeant son regard dans le crâne il voit les garçons comme fer de lance... sagaie d'étoiles à travers le ciel... mais qui dit lance dit LACUNE⁽ⁱⁱⁱ⁾... mmmmmoui cet enfant justement euh mort... immunisé contre la mort... immunisé contre la vie... si nous pouvions couper la source de euh progéniture mâle...

Des représentants de l'ordre disparaissent d'une rue du Sud... d'insolents jeunes gens noirs et blancs barrent le chemin d'une Belle sudiste... ils lui prennent son sac à provisions et lui enlèvent ses vêtements, et se font voir ainsi travestis...

Le jeune Don caresse le crâne... un remugle aigre-doux de fleur fauve monte du crâne... émanations d'ozone nitreux nuancées de relents nauséabonds de charogne et de cyanure...

Des buses dévorent une vache morte dans un paysage mexicain brûlant... Condamné à mort dans la chambre à gaz. Son visage devient celui de la Déesse Blanche...

Une sèche odeur musquée de communs abandonnés et de vestiaires déserts... une odeur humide de fleur pourrie... l'odeur de la mutation...

L'odeur du crâne envahissant la pièce, chats et renards et belettes et coyotes et rats laveurs et visons se glissent à l'intérieur et viennent se frotter au mobilier et aux jambes du jeune Don et de Tio Mate...

L'odeur du crâne est l'estampille de la famille De Carson. Il y a eu de nombreuses tentatives pour subtiliser ce crâne... Tio Mate a 18 cerfs sur son fusil.

Le jeune Don opine de la tête puis plonge son regard dans le crâne de cristal. La caméra s'enfonce dans le crâne et suit les circonvolutions de son projet. Sa famille perd du terrain devant l'invasion américaine. Il n'y aura bientôt plus de famille comme la sienne. Mais s'il pouvait jeter une lance en plein cœur de la *Baleine Blanche américaine* ? Dans le cœur de la *Déesse Blanche* ?

Voici le jeune procureur qui arrive tout frais émoulu de la capitale. Tio Mate lui rend une petite visite pour lui donner une leçon de folklore.

Tio Mate : « Savez-vous señor abogado, je vais vous envoyer un cerf. »

Le procureur : « Oh c'est vraiment très gentil de votre part, mais surtout ne vous donnez pas tant de mal... »

Tio Mate : « Mais c'est avec plaisir, señor abogado. »

Un cheval portant un mort plié en deux sur la selle comme un cerf tué est amené au poste de police par un flegmatique flic mexicain. Le procureur apparaît à la porte et le policier lâche

prosaïquement en le montrant du pouce :

« Un venado. »

Alors le procureur comprend le sens de cette expression particulière au Mexique rural. À travers le ciel bleu du Mexique et les ailes noires des buses, Tio Mate sourit...

Tio Mate est venu quérir Un venado ? Mais avec plaisir !

À travers ciel bleu et lieues sans vie Tio Mate sourit

Inspirés par le crâne, les garçons écument le Mexique comme des chats dans la cataire. Willy l'Acteur se grime en Macho de l'époque du président Alemán - costume en tartan, fausse moustache, .45 à crosse de nacre. Il se pavane à travers les rues dans une Cadillac noire braillant « CHINGADO » en faisant des cartons avec son pistolet sur les chats et les poulets. Voici la Cadillac qui pile dans un hurlement devant un bar éclairé au néon. Il sort de la voiture avec Audrey et Jerry travestis en starlettes de Chapultepec, une à chaque bras, et pénètre titubant dans le bar en chantant

« ANNDO BORACHO

ANNDO TOMANDO

YAHHHHOOOOOOOOOOUUUUUUUU »

Le tenancier du bar verdit un peu plus. Va y avoir du grabuge. Le bar est éclairé de néon vert avec un aquarium de poissons tropicaux le long d'un des murs. Un petit groupe de touristes américains se tient au bar. Willy fixe une blonde en pantalon.

« Buenas noches, señorita ? »

Elle lui tourne le dos. Il la serre d'un peu plus près et lui chatouille les reins avec son arme. Jerry et Audrey se poussent du coude avec des rires étouffés.

« Il est vraiment merveilleux... On l'a jamais entendue, celle-là. »

Un jeune américain avec une coupe en brosse s'apprête à intervenir. Willy fait pivoter son revolver, le lui braque sur l'estomac, et sourit. Un autre américain se coule vers la cabine téléphonique.

« CHINGADO ! »

Willy fracasse la porte de verre de la cabine téléphonique et réduit l'appareil en petits morceaux.

« On la connaît pas, celle-là ! »

Mais voici qu'un autre garçon fringué en Macho descend d'une Cadillac et entre en titubant avec deux blondes aux bras et une troupe de chanteurs de mariachi dans son sillage. Les deux Machos se jettent dans les bras l'un de l'autre et se bourrent de force tapes sur le dos.

« RODRIGUEZ »

« BÉRNABE »

« CABRÓN »

Ils lancent le Grito, qui est repris par les chanteurs de mariachi qui entonnent « Anndo Boracho ».

Bérnabe jette de l'argent sur le bar et commande du Old Parr Scotch pour tout le monde. Il se tourne vers les touristes américains.

« Pratiquement tout le monde au Mexique boit du Scotch. »

« On l'a jamais entendue, celle-là. » (Cette litanie est reprise par les quatre blondes).

Puis ils exécutent le numéro du flic mexicain estourbisseur. Bérnabe gobe un énorme écusson d'or en relief, et le tenant entre ses dents de devant, retrousse ses lèvres.

« On la connaît pas, celle-là. »

Ils font le tour du bar, Bérnabe grimaçant du badge tandis que Rodriguez retourne les passeports, les inspectant soupçonneusement et avec des renvois d'ail.

« Papiers mucho mauvais Misteur... Vous venir à la Comisaría. »

« On l'a jamais entendue, celle-là. »

Bérnabe saute sur une table et pisse dans l'aquarium.

« On la connaît pas, celle-là. »

Ils s'affublent de costumes de Charro et font le tour du pays en terrorisant les péons du coin. Ils organisent des concours de roupille, écroulés le long d'un mur avec leur chapeau sur les yeux pour bien voir qui peut se coincer la bulle le plus

longtemps tout en bougeant le moins. Davey Jones remporte l'épreuve sans se fatiguer.

Les voici qui sortent les Codex aztèques et mayas et paraden en robes de plumes à la Moctezuma. Un codex montre quelqu'un crachant du silex... des mots d'injure... Un codex maya montre un petit rouleau vert sortant d'une bouche. Audrey et Davey Jones s'assoient face à face, Audrey avec une robe d'oiseau-mouche, Davey Jones en Capitaine Noir. Davey Jones crache des têtes de flèche en silex. Audrey expulse un petit rouleau de papier vert qui dégage une odeur fétide d'œufs pourris. Voilà qui lui donne une idée et il se met au travail avec des moules et du bonbon dur. C'est prêt. Nu sous sa robe colibri, flanqué de Jerry dont le pagne a une bosse au milieu, il fait son entrée dans un bar où un Macho est en train de boire. Celui-ci les regarde et crache par terre.

« MARICONES. »

Audrey crache sur le comptoir un bonbon qui glisse et vient s'arrêter devant le Macho. Une petite silhouette portant inscrit YO est en train de baiser une femme portant TU MADRE. C'est bien là sur le comptoir... « CHINGO TU MADRE » (JE BAISE TA MÈRE). Et devant le Macho qui n'en croit pas ses yeux, une autre sculpture-bonbon s'arrête devant son nez... une église portant inscrit EN.

« JE BAISE TA MÈRE DANS UNE ÉGLISE. »

« CHINGADO ! »

Le Macho va pour saisir son .45, mais s'arrête, car Audrey a déjà dégainé un fusil à canon scié de dessous sa robe et le braque fermement sur l'estomac du Macho.

Le comportement scandaleux de Los Niños Locos discrédite la famille De Carson aux yeux de leurs voisins. Nos garçons organisent une représentation d'adieu.

Jour de la fête nationale... Tous les vecinos, pistoleros, rancheros, péons, planteurs d'opium et policías sont rassemblés sur la place de la ville face au palais du gouverneur et attendent de lancer le Grito. Sur le toit du palais apparaissent les garçons, seulement vêtus d'un ceinturon portant leur

.45, et ils s'enculent les uns les autres au vu et au su de toute la foule. Au moment où ils éjaculent, ils lancent le Grito et dégomment des vautours qui tombent en pluie du ciel, s'écrasant sur la place où ils éclaboussent de charogne les citoyens. Et lorsque la foule exaspérée prend d'assaut le palais, les garçons s'échappent dans un énorme planeur en forme de vautour fonctionnant grâce à six moteurs de motos. Pour les garçons le moment est venu de voyager.

Le film *Quiemada*, ce qui en portugais signifie « brûlé »... situé au début du 19^e siècle dans une île des Antilles. Marlon Brando joue Sir William, agent du gouvernement britannique, qui descend d'un bateau.

« Vos sacs, Sir ? »

Ce porteur est José Dolores. Il essaye de voler la valise de Sir William. Celui-ci le découvre, mais après une séance disciplinaire décréte que c'est là le garçon qu'il lui faut pour chasser les Portugais. Sir William organise un vol d'or ainsi qu'une révolte avec José Dolores comme chef des rebelles. Le temps passe, et José est maintenant à la tête d'une troupe de guérilleros qui attaquent les plantations de canne à sucre. Cela a des répercussions en Angleterre, aussi fait-on appel à Sir William pour écraser la rébellion, ce qu'il accomplit avec des milliers de soldats britanniques qui ont plutôt l'air de sortir en goguette du White Bear⁽ⁱⁱⁱ⁾ mon chou très relativement entraînés et armés contre une poignée de guérilleros - un vrai massacre. Les soldats britanniques ne perdent pas un seul des leurs.

José est capturé vivant. Sir William tente de le sauver et de le convaincre de s'enfuir, mais il préfère un rôle de martyr et est pendu par des bourreaux noirs incapables au point que Sir William est obligé de leur montrer comment serrer le nœud. Puis il enfourche son cheval et s'en va. Nous voici revenus au début sauf qu'il part, au lieu d'arriver, avec les mêmes sacs de voyage que dix ans auparavant.

« Vos sacs, Sir ? »

Il se retourne et voit un Noir ressemblant tellement à José qu'il n'en croit pas ses yeux et esquisse un sourire : « Juan, c'est toi ?... »

Le garçon lui plante un couteau dans le côté à l'instant même où José est pendu. Il s'écroule et les travailleurs continuent de décharger en sépia pendant quelques secondes vu à travers des yeux qui meurent et arrêt sur une femme qui laisse tomber un sac de farine sur le quai. IMAGE FIXE.

Où ira le père William ?

Que de fois il a dû penser « ah cet abruti de nègre de brousse - je pourrais lui montrer comment avoir toutes les Antilles à ses genoux - avec les armes du sabotage, de l'empoisonnement et de l'assassinat, aucun Blanc n'est protégé de ses serviteurs. L'Europe a besoin de sucre et de rhum - ça ne te dit rien ? La Royal Navy n'est pas là pour rien. Il pourrait apprendre à *utiliser* les techniciens blancs ; assimiler leurs compétences et apprendre à mieux les employer, en soudant le savoir technique des Blancs à l'aptitude de présence immédiate des Noirs. Les Antilles ? Mais pourquoi en rester là ? Il faut un monopole de la canne à sucre sur toute l'étendue des Indes occidentales. » Sir William secoue tristement la tête. « Mais il ne me ferait jamais confiance ou ne voudrait rien apprendre de moi, et si c'était le cas, je ne serais pas ce que je suis. » Spengler prévoyait que des Noirs sous la conduite d'aventuriers blancs s'empareraient de l'Europe occidentale et des États-Unis. Spengler était un idiot de Blanc s'il a cru que les Noirs accepteraient jamais de tels chefs, même pour être vainqueurs. « Voilà, se dit Sir William ; il faudrait que je sois noir. »

On peut arranger cela.

Remontée dans le temps jusqu'à Sir William quand il était un jeune agent. Le chef l'a fait venir dans son bureau pour avoir une petite conversation. Le chef a l'air embarrassé. Il se verse un whisky et déballe son numéro du fiston-l'est-temps-que-tu-saches-certaines-choses.

« Quel âge ça te fait, William ? »

« Vingt-trois ans, Sir. »

« Ah oui - eh bien euh - tu es en âge de connaître les choses de la mort. Ma foi je sais que tu as déjà entendu les gars d'en bas et les padres raconter un tas de trucs, mais moi je te déclare qu'ils ne pigent pas une broque à la manière de voler. »

« Voler, Sir ? »

« Ouais fiston, d'un terrain d'atterrissage à un autre. Tu as l'âge de connaître les choses de la mort, fiston, et ce qu'ils t'ont raconté à l'école - les prêtres imbibés de whisky - c'est comme vouloir faire décoller un jet avec le mode d'emploi d'une chaise à porteurs. Leur Jésus-Christ ne s'arrachera jamais à la piste de décollage. Et t'es encore plus mal loti avec les gars du « quand-t'es-mort-t'es-mort ». Plus tu te croiras mort, pire sera ton lieu d'atterrissage. Alors tu vas me faire le plaisir de choisir ton endroit et ton terrain d'atterrissage et de t'y tenir, compris ? »

De fragiles planeurs s'élancent au-dessus d'un abîme. Cette image s'immobilise en une peinture - L'ARRIVÉE s'inscrit en lettres d'or sur l'écran.

Pour le garçon le moment est venu de voyager - dans le temps...

Nous récrirons toutes les erreurs de l'histoire. Nous tuerons tous les merdeux avant même leur naissance.

Le premier voyage des garçons les ramène à une île des Indes occidentales en 1845. Ils utilisent comme tremplin le film *Quiemada* et atterrissent comme conseillers militaires d'une poignée de guérilleros équipés de fusils à pierre et commandés par José Dolores. Les guérilleros sont parvenus à un statu quo avec ces balourds de Portugais. Cela laisse du temps à nos conseillers. Cependant, des troupes britanniques équipées des nouveaux fusils à percussion sont en route, sous le commandement de Sir William Walker, un expert de la guérilla. Comment construire des armes efficaces avec les matériaux disponibles ? La région occupée par les guérilleros renferme du minerai de fer. Et il y a encore du temps.

Le Vieux Margis : « Alors, bande de rigolos,

maintenant on va construire des armes... j'entends des armes destinées à tuer. » Il lève à bout de bras un fusil à pierre. « Pas des armes qui vous éclatent dans la figure et qui font long feu s'il pleut et qui ne tuent qu'un ennemi à la fois à quinze mètres si le vent est dans la bonne direction... Nous disposons de minerai de fer et de temps. Certes, Sir William arrive avec ses tuniques rouges. Mais nous serons prêts à les recevoir d'ici le moment où il se sera installé et où, ayant eu la brillante idée de se rendre compte que nous avons besoin d'une source d'approvisionnement à savoir les habitants des villages du coin, il mettra le feu aux villages après en avoir évacué les habitants. Le premier pas pour inventer quelque chose de nouveau c'est d'oublier ce qu'on sait déjà - oublier tout ce qu'on sait sur les ressorts, les gâchettes et les pièces usinées, pour se concentrer sur la puissance de feu. Sur la manière de transporter la puissance de destruction la plus élevée de là où vous êtes à là où ils sont. Alors, voici quelques principes généraux : plus les engins sont gros, plus on les fabrique facilement. Il est beaucoup plus facile de fabriquer un bon canon qu'un bon pistolet. Donc ce qu'il faut faire en premier c'est quelques grosses pièces. Et en fabriquer des grosses va nous apprendre à réduire leur taille et leur poids. Notez ce que l'ennemi ne possède pas ; ce que l'ennemi n'a pas, c'est ce qu'il nous est le plus facile de fabriquer - et je vous le donne en mille les gars : c'est le *pétard*. Six cents ans d'armes à feu et ils n'ont pas encore appris à se servir correctement d'un *pétard*. Et quand je dis *pétard* je parle de tout projectile qui explose, qu'il soit jeté à la main, propulsé par un dispositif de lancement, ou tiré par un canon. Oh ils avaient bien des grenades et même des mortiers dès le 17^e siècle, mais ils ont été incapables d'en voir les possibilités de développement. Six cents ans de boulets de canon et vous croyez qu'ils auraient eu l'idée de mettre au point un boulet de canon qui éclate au contact avec la cible ? Jamais ils ont appris à se servir du *pétard*, que je vous dis. Vous allez jamais me croire les gars, mais la première grenade rudimentaire

faite pour exploser par contact n'est apparue qu'à la guerre de Sécession !

Et j'aime autant vous dire que ce bijou avait une sale tête. Le noyau explosif était entouré d'embouts pourvus chacun d'une capsule de percussion. Ce noyau était plus ou moins bien contenu dans une coquille de fer. Au contact les capsules de percussion heurtaient cette coquille et la grenade explosait. Plus d'une sautait avant ça. Le moindre mouvement saccadé en jetant la grenade et elle vous partait dans la figure. Il fallait avoir un mouvement bien doux comme quand on joue aux boules. Eh bien nous pouvons faire beaucoup mieux que ça sans capsules de percussion, car les grenades seront notre première arme et la plus facile à fabriquer. Des grenades et des lance-grenades, lesquels peuvent avoir n'importe quelle taille du pistolet au canon.

Heureusement pour nous, la stupidité des méninges militaires est incroyable - sans cela ils auraient déjà des armes que nous serions incapables de reproduire sans monter des usines. Nous avons donc une grenade, qui n'est autre qu'une enveloppe de métal contenant de la poudre. Nous voulons que cette grenade éclate en arrivant là où nous la lançons ou la projetons. Il y a de nombreuses manières d'accomplir la chose, mais peu sont aussi absurdes que le joujou que je viens de décrire. Et rappelez-vous, nous n'avons pas de fulminate de mercure. » Tandis que parle le Vieux Margis, les jeunes visages changent et se modifient. Et pendant qu'il parle les dispositifs qu'il décrit sont en construction...

« Alors la solution la plus simple pour qu'une grenade éclate c'est une amorce externe. Seulement les amorces peuvent s'éteindre et nous ne disposons pas d'un matériau donnant de bonnes amorces. Bien sûr nous avons la possibilité de faire tenir l'amorce dans un tube métallique au ras de la surface de la grenade, la poudre étant retenue par un sceau de cire pour ne pas qu'elle coule à l'extérieur. Une autre solution simple c'est des fils métalliques traversant la coquille de la grenade et la charge de poudre puis dépassant de la surface. De la poix, ou des chiffons imbibés d'huile enroulés autour de la grenade, chaufferont ces fils

et feront exploser la charge. Il faut prévoir une certaine marge pour les différentes distances. Il faut trouver une manière de fixer le moment de l'explosion. On peut entre autres procéder en recouvrant ces fils d'épaisseurs variées d'un agent isolant - de la cire à cacheter par exemple : tant d'immersions dans la cire. Et l'épaisseur de celle-ci sur les fils nous donne une assez bonne approximation de la durée nécessaire pour que ces fils chauffent et fassent exploser la charge. Il convient en général d'avoir le mécanisme d'explosion à l'intérieur de la grenade ; moins il y a de pièces qui dépassent de la grenade, mieux c'est. Une autre solution est que l'enveloppe métallique de la grenade soit très mince à certains endroits, lesquels s'échaufferont plus vite, et cette épaisseur déterminera la durée nécessaire pour que la charge explose.

Fabriquons maintenant une grenade destinée à exploser par contact. Le modèle le plus simple est une tête de métal fin qui est repoussée au contact. Cette tête est chargée d'éclats de silex et de limaille de fer, de sorte qu'en étant repoussée une étincelle allumera la charge. On peut également employer des têtes d'allumettes au phosphore, à condition de ne pas oublier de garder la grenade à l'ombre, dans un simple réfrigérateur à évaporation de préférence. Le silex peut être relié à un percuteur qui s'enfonce au contact. Et votre grenade explosera au contact de tout objet dur y compris la chair.

Tournons ensuite notre attention vers ce morceau de tuyau qu'on appelle un fusil - nom qu'ils ont donné à cet engin pendant trois cents ans avant de penser à tout réduire à une cartouche. Nous allons fabriquer une cartouche sans fulminate de mercure. Voici une cartouche équipée d'un fil à l'emplacement où se trouverait ordinairement la capsule de fulminate. Le fil pénètre dans la charge de poudre, et il suffit de le chauffer pour que cette dernière explose. Assez curieusement, une des plus simples méthodes d'exécution a recours à un accumulateur électrique, si bien que le fusil à accu sera l'une de nos premières tentatives. Et nous n'allons pas

commencer avec une arme à un coup, nous allons commencer avec une arme à répétition. Et nous fabriquerons en premier un modèle de grande taille, ce qui nous apprendra à en fabriquer de petite taille. Nous pouvons l'appeler un fusil à chaleur, puisque la chaleur est tout ce dont nous avons besoin pour chauffer le fil qui met le feu à la charge. Cette arme nécessite deux hommes pour la manipuler et elle doit prendre appui sur un trépied ou une autre installation. Le magasin est un cadre d'acier où sont placées les cartouches. Celui-ci est alors tiré à la main à travers la culasse du fusil où il est tenu en place jusqu'à explosion de la cartouche. La charge explose grâce à un accumulateur, ou alors une boîte emplie de charbons ardents et placée derrière la culasse, ou une lampe à kérosène ou même une loupe exposée au soleil. La chaleur est tout ce dont vous avez besoin. Vous mettez simplement le fil en contact avec la plaque brûlante, vous visez, et vous attendez que le coup parte. Pas besoin de gâchette, pas besoin de percuteur. Vous comprenez donc pourquoi nous avons évité l'arme à un seul coup. Il est littéralement plus facile de tirer avec un fusil équipé d'un magasin qu'on tire par la culasse (par la suite nous aurons bien sûr des magasins rotatifs ou montés sur ressort) que d'insérer et de mettre à feu une seule cartouche.

Nous choisissons délibérément pour cette mission des personnels ayant un esprit inventif, mais ne possédant aucune expérience d'armurier et aucune connaissance précise sur les pièces contenues dans un fusil ou un revolver modernes. Des problèmes apparaissent au cours du développement de toute invention, et la manière de résoudre ces problèmes détermine toute la forme future de cette invention dès qu'elle atteindra le stade de la production massive. Or la solution technique d'un problème n'est pas forcément la meilleure solution ni même une bonne solution. Vous constatez que nous sommes déjà en passe d'éliminer deux pièces du fusil qu'on croyait essentielles - à savoir, gâchette et percuteur. C'est pourquoi les carabines et pistolets mis au point à partir de ces modèles lorsqu'il sera

possible de produire des pièces usinées différeront considérablement des armes portatives modernes. Ces mêmes considérations s'appliquent à toute invention. Par exemple, la forme la plus simple du moteur est la tuyère - alors pourquoi s'enliser dans les cylindres, carburateurs et autres bougies d'allumage ?

On peut encore remplacer l'amorce par une tête d'allumette au phosphore imbriquée dans la cartouche. Elle est mise à feu par le frottement contre la culasse, le mouvement qui amène la cartouche dans la culasse fait également partir celle-ci. Et pourquoi faut-il que l'amorce soit à un bout de la cartouche ? Pourquoi pas devant sur le dessus ? Si l'amorce est devant, l'arrière de la cartouche peut être plus épais et absorber le recul, ce qui simplifie la conception de toute la culasse. »

Et voici qu'arrive Sir William, à la tête de ses tuniques rouges équipés du tout nouveau fusil d'alors, à percussion à coup unique et se chargeant par la bouche. Le gouverneur donne un banquet en leur honneur. Le consul français émet un braiment de rire froid et strident. « Je bois à la glorieuse victoire de nos braves Anglais sur deux centaines de guérilleros loqueteux et à moitié morts de faim armés de fusils à pierre et de machettes. »

À mesure qu'avance Sir William en brûlant les villages, les guérilleros reculent. Et il les tient maintenant enfermés dans l'entrée d'une vallée, à l'autre bout de laquelle une falaise tombe à pic sur la mer, où attend un navire lui aussi anglais. Six cents hommes et officiers, ces derniers à cheval, entrent dans la vallée.

« Et les six cents s'engagèrent dans la vallée de la mort... »

Ils sont insouciantes et sûrs de la victoire, encore hors d'atteinte des vieilles carabines que l'on suppose aux guérilleros. Lorsque la première nappe de grenades fait voûte au-dessus de leur tête, le blagueur du régiment s'écrie :

« Les singes nous lancent des noix de coco... »

Tout le monde rit en se baissant.

« Chevaux et héros de tomber... »

La monture de Sir William se cabre et lui sauve la vie au moment où une grenade explose juste devant lui. Sir William se relève couvert de sang de cheval des pieds à la tête.

« DISPERSEZ-VOUS... ABRITEZ-VOUS... »

Et soudain les canons ouvrent le feu de divers emplacements. Officiers et soldats fuient dans une panique noire. En véritable gentilhomme britannique, Sir William n'a plus qu'à vociférer ce qui est évident :

« CHACUN POUR SOI »

« Canon à leur droite, canon à leur gauche qui tirent des salves de tonnerre. »

« Alors ils rebroussèrent chemin... » Ceux qui avaient encore un cheval sous leur derrière plein de chiasse ne se firent pas prier. Quant aux autres, ils s'en retournèrent en courant, en marchant, en clopinant et en rampant.

« Mais ils n'étaient plus six cents... »

Ce furent deux cent vingt-trois survivants hystériques et commotionnés qui réussirent à regagner leur base... (Et le comte de partir d'un grand braiment de rire froid et strident).

La caméra fait un panoramique sur le champ de bataille tandis qu'on entend doucement et en mineur le succès de music-hall de la Seconde Guerre mondiale...

« Nous allons pendre notre lessive

Sur la ligne Siegfried

S'il y a encore une ligne Siegfried... »

Audrey et le Dib à l'aéroport d'Atlanta. Audrey est en jeune époux à coupe en brosse, le Dib son épouse enceinte. Au moment d'embarquer dans l'avion pour Miami ils sont repérés par une équipe d'hommes du FBI ayant reçu des ordres pour les prendre vivants.

« Bougez pas, vous deux... »

Audrey et le Dib foncent vers l'avion, les agents à leurs trousses. Le Dib se déleste de son « bébé » et le balance par-dessus son épaule. Un gaz s'échappe du paquet de rembourrage. *Du gaz toxique.*

Les agents qui les poursuivent s'effondrent au sol tandis qu'Audrey et le Dib gagnent le cockpit de l'appareil...

« Décollez d'ici même... »

L'avion lâche dans son sillage du gaz toxique qui se répand sur tout l'aéroport, et dans la rue. Les passants s'amoncellent en tas convulsifs qui chient et pissent de partout. Les voitures entrent en collision. Les véhicules de police arrivent en trombe. Les flics en sortent pour s'écrouler...

Tandis que l'avion tourne au-dessus des pistes, Audrey montre du doigt, bouche bée comme un idiot dans un film de 1920 :

« Hé vise donc un peu tous les cadavres qu'il y a en bas ! »

Neige dans les rues... Audrey tousse. Barrage de police devant, jeunes alignés contre un mur, flic qui les tient en respect avec un fusil à canon scié. Audrey se plie en deux sous la toux et se redresse en tirant avec un P .38 à silencieux. Plop Plop Plop... bruit pareil à celui de bouchons de champagne qui sautent mais pas aussi fort. Voitures de police partout qui se jettent dans des portails... Nos deux héros se réfugient dans une boîte de strip-tease... particulièrement recommandé aux jeunes garçons.

Une fille entre en scène en se pavanant... « Moâ j'ai ce *je n'sais quoi*... »

Une chiquenaude de sa main et voilà qu'en surgit une griffe.

« J'AI CE JE NE SAIS QUOI... »

Des crocs d'insecte percent sous son visage.

« J'AI CE HUMMMBLOURBGOUBBLLLLLLOUGH... »

Les spectateurs se ruent sur les sorties tandis que l'horrible puanteur noire de la mutation entomologique emplit la salle. Sirènes de police... Audrey et le Dib s'enfoncent dans la ruelle où les voitures de la police les bloquent. Mur nu au fond de l'impasse... Audrey lance le dernier œuf et le mur se transforme en une membrane transparente. Ils passent à travers et les flics bondissent en ouvrant le feu...

Sable dans les rues... effluves de l'océan... maisons de prêt... Nous nous engouffrons au Joe's Lunch dont

je fais le tour du regard. 1930-40... Des voleurs, des macs, des camés. Je m'aperçois que je suis intoxiqué. C'est le voyage dans le temps qui ramène ça. Je repère un camé et le voilà qui se pointe à ma table.

« Est-ce qu'on s'est pas déjà rencontré quelque part ? »

« Ouais » dis-je en le regardant. Il le pensait si fort que ça lui sortait par les oreilles.

« Tu cherches ? »

« Ben ouais. »

« J'connais un toubib qu'est pas gêné aux entournures, mais il faut allonger les biftons. »

« Pour avoir combien ? »

« Trente quarts de grain. »

« Ça serait pas Doc Van des fois ? »

« Ben oui. Tu l'connais ? »

« Pas vraiment. Seulement entendu parler de lui. » Le camé eut l'air soulagé. « Il ne fait d'ordonnance qu'aux gens qu'il connaît. C'est pourquoi j'peux pas t'emmener chez lui, tu vois ? »

« Oui je comprends... Il a encore Helen avec lui ? »

« Ouais. Elle vide les clients qui voudraient se faire les muscles sur le docteur pour lui forcer la main. »

« Elle est célèbre d'ailleurs. »

« Ouais, faut croire. Alors écoute, si tu fonces chercher ton blé, je peux aller le voir tout de suite et te retrouver ici. »

J'acquiesçai de la tête en souriant... « Je vais y aller avec toi et j'attendrai dehors. Mais avant tout il faut que nous trouvions un endroit où caser notre petit matériel. »

Il approuva de la tête. « C'est un quartier chaud. Vaut mieux pas traîner dans la rue. » Il lançait des coups d'œil sur ma mallette, se demandant ce qu'elle contenait.

Je me levai. « On se retrouve ici dans une demi-heure. »

Le Globe Hotel était sur une rue secondaire, juste en dessous d'une montagne russe qui ne marchait pas et qui avait l'air de n'avoir plus tourné depuis pas mal d'années. Un vieux Chinois prit notre argent et

nous tendit la clé. C'était le genre de chambre qu'on s'attend à trouver dans un hôtel de ce type : lit double, lavabo, armoire, stores verts. On a planqué pétards et cartouches sous la baignoire de la salle de bains de l'étage. En passant la main sous le lavabo je trouvai le matériel d'un camé enveloppé dans du papier marron dont je fis tomber un cafard. C'était resté là longtemps. Je le remis en place. J'en aurais besoin plus tard.

Le camé attendait chez Joe. Le manque commençait à se faire sentir, et ses yeux pleuraient un peu. Il me conduisit par des rues couvertes de sable. De temps à autre un lulow^(iv) traversait la route.

« Il faut faire attention, me dit le camé ; une de ces saletés vous mord, et ça s'infecte... On y est. Arrange-toi pour pas avoir l'air d'attendre. »

Je me réfugiai sous un porche, sortis un télescope de poche et observai la maison où le camé se rendait et sa manière de sonner pour entrer. J'avais l'intention de rendre une visite professionnelle à Helen et Van un peu plus tard. Je sentis quelque chose toucher ma jambe. Je me penchai et vis un lulow. Il essaya de me mordre et se prit les crocs dans la doublure de mon pantalon. Je pivotai, levai l'autre jambe et fis tomber mon talon sur sa nuque. Quinze minutes environ et le camé ressortait. Je supposai qu'il avait essayé de payer moitié prix. Je supposai aussi qu'il n'y était pas arrivé, connaissant Van. Nous partageâmes les 30 quarts sous le porche par-dessus le cadavre du lulow.

De retour à l'hôtel j'allai chercher le matériel dans la salle de bains. Et quelque chose me dit de sortir les flingues aussi. On ne peut jamais savoir combien il faut s'en enfiler quand on est accroché comme ça au voyage dans le temps. Mieux vaut un peu trop que pas assez. Mais trop me ralentirait. Je décidai de prendre trois quarts et c'était juste ce qu'il fallait. Je m'allongeai sur le lit avec des oreillers derrière la tête et fis un brin de réflexion. Helen et Van... avortement et trafic de drogue, ça ne devait être qu'une couverture pour ces deux oiseaux-là. Van : nationalité d'origine, Canadien... 57 ans... spécialiste des opérations de transfert et des transplantations... il vous greffe

une jambe de lépreux si vous êtes distrait deux minutes... interdit de pratiquer dans de nombreux endroits sous de nombreux faux noms... mais revient toujours à la charge... il doit vraiment être en bas de la pente maintenant avec ce coup du toubib véreux. Helen : Australienne... 60 ans... possède une force phénoménale dans les mains et les avant-bras... masseuse... faiseuse d'anges... tortionnaire experte... voleuse de bijoux... meurtres répétés. J'allais affronter deux vieux de la vieille... faire attention au moindre mouvement. Bien entendu la porte aurait une chaîne et serait blindée. Il me fallait une combine pour entrer.

Le Dib entra dans la chambre avec précipitation et referma la porte. « On a de la compagnie sur le palier... un agent de la Stup m'a suivi depuis chez Joe. »

« Il est seul ? »

« Ouais. »

Mot pour mot je l'avais ma combine sortie d'une histoire lue il y a des années dans un vieil illustré. Le coup du flingueur dans une souricière avec la meute au cul. Quelqu'un entre avec des faux favoris, et il utilise ces favoris pour se défiler. J'avais mes propres favoris...

Lorsque Audrey sortit sur le palier l'agent faisait semblant de lire le nom sur la plaque d'une autre porte. Coupe en brosse, lunettes noires, complet bleu.

« Puis-je vous aider Monsieur ? »

Comme l'agent se retournait Audrey sortit son flingue et lâcha sa réplique.

« En l'air. »

Rien que deux mots d'une voix calme, mais il savait les dire de telle manière que tout le monde y croyait. Il passa l'arme sur l'estomac de l'agent cherchant de haut en bas avec un mouvement lent. Il passa sa langue sur ses lèvres et frissonna. La fièvre du meurtre, voilà ce que c'était. Une odeur crue de sang montait de lui. La fièvre du meurtre, et l'agent la connaissait. Il n'allait pas se mettre à discuter.

« Mains derrière la tête... Avance par là. » Audrey lui montra à l'aide de son arme. Le Dib ouvrit la

porte. Son autre main tenait un revolver.

« Assieds-toi là. Déboutonne ta veste... descends *lentement* deux doigts, sors doucement ton feu et jette-le sur le lit. » L'agent s'exécuta. Deux flingues sur lui à présent.

« Alors maintenant ton portefeuille avec ton insigne. » L'agent obtempéra.

« Et maintenant debout. »

Le Dib le frappa. Puis je lui fis une piqûre qui le ferait tenir tranquille pendant douze heures. Je mis les lunettes noires et me tins devant la glace ternie de l'armoire. C'était parfait au point que j'eus peur. Et le Dib était parfait en acolyte italien qui fait les achats. Ahearn et Barrazini... Il y avait un mandat de perquisition vierge dans le portefeuille. Je le remplis. NE PAS DÉRANGER sur la porte quand nous sommes sortis.

Et voilà la porte. Je fis entendre le signal que j'avais repéré quand j'avais observé le camé sonner. Trois coups longs, deux courts, un long. Aucun son de l'intérieur. Cette porte était épaisse. Retenue par une chaîne la porte s'ouvrit sur quinze centimètres et Helen regarda dans l'entrebâillement... Des yeux gris froids, cheveux teints en noir. C'était comme si la porte d'un réfrigérateur s'était ouverte. Je lui mis l'insigne d'or sous le nez. Il fit plus froid encore dans le réfrigérateur.

« Vous avez un mandat ? » Je lui passai le mandat.

Elle l'examina. Alors seulement elle enleva la chaîne. Elle ne s'en faisait pas ; Van n'aurait jamais gardé de la came sur les lieux. Mais ce n'est pas la came que je cherchais. Dès que nous fûmes à l'intérieur je lui tirai deux balles dans le cou et le mur derrière elle fut éclaboussé de vertèbre. Au fond du hall d'entrée, le cabinet de consultation de Van. Il verdit quand il me vit. C'était un homme aux épaules étroites plantées sur de larges hanches, le crâne couvert d'une crêpelure verdâtre, le visage d'un rose embaumé qui vous vient à force de vous injecter du Sirop de Temps. Je tirai dans la tête.

Et maintenant trouver ce que nous cherchions. Ça devait être dans le coffre mural. On avait les outils. Cela prit trente secondes environ. Des sirènes dehors. Le coffre devait être relié à un

poste de police. Sortie par derrière, taxi jusqu'à l'aéroport. Va falloir trouver en vitesse une nouvelle combine pour le coup des pirates de l'air. Pour sûr qu'à cette époque-là c'était encore facile, mais maintenant le truc est brûlé dans tous les sens. Faut se farcir les détecteurs de pièces métalliques, les brigades de sécurité, tout le paquet. Et nous voici à pied d'œuvre, tout juste ce que j'avais prévu, un aéroport en 1970. Cette fois-ci on est en jeunes lycéens qui partent en vacances.

Dans le bar je repère Davey Jones et Carl. Le garçon ne veut pas nous servir alors nous faisons un peu de raffut pour être sûrs que Carl et Jones nous gaffent bien et prennent des billets pour le même vol que nous. Le vol 895 à destination de Détroit, décollage prévu dans quarante-cinq minutes. Droit sur les gogues, où nous nous injectons chacun une dose de Super P. Cette drogue donne une force et une dextérité surhumaines pour une durée allant jusqu'à six heures. Je la sentais s'infiltrer en moi avec des martèlements et des picotements. Je savais que je pourrais défoncer d'un coup de poing le mur des chiottes si je voulais. Et j'ai tout de suite vu comment faire passer des flingues dans l'avion : s'arranger pour que la brigade de sécurité les transporte à notre place et puis les récupérer au bon moment.

Dans la salle d'attente nous repérons un couple d'âge moyen voyageant par le même vol que nous et transportant des sacs à commissions pleins de noix de coco et d'alligators empaillés où je fais glisser un revolver. Cela va nous permettre de voir où sont les hommes de la sécurité. Nous traversons sans un pet, mais lorsque le couple entre dans la cabine de fouille, sonneries dans tout l'aéroport. Ils sont emmenés sans ménagement en dépit de leurs protestations, mais après les avoir examinés d'un peu plus près les agents de la sécurité se disent que l'arme pourrait bien avoir été placée à leur insu, et ils reprennent leur fouille avec acharnement. Nous avons une demi-heure de retard. Maintenant nous savons exactement qui ils sont et où ils sont.

Une demi-heure après le décollage de Détroit, le

Dib et votre dévoué reporter remontent l'allée centrale vers la cabine de pilotage - une petite zone de turbulence nous jette en plein sur les genoux de ces messieurs. Avant de comprendre ce qui leur est tombé dessus ils sont hors course et nous tenons leurs armes. Il n'en reste que deux avec quatre flingues sur eux, mais à la façon dont le Super P vous sort des mirettes n'importe qui vous croit immédiatement quand vous leur dites que cet avion est kidnappé. Nous attachons les agents de la sécurité avec des menottes à leur siège et laissons Davey Jones couvrir les passagers.

Le capitaine Cook se retourna et vit l'arme dans la main d'Audrey le visage terrorisé de l'hôtesse.

« Oh bon dieu non, pas encore un coup ! Il doit y avoir un autre métier plus facile pour gagner sa vie. »

« Mais cette fois-ci c'est pas exactement la même chose. Faites savoir à Detroit que vous avez des ennuis. Pas un mot sur des pirates de l'air, t'as pigé ? Ça plairait pas au petit flingue que voici. »

« Double Echo appelle Model T... m'entendez-vous ? »

« Model T Control à Double Echo... nous vous écoutons. »

« On dirait que nous avons des ennuis... »

« Coupe. » Audrey désigna Carl du pouce : « Je te présente ton nouveau navigateur... »

Carl montra une carte. « C'est exactement ici que nous allons. »

« Je t'avais prévenu cette fois-ci c'est pas tout à fait comme d'habitude... »

« On y arrivera pas si on ne reprend pas de carburant... »

« Alors approche-toi le plus possible de là. »

Le capitaine haussa les épaules. « Si ça peut vous faire plaisir... »

« Parfait. Nous on aime qu'on nous fasse plaisir. »

Une heure après le départ de Détroit nous avons profité de la fin d'un ouragan comme vent arrière. « Dieu est notre copilote... on va y arriver. »

« De la glace sur les ailes ça vous dit quelque chose ? »

« Carl, essaye voir si t'as le contact radio. »

« Appareil appelle Frisco... me recevez-vous ?... »
Friture, voix faible intermittente... « Frisco à
appareil... parlez... »

« Notre destination... heure de retard... glace sur
les ailes... »

« Votre position... vos ailes... autonomie de quatre
cents... »

« On pourrait tout juste y arriver... »

« Nous perdons actuellement de l'altitude... »

« Position radio. Gardez votre cap... »

Rien que de la neige à perte de vue... « Visibilité
nulle »

Ils regardaient l'altimètre chuter... 300... 200...
l'appareil piqua du nez... 50... choc au sol... long
dérapage pénible... fracas... arrêt. L'avion reposait
sur le côté, une aile arrachée...

« Position radio... il doit rester assez de
carburant pour que l'avion brûle. »

Quinze minutes plus tard le double du biréacteur
atterrissait. Retour à son point de départ...
équipement de télétransport.

N'importe quel jeune mécanicien peut construire
dans son atelier en sous-sol un équipement de
télétransport et d'extériorisation. Références :
Œuvres réunies, de Wilhelm Reich, *Journeys Out of
the Body*, de Robert A. Monrø. Cet équipement
consiste fondamentalement en fer aimanté recouvert
extérieurement de matière organique. La forme la
plus simple se prêtant à ces voyages dans le corps
second décrits par Monrø est une boîte oblongue
doublée de fer aimanté. Vous avez six surfaces,
quatre côtés, un haut et un bas. Il faut alors
s'arranger pour que certains de ces champs
magnétiques s'attirent et que d'autres se
repoussent. Par exemple, la porte et l'arrière
s'opposent. La description que fait Monrø d'un
cercle de vibrations qui monte et descend dans le
corps suggère des modèles plus complexes ayant des
parties mobiles. Par exemple un cylindre fait d'une
série de disques alternativement en opposition et en
attraction et qui tournent dans différents sens. Ce
modèle s'applique spécifiquement au télétransport et
se distingue de l'extériorisation. Le sujet se tient

au milieu du cylindre et contrôle la rotation grâce à une manette. Les modèles horizontaux ont également leur utilité, mais pour le télétransport il vaut mieux commencer sur ses deux pattes, bande de rigolos.

Audrey commença d'abord lentement, augmentant la vitesse graduellement. Il sentit le doux goût métallique, l'érection, puis la sensation de la chair qui en tourbillonnant se détache des os avec une tendre douleur des gencives. Puis les images... il se tient sur la mesa de Los Alamos et un vent le balaie du plateau en même temps que les feuilles d'automne. Il se retourne, et voit quelques garçons sur une montagne, campant dans des tipis... Il remonte le vent et attrape un des garçons en retombant, esprit comme la petite abeille dans « The Devil and Daniel Webster ».

Maintenant il se tient sur un balcon en fer. À trois cents mètres en dessous de lui se trouve une ville de maisons en briques rouges et de canaux bleus et de voies de chemin de fer. À ses côtés sur le balcon se trouve Davey Jones. Ils sautent ensemble et se posent sur une avenue de Los Angeles. Dans un pavillon a lieu une énorme orgie, au son de :

« C'est pas un péché
D'enlever sa peau
Et de danser en os... »

Des gens nus qui dansent et tournoient, chair qui tourbillonne en se détachant par bandes...

« Quand tu entends
ce tendre rythme
Et que la musique lance
son doux lamento
C'est pas un péché de
Retirer sa peau et de
Danser rien qu'en os... »
DE PLUS EN PLUS VITE
TOURNANT SANS ARRÊT

Son père lui montre Bételgeuse dans le ciel de la nuit tandis qu'il avance comme une toupie dans l'espace et dépasse la Grande Ourse qui frissonne... Une falaise au-dessus de la ville de Lima... il plane au-dessus d'une plage où des garçons nus aux organes génitaux roses se retournent et le chassent de leurs moqueries... éclair du soleil sur l'eau, palmiers, la voix un peu assourdie d'un écolier...

« La fin n'est pas Southern Boulevard dans la Péninsule Resplendissante{v} »

Il est allongé sur une plage, haletant, Davey Jones à ses côtés. Les Antilles, 1845... Il regarde autour de lui - les autres garçons sont là. Faibles et amaigris, ils peuvent à peine remuer. Quelqu'un tient une noix de coco devant sa bouche et il en boit le lait. Puis le voici sur une civière... relent spectral de vomi, salle d'hôpital...

Une semaine plus tard les garçons sont guéris, étendus sur la plage dans leur île paradisiaque...

« Moi je dis : on décolle plus d'ici. »

« Ouais, on remue pas le petit doigt. »

Le Vieux Margis : « Bande de chariots, vous me rappelez la vieille blague juive du vieux Juif... Le navire est en train de couler et le commissaire de bord cogne à sa porte. « M. Solomon... LE NAVIRE COULE. » « Che m'en fiche, il ne m'a rien goûté. »

Comprenez donc que vous êtes dans le passé. Voyez-vous ce fil aérien qui conduit au présent ? »

« Mais écoutez Margis, nous sommes en train de changer le cours de toute l'histoire. Ça ne se reproduira plus maintenant. »

« Ils ont encore assez de bombes atomiques dans le présent pour nous faire sauter hors du passé. Ils se sont mis un siècle de côté même si nous assassinons Einstein dans son berceau avant qu'il vienne mettre son petit grain d' $E=mc^2$... »

J'ai travaillé sur la voie ferrée Toute la sainte journée

Jeudi, Mary Celeste 9, 1970

Il y a cent ans les pavés de la rue s'arrêtent ici. Il y a une petite rigole et quelques arbres. Audrey est avec Peter Webber et ils peuvent tous deux voler à quelque dix mètres au-dessus de ces petits arbres.

Audrey remonte à pied vers la maison de son père, une grande maison carrée au sommet d'une colline. Au niveau du deuxième étage un balcon traverse tout le devant de la maison. Il trouve son père dans la pièce du second qu'il utilise comme atelier, quelques toiles au mur, des paysages en général. Il raconte à son père qu'il sait voler. Son père le regarde tristement et déclare : « Nous n'avons pas de tels pouvoirs mon fils. »

Ils sortent sur le balcon. Le soleil se couche, et un crépuscule d'un bleu poudreux se pose sur la vallée qui à leurs pieds s'étend jusqu'à une ligne de chemin de fer qui longe la mer. Lentement passent le Mary Celeste et le Copenhagen. Le train file avec des coups de sifflet. Sur la plate-forme ouverte de la locomotive, deux chauffeurs noirs se tapent l'un l'autre sur le dos. Le visage du garçon s'illumine dans un sourire tandis qu'il fait signe au train. Tout cela est bien branlant et fait très carton-pâte, mais c'est ce que son père peut faire de mieux.

Il fit avec ses doigts un mouvement comme pour éclabousser et je sentis une gerbe de petits galets de lumière me toucher la main, remonter mon bras et inonder mon corps d'une douce incandescence électrique. Une partie du sous-sol était séparée par une cloison. Il ouvrit une porte.

« Parfois je dors ici. »

Mes patins à glace au mur froides billes perdues dans la chambre des œillets trois ampoules de morphine.

Le cuisinier chinois jamais pressé et vieux et qui s'en moque pas mal. Le Môme de Frisco pâle et distant.

15 octobre 1972. En nous rendant au Angus Steak House, comme nous traversions St. James Square, John B. trouva le bouchon d'un réservoir d'essence qui en gardait encore l'odeur, me faisant souvenir d'une section non écrite que j'avais prévue pour *Les garçons sauvages* où l'Enfant Mort tuait un homme de la CIA en desserrant le bouchon de son réservoir d'essence - feux de broussailles au bord d'une route cahoteuse.

C'était une petite pièce, sol recouvert de linoléum bleu, les murs de pin cembro poncés et encaustiqués. Il y avait un lit au cadre de pin, une table, une lampe de cuivre, et quelques livres dans un rayon encastré dans le mur... *Le livre du Savoir*, Stevenson, *Moby Dick*, quelques exemplaires de *Amazing Stories* et *Weird Tales*. Deux gravures au mur ; l'une montrant un loup hurlant dans un paysage hivernal s'appelait *Le loup solitaire*. L'autre montrait un traîneau poursuivi par une bande de loups. Dans le traîneau se trouvait une femme en fourrures, ainsi qu'un domestique tirant sur les loups avec un pistolet à canon long tandis que le cocher cinglait les chevaux.

Ombres sous un pont de chemin de fer colombes du matin qui s'appellent dans le lointain de l'autre côté du petit ruisseau l'œuf éclate disséminant notre odeur de rien qui brûle jusqu'à l'os en bouffées de fenêtre ciel fleurs mousse.

« Est-ce que vous avez déjà fait la connaissance du capiston ? »

Hacienda mal entretenue au Mexique nid d'aigle de la jadis puissante famille De Carson. Le jeune Don a

convoqué Tio Mate le pistolero de la famille. « Occupe-toi de la famille Vestiori qui nous gêne tant et ne souris que lorsqu'il convient absolument. »

« Il faut qu'ils se débarrassent de la femme » dis-je en sursautant car cette phrase était sortie sans que je réfléchisse.

« C'est ce qu'ils feront si tu le leur dis. Tout ce que tu as à faire est de prononcer la parole. »

Tio Mate sourit.

L'odeur de la piste plus affinée rouge musquée cheveux au vent carte postale ville s'estompant dans l'ombre bleue d'un bloc de pierre à travers la cour à l'abandon. Le Comte émit un braiment de rire froid et strident.

Après le décès de son père et de sa mère dans une épidémie de scarlatine, Jerry Tyler s'en fut rejoindre le cirque. Pressé par la foule un tourbillon le poussa près d'une carriole qui portait un panneau d'affichage montrant un lanceur de couteaux dessinant la silhouette d'un jeune garçon avec ses lames. Un jeune Mexicain se leva des marches de la carriole. Il avait vingt ans environ, habillé d'un pantalon et d'une chemise kaki et portant des mocassins de cuir.

« T'es pas fou un peu de te balader tout seul ? »

Il s'approcha et plaça ses mains sur les épaules de Jerry et l'examina des pieds à la tête avec un sourire de connaisseur. Jerry rougit et sentit le sang se ruer à son entrejambes.

Le Mexicain baissa le regard sur son pantalon maintenant bossué à la braguette. « Toi être comme méduse chico. Besoin carapace. Adentro. »

« Nos survivants ont appris cette leçon du jardin d'enfants... Ils pourraient servir à quelque chose. »

Il allumait un réchaud à pétrole. Puis il fit brûler de l'encens et tira sur la petite fenêtre un rideau rouge orné de roses. Il se retourna et me

regarda, et je ressentis ce doux picotement entre les jambes et voilà que je bandais à nouveau.

« Déshabillons-nous. »

« D'accord. »

Nous nous assîmes sur le lit pour enlever nos chaussures. Il y avait des patères en bois au mur. Nous allâmes jusqu'à ces patères et enlevâmes veste et maillot. Nous laissâmes tomber pantalon et caleçon, avançant par-dessus pour nous retrouver face à face tous deux en érection et je vis que la sienne était tout comme la mienne et sentis une perle de lubrifiant pointer au bout en même temps qu'une goutte pointait au bout de la sienne. Je voyais à travers celle-ci comme une lentille que le bout était légèrement entrouvert ainsi que ça le fait quand on est vraiment excité.

L'œuf scrotal couvrait. Un bébé est mort bureau des passeports. Nous arrivâmes dans une vallée où des fleurs blanches s'étendaient à perte de vue jusqu'à l'horizon lointain d'une terre bleue et j'avancais dans un voile bleu de brume en cueillant ces fleurs les lourdes fougères et les arbres et les plantes gonflées tout autour et toujours de l'eau et des grenouilles et il y avait une mauvaise présence dans l'eau qui mangeait nos poissons et un garçon qui nageait disparut et un soir je la vis arriver à la surface avec ses griffes et un museau aveugle qui cherchait à tâtons mon odeur en remuant dans l'air et je m'enfuis loin de l'eau puis c'est quelque temps après ça que le froid a commencé.

Il guida Jerry sur les marches et ouvrit la porte de la carriole. Jerry entra et le Mexicain referma la porte, mettant en place en la faisant glisser une barre en travers de la porte que recouvraient de lourdes plaques d'acier. C'était une longue pièce étroite pourvue d'un lavabo, des vêtements à des patères, une malle, un poêle à bois. À l'autre extrémité se trouvait une cible de bois plantée de couteaux.

Le Mexicain donna une chiquenaude sur la chemise de Jerry. « Desnúdate chico... nu... »

Tremblant, Jerry retira ses vêtements. Le Mexicain

se dévêtit avec de rapides mouvements précis. Jerry haletait, suffoquait, le corps tout entier cramoisi, le cœur cognant. Le Mexicain le mena jusqu'au lit et le fit allonger sur le dos avec un oreiller sous les fesses puis lui leva les jambes et les lui écarta. Jerry soupira profondément et son rectum s'ouvrit comme un mollusque rose.

Plongeant son regard dans le crâne il voit une sagaie d'étoiles à travers le ciel... qui dit lance dit *lacune*, *absence*... hummm oui en présence de en l'absence de... Si nous pouvions couper la source de euh progéniture mâle ?

Puis il déclara qu'il avait des nouvelles pour moi et sortit un morceau de papier et le tint en l'air afin que je voie que c'était mon extrait de naissance mexicain. Puis il le déchira et me regarda et son visage devint tout noir et affreux. Je regardais au-delà de lui des feux de broussailles au long de la route.

Nous nous approchâmes et mîmes notre bout l'un contre l'autre et quelque chose me traversa comme un doux feu liquide. Il me serra contre lui et m'embrassa sur la bouche. Puis il laissa glisser une main sur ma colonne vertébrale, palpant les jointures, descendit entre mes fesses, et mit son majeur contre mon cul le frottant lentement de haut en bas et de bas en haut et je sentais en moi les toilettes du sous-sol et les communs en hiver et la fois où je le fis dans les bois accroupi et je vis en un éclair un estuaire marécageux sous un ciel d'été.

Joli petit adolescent aux yeux bleus.

Passe-le à une chair et des os retenus trop longtemps la dernière carte de la merde... lac un canoë tornade se leva dans la moisson moqueries tropicales de Panama City.

Lentement le Mexicain le pénétra et Jerry finit par lui coller à l'estomac à force de se tortiller il lui avait rentré sa bite jusqu'à la garde comme de la gélatine rose liquide il s'enroula autour du

Mexicain s'enfonçant en lui haletant suffoquant alors qu'ils éjaculaient tous deux son visage semblait flotter sur le poulpe rose en contorsions de son corps se contractant se retournant complètement en des spasmes perlés. Finalement il se détendit entre les bras du Mexicain la douce étreinte gélatineuse se relâchant lentement tandis que le garçon s'endormait ses cheveux roux collés par la sueur. Le Mexicain se releva et s'assit sur une chaise blanche, se roula *una grifa* tout en observant le garçon endormi avec des yeux plissés par la réflexion. Tandis qu'il l'examinait ainsi, le garçon rajeunissait. Soudain il sourit et ouvrit les yeux. Il semblait avoir dans les douze ans. Le Mexicain alluma la cigarette et s'allongea à côté de lui en passant un bras autour de ses épaules et lui tendit la cigarette. Jerry avala la fumée et toussa. Bientôt il était pris de ricanements incontrôlables.

« Je vais te dire un truc : je sais écrire avec mes orteils. » Il leva une jambe et plia ses doigts de pied.

« Est-ce que tu saurais lancer des couteaux avec tes orteils ? »

« Ça se peut. Passe-moi un couteau. »

Un doux remugle monte du crâne, une émanation d'ozone nitreux, une sèche odeur musquée de communs abandonnés et de vestiaires déserts.

« Je veux t'emmancher Peter. Tu sais ce que ça veut dire ? »

Je fis oui de la tête. Je savais. C'était arrivé à la fin de l'été précédent. C'était le fils d'un pêcheur de carpes. Ils ne venaient là l'été que pour attraper la grande carpe, dont certains spécimens atteignaient un poids de vingt kilos. Il y avait une rumeur comme quoi les carpes étaient mises en conserve et vendues comme saumon. J'avais souvent essayé d'attraper des carpes en utilisant un appât de mie de pain, mais n'étais jamais parvenu à en faire mordre aucune. Le garçon était mince et brun, il avait des boutons et une large bouche ornée de dents saillantes. Il habitait dans une petite maison blanche en bois juste de l'autre côté de la jetée.

Le Mexicain prit trois couteaux de la cible de bois et les plaça sur le lit aux pieds de Jerry. Jerry se redressa et examina les couteaux mesurant la distance jusqu'à la cible. Il commençait à être en érection. Alors il saisit un couteau entre ses orteils et le tenant ainsi se rallongea. D'un mouvement fluide il étendit la jambe et le couteau se planta dans le bois avec un bruit sourd. Il jeta les deux autres de la même manière et tous se plantèrent.

« Maintenant baise-moi encore. »

« Écoute espèce de petite pédale merdeuse, tu veux qu'on t'envoie encore dans une maison de redressement ? Tu veux te faire enculer à la chaîne jusqu'à ce que t'aies le trou du cul ouvert en deux ? HEIN ? »

Tio Mate sourit.

« Enfonce-la-moi dans le cul. »

Dents saillantes il habitait dans une petite maison blanche en bois juste de l'autre côté de la jetée. Il prit de la vaseline dans un tiroir s'allongea sur l'estomac jambes écartées je me mis à califourchon au-dessus de lui regardant son cul le frottant lentement pantalon tortillant toilettes et communs se faufilèrent en moi.

« Je veux t'emmancher Peter. »

Il soupira et se tortilla vraiment excité écarta mes jambes en sueur frémissant ce que ça veut dire sur le lit sur l'estomac.

Le Mexicain se mit à le chatouiller et Jerry rit à en pisser, se tortillant par-dessus le bord du lit. Le Mexicain le tira du lit et le pencha par-dessus la chaise blanche. Il plaça un couteau dans la main du garçon.

« Lance-le quand tu lâcheras. »

Au moment où le garçon éjaculait, le Mexicain le fit se redresser avec une main sur son estomac. Avec un cri aigu d'animal Jerry lança un couteau en pleine cible.

Et Jerry se joignit au cirque comme second du lanceur de couteaux. Le Mexicain lui apprit à se battre avec un couteau et à mains nues, et il surmonta sa peur de l'affrontement physique.

Les garçons sont convoqués devant le crâne et leur entraînement commence. D'abord l'odeur du crâne déclenche des délires sexuels. Les garçons s'arrachent les vêtements en éjaculant, les éruptions rouges du crâne brûlant lèvres et tétons entrejambes et rectum tandis que l'odeur du crâne s'évapore de leur corps. Ils apprendront à dégainer, viser et tirer au moment de l'orgasme, à lancer un couteau et à se servir d'un fusil et d'une mitraillette. Ils apprendront à établir des plans à ce moment. Ils apprendront que le sexe est le pouvoir.

J'avais déjà décidé quoi faire, mais je pris la décision de rester dans le vague sans quoi il commencerait à se méfier... il était comme ça, il voyait dans la tête des gens.

Corps tout entier en moi se tortillant vers la surface et soudain il y eut un éclair de lumière derrière mes yeux et il était complètement rentré son visage sur le mien et sa bite touchant le bout de la mienne et je partis dans des éclairs de lumière bleue. Puis je me tenais au-dessus du lit et parcourais la pièce du regard et vis que l'image des loups s'était animée. Sous mes yeux, le domestique et son fils s'emparèrent brusquement de la femme, lui enlevèrent son manteau de fourrure et la jetèrent en dépit de ses cris hors du traîneau. Le garçon mit le manteau et j'étais lui maintenant, sentant ce manteau m'entourer le corps et regardant le cercle de loups entourer la femme là-bas derrière sur la neige ensanglantée.

Ali attend. Très en retard.

Laisse le souffle du vent te traverser un champ légèreté dans les jambes à travers champ à travers le froid ciel bleu du Michigan été entre mes jambes

ça durcissait la porte s'ouvrit et pivota pour que
je sois devant lui gonflé à la braguette mon corps
s'envolait palissade en bois avec une porte.

Agent de la CIA estompé dans le miroir. Ali à la
porte. Étoiles bleues dans le ciel.

« T'y vas bientôt ? »

REJOINS-MOI À ST LOUIS LOUIE

Audrey Carsons à seize ans était à bien des égards plus vieux que son âge. Il possédait déjà la connaissance et le dégoût de soi de l'écrivain, ainsi que la culpabilité du démiurge que la création fait connaître à tous les écrivains. Par d'autres aspects il était plus jeune que seize ans. Il manquait tristement de charme en société et d'expérience du monde. Il ne savait pas danser, participer à des jeux ou tenir une conversation légère. Il était douloureusement timide, et avait recueilli toutes ses connaissances sexuelles dans *La majorité à Samoa* et un autre livre intitulé *La sexualité dans le mariage*. Son visage était couturé de blessures spirituelles suppurantes, et on n'y voyait aucune jeunesse. En même temps il était compulsivement infantile. Cette combinaison n'avait rien d'agréable, mélangeant un dégoût maladif de soi à la peur et à une impuissance rageuse. Il avait l'allure d'un magicien désespéré et complètement raté qui laisse pleuvoir de sa manche les cartes qu'il tentait d'y dissimuler. Il y avait une horrible odeur inconnue attachée à lui, comme celle d'une momie gelée qui fond au milieu d'un marécage fétide.

« Tu es un cadavre ambulant », lui avait fait indirectement savoir M^{rs} Greenfield par l'intermédiaire d'un ami dont elle savait qu'il rapporterait son verdict. C'est comme ça qu'elle était. Des années après quand il apprit qu'elle était morte, Audrey prit sa revanche. C'est comme ça que les écrivains sont.

« C'est pas n'importe quel cadavre qui peut marcher. »

« Il a une tête de chien tueur de moutons » décréta le colonel Greenfield, un vieux blanc de belle allure à la moustache grise taillée.

Audrey eut là aussi sa revanche, quand il apprit que le colonel avait été terrassé par une

hémorragie.

« Mais je *suis* un chien tueur de moutons. »

Les meules d'un écrivain broient lentement, mais elles moulent excessivement fin. Il avait l'impression d'être bouclé au fond de quelque grenier crasseux, observant impuissant les commerçants repousser vers lui sa monnaie sans un « merci », les patrons de bar lui lancer après l'avoir dévisagé :

« On ne veut pas d'individu de votre espèce ici. »

Ces affronts brûlaient ses plaies vives comme du sel gemme. Il avait l'impression que personne nulle part ne voulait d'individu de son espèce. Il lisait le magazine *Adventure* et se rêvait en casque colonial et tenue kaki, un Webley à la ceinture, son fidèle serviteur zoulou à ses côtés. Banals et enfantins même pour son âge, ces rêves consistaient principalement en luttes à main armée où il se couvrait de gloire. L'aventure étant virtuellement impossible dans ce matriarcat du Midwest, ce n'était là que rêves de papier, nostalgie digne du 19^e siècle. Ce qu'il espérait par-dessus tout, c'était d'échapper à sa chair infectée grâce à quelque acte héroïque.

Il fut le seul élève boursier d'une école privée connue sous le nom de Poindexter Academy. Audrey lisait des nouvelles et des récits d'aventures, et s'imaginait être « le Major », gentilhomme-aventurier et TID (Trafiquant Illégal de Diamants)... pour une bonne cause, s'entend. Il lisait *Amazing Stories* et se voyait comme le premier homme à se poser sur la lune et dessinait des plans de fusées spatiales. Il décida d'être écrivain et de fabriquer ses propres Majors, ses Zulu Jim et ses Snowy Joe et ses Carl Cranberry à lui. Sa première composition littéraire, « L'autobiographie d'un loup », fut inspirée par un livre intitulé *La biographie d'un grizzli*... Sentir la neige sous ses pattes ; ses yeux étincelants ; ses crocs ; et lécher le sang de la gueule de Jerry son compagnon-loup. Audrey ne distinguait pas encore bien entre les sexes, et ne voyait pas de raison de ne pas prendre comme compagnon Jerry, un loup à poil roux. Par la suite il prit un autre compagnon, un délicat loup albinos

aux yeux bleus qui mourut de froid dans une tourmente de neige. Whitey avait toujours été un loup délicat. Quand Jerry meurt de phtisie, crachant le sang sur la neige, Audrey est tellement affaibli par le chagrin qu'il est attaqué et dévoré par le grizzli comme punition pour le plagiat.

Sa famille était de très modeste condition. Cela l'humiliait d'assister aux classes avec son costume bleu rapiécé - des pièces minables, et non les magnifiques pièces de cuir aux coudes d'une veste usée de chez Brooks Brothers. Il était invité à certaines réceptions, et certaines mères essayaient de le mettre à l'aise. « Qu'il est gentil et tranquille, le petit Carsons » disait Madame Bon-cœur. Bien sûr sa gentillesse était le baiser de la mort, sous les yeux glacials de Madame du Grandmonde.

Le héros des histoires qu'il s'inventait était un jeune aristocrate qui flânait plein de dédain au volant de sa Stutz Bearcat, exerçant son *droit de seigneur* sur les débutantes provinciales de St-Louis. Il s'avéra qu'il avait des accointances parmi la pègre, était peut-être mêlé à l'achat illégal de diamants, la traite des blanches ou le trafic de l'opium. Lors de l'ouverture de l'Academy à la mi-septembre, un tel héros fit de fait son apparition. Distant et mystérieux personne ne savait d'où il venait. Audrey le voyait comme l'homme Flamonde du poème d'Edward Arlington Robinson :

L'homme Flamonde de Dieu sait où venu
De ferme abord et d'air inconnu.

Les rumeurs chuchotaient Tanger, Paris, Londres, New York, une école en Suisse où les garçons prenaient des drogues. Il se nommait John Hamlin et il habitait chez des parents dans une énorme maison toute en marbre à Portland Place. Il conduisait une magnifique Duesenberg. Audrey écrivit : « Il est évident que ce garçon vient de loin. Taché par les voyages et même ces taches ne sont pas ordinaires, boutons de manchette d'un étrange métal mat qui semble *absorber* la lumière, grands yeux verts bien écartés, ses cheveux roux ont un reflet d'or, nez droit, belle bouche en arc de Cupidon... » Il raya « belle » - trop scabreux pensa-t-il - et remplaça

par « parfaite ». Et ce nouvel élève se prit d'amitié pour Audrey, tout en écartant les invitations des fils de riches.

« Ils m'ennuient » déclara-t-il à Audrey, dont le visage s'empourpra de plaisir. Il était flatté et grisé par l'attention de Hamlin. Il rentrait chez lui rougissant de se rappeler ses balbutiements et ses tentatives angoissées pour être intelligent sans y parvenir vraiment, convaincu que Hamlin devait le mépriser. Mais Hamlin demeura amical avec le détachement qui le caractérisait. Et Audrey continuait à picorer les touches de sa machine à écrire, amendant sa piètre conversation avec le Nouvel Élève jusqu'à ce que les épigrammes fusent.

C'était un samedi après-midi, le 23 octobre 1928 - un jour clair et dégagé, les feuilles tombaient. La lumineuse atmosphère bleue d'octobre. Audrey remontait Pershing Avenue vers le carrefour avec Walton Avenue. Il réfléchissait à une histoire qu'il était en train d'écrire avec John Hamlin comme héros. C'était une histoire de fantômes tournant autour d'une mystérieuse rencontre à Harbor Beach où sa famille passait les étés.

« Je ne pus jamais retrouver le chalet. Mais une fois je décrivis le garçon à mon père, qui dit oui, il y avait eu un John Hamlin parmi les estivants, mais il s'était tué dans un accident d'automobile à la sortie de St Louis. »

Tout juste à son coude la voix calme : « Salut Audrey. T'as envie de faire un tour ? » C'était Hamlin au volant de sa Duesenberg. Il ouvrit la portière sans attendre de réponse. Audrey monta. Hamlin embraya et la Duesenberg partit dans un bond qui fit claquer la portière. Virage à droite dans Taylor - les arbres et la brique rouge de l'école catholique passèrent dans un éclair et Audrey vit dans un coup d'œil le dôme doré de la cathédrale qui étincelait dans les froids rayons de soleil. À droite par Lindell Boulevard vers l'ouest, maisons et arbres un mélange de rouge et de vert et de jaune à mesure que la Duesenberg accélérât. Skinner... sortie de la ville. Les rues étaient étrangement vides.

Hamlin ne disait rien, les yeux fixés sur la

route. Après Clayton il appuya l'accélérateur jusqu'au plancher. La voiture parut quitter le sol dans un tourbillon de feuilles mortes. Audrey avait dû s'assoupir. La voiture avançait lentement sur une route de terre, mais ce qu'il voyait ne ressemblait nullement à la campagne du Missouri. L'endroit était plat et poussiéreux et il y avait au bord de la route des gens vêtus de robes blanches. Soudain six jeunes garçons ne portant que des cache-sexes colorés leur...

REJOINS-MOI À LA FOIRE

... barrèrent la route. Le chef portait un pistolet Mauser fixé sur une crosse de fusil. Audrey reconnut cette arme d'après le catalogue Støger, *la bible du tireur*, qu'il lisait religieusement, étudiant chaque arme et décidant lesquelles il voudrait porter le jour où il deviendrait gentilhomme-aventurier. Il connaissait le calibre de ce pistolet, neuf millimètres, mais avec une cartouche différente de celle du Luger. Il savait que le fût en bois servait aussi d'étui ; que le magasin, qui ne se trouvait pas dans la poignée, mais devant celle-ci, servait également de point de soutien pour la main et permettait d'affermir la tenue de l'arme ; que le magasin contenait neuf cartouches. Le chef vint se placer à côté de la voiture. Hamlin parla brièvement dans un langage inconnu à Audrey et le chef approuva de la tête.

« On laisse la voiture ici » dit John.

Audrey descendit. Ils se trouvaient à l'entrée de quelque chose qui ressemblait à une vaste fête foraine - baraques et lampions à perte de vue dans un demi-jour sépia. Il décida de faire montre de nonchalance et de ne pas poser de questions. Il suivit John à travers la place autour de laquelle se déroulait un certain nombre de numéros, qu'entourait chacun un cercle de badauds. Il jeta quelques coups d'œil en coin vers ces numéros, car John marchait rapidement, comme s'il avait un rendez-vous à tenir.

« Car j'ai des promesses à tenir et des kilomètres à faire avant de dormir » se récita bêtement Audrey.

Au centre d'un des cercles, deux garçons

pratiquaient le jiu-jitsu. Audrey s'était une fois commandé un manuel de jiu-jitsu par une maison de livres sur commande du Wisconsin. Il avait trouvé instructions et schémas parfaitement incompréhensibles... « Saisissez avec votre main gauche votre adversaire par sa manche droite et tirez brusquement vers le bas tout en maintenant son revers gauche avec votre main droite. En même temps placez rapidement votre pied gauche derrière son talon droit. Redressez votre corps avec un tour de poignet sur la droite. Votre adversaire sera violemment projeté au sol. » Il vit un des garçons se renverser en arrière avec un pied sur l'estomac de l'autre. Il raidit sa jambe, chaque muscle dessiné comme du marbre dans le soleil expirant, et le garçon vola par-dessus la tête des spectateurs pour retomber sur ses pieds comme un chat.

Les autres numéros étaient énigmatiques. Dans un cercle des garçons se déshabillaient et se rhabillaient à une vitesse vertigineuse. Il frôla un autre cercle où un étrange singe laineux attaquait au couteau un mannequin tandis que le dresseur se tenait dans son dos et émettait des signaux inaudibles. Pas d'enfants turbulents alentour, et pas de familles. Les gens qu'il croisait portaient comme vêtements des cache-sexes de tissu coloré ou de cuir, des culottes descendant jusqu'aux genoux, des robes arabes. Ils semblaient pour la plupart être des adolescents, mêlés d'un petit nombre de personnes plus âgées. Un homme aux cheveux blancs passa dans un fiacre. La place était entourée de logements, de cafés, de bains turcs et de trottoirs en planches. Il sentit la mer dans une bouffée. Des rues et des ruelles s'ouvraient sur la place. Des garçons étaient affalés sous les portes.

Tout en marchant, Audrey aperçut quelques scènes qui firent chanter le sang dans ses oreilles et cogner entre ses jambes. Ma parole, certains de ces garçons ne se contrôlaient plus (l'expression d'Audrey pour désigner l'érection) et étaient en train de *faire des choses ensemble*. Il sentait la poussée à son bas-ventre. John avait tourné dans une rue pavée couverte de mauvaises herbes - heure bleue et arbres au loin - cela ressemblait à nouveau à

St Louis. Voici venir le vieux lampiste. Ah nous arrivons. Maison de briques rouges au coin. La pelouse était envahie de mauvaises herbes et le trottoir lézardé était couvert de feuilles. John ouvrit une porte latérale sous un portique.

« La maison de mon père. Entre. »

Escaliers obscurs jusqu'au dernier étage, où John ouvrit une porte et alluma. C'était une mansarde pourvue d'un lit double en cuivre, d'un lavabo, d'une bassine et d'un broc en cuivre brillant. Audrey vit au mur quelques reproductions sépia qui semblaient représenter la fête qu'ils venaient de traverser. Il y avait une bibliothèque avec des livres reliés en cuir et à liseré d'or. John enleva sa veste, sa cravate et sa chemise, versa de l'eau dans la bassine, puis se lava visage et cou. Il s'essuya avec une serviette bleue, s'assit sur le bord du lit, puis retira ses chaussures et ses chaussettes.

Il s'allongea sur le lit genoux pliés et des oreillers derrière la tête, choisit une orange d'un panier de fruits sur la table de nuit. Il éplucha l'orange et l'odeur d'orange emplît la pièce. Il mangea l'orange, le jus giclant sur sa poitrine nue. Audrey se lavait, le col de sa chemise rentré.

« Balance-moi ce torchon, Audrey. »

John essuya le jus d'orange sur sa poitrine et se lécha les doigts. Il alluma une cigarette et regarda Audrey à travers la fumée.

« Je veux te voir déshabillé, Audrey. »

L'estomac serré il délace ses chaussures qui tombent par terre pantalon plié sur la chaise. Il se leva.

« Enlève ton caleçon aussi. »

Son caleçon s'accrocha d'une manière qui le gêna tomba à ses chevilles il l'envoya balader sur une chaise sa nudité la main de John passant du lubrifiant et les étincelles d'argent partirent derrière ses yeux. Sa tête explosa en images. Il avait l'impression d'avoir longtemps vécu dans cette pièce plafond traversée par les phares des voitures dans la rue des portes qui s'ouvriraient et se fermaient cet escalier...

« Tu sais on utilisera tous les deux la bassine de

cuivre luisant dans la mansarde maintenant que Johnny est revenu. »

Sable charrié par le vent, odeurs de poisson et yeux morts sous les portes, quartiers miséreux d'une ville oubliée. Je commençais à me rappeler les bureaux de prêt sur gage, les pistolets et les coups-de-poing américains de cuivre dans une vitrine, les galeries à chili, les garnis bon marché, un vent froid venu de la mer. Les yeux morts semblaient regarder quelque lointain commencement pour se souvenir du garçon, une vieille patinoire... ça ne saurait plus tarder... Qui a dit Atlantic City ?... le fil rouillé autour de trous dentelés... le Cabinet de Van... toubib à l'ordonnance facile... Globe Hotel... Grand accident à Atlantic... mon adresse hôtel vraiment exacts ?... un numéro... barrage de police devant palpant sept garçons contre un mur. Trop tard pour faire demi-tour, ils nous avaient vus. C'est à ce moment-là que j'ai vu les photographes, plus de photographes qu'en attire une fouille de routine. J'amenai en douceur une grenade-film dans ma main. Un flic avançait vers nous. Je poussai le percuteur et levai les bras, projetant la grenade en l'air. Une noire explosion gomma le décor d'un seul coup et nous partîmes en courant par une rue sombre en direction du barrage. Derrière nous la ville partit en miettes.

Grand Accident à Atlantic City... Lisez notre récit complet.

Nous avons continué à courir puis avons débouché d'une brume d'un noir argenté pour nous retrouver au soleil déclinant d'une fin d'après-midi dans une rue de faubourg, trottoirs lézardés, odeur aigre des mauvaises herbes.

« Garçons-patins à roulettes très près maintenant. » Le Dib touchait piliers et poteaux tout en marchant. Il désigna un bâtiment en stuc qui occupait un demi-pâté de maisons. « Là, dans vieille patinoire. »

La patinoire était condamnée avec des planches et semblait déserte de l'extérieur. Le Dib frappa à une porte latérale, qui s'ouvrit silencieusement sur des

gonds huilés. Dans l'entrée se tenait un blond de grande taille portant un cache-sexe bleu. Il portait un pistolet-mitrailleur sous un bras. Il me regarda avec des yeux gris métallique.

« Entre » dit-il en se poussant de côté.

Je me retournai pour regarder le Dib : il avait disparu. « Il n'est plus là. »

« Natürlich. C'est son travail. »

Au centre de la patinoire quelques garçons en cache-sexe bleu patinaient. Les rayons du soleil rentraient à flots par un châssis vitré au verre armé défoncé. Le fil d'armature était rouillé autour de trous dentelés, faits je le supposais par des grenades ou des obus de mortier. Des matelots ici et là, des garçons assis nus en train de fumer du hachisch et de boire du thé, un établi le long d'un mur où des garçons affûtaient des couteaux, graissaient des patins, réparaient des bicyclettes, un long soutien-vélos à côté de l'établi. Sur une natte quatre garçons pratiquaient judo et karaté. D'autres lançaient des couteaux dans une cible. Scène extraite d'un film muet. Pas de rigolade pas d'engueulade pas de turlupinade. Les garçons se retournaient sur mon passage pour m'observer, visages sans sourire, yeux froids et attentifs. Chaque mouvement était réfléchi et contrôlé. Pas un seul d'entre eux à remuer nerveusement ou à baguenauder. Le garçon au pistolet m'emmena à ce qui avait été le bureau de la patinoire, maintenant aménagé en poste de commande, cartes au mur, épingles sur les cartes.

« As-tu des munitions ? » me demanda-t-il.

Je posai sur la table une boîte de cinquante cartouches.

« Il faut les distribuer. Nous avons avec nous cinq revolvers .38 de la police. » Il me tendit cinq cartouches.

Il alla jusqu'à la porte et parla dans leur langue. Un garçon basané et mince, visage balayé par une giclée de boutons d'adolescent, quitta l'établi et s'approcha. Il ne portait qu'un cache-sexe bleu. Il fit un signe pour que je le suive. Fenêtre poussiéreuse bouchée par des planches, garçons épluchant des pommes de terre et découpant de la

viande à une table. Il se glissa derrière un guichet où l'on avait autrefois distribué les patins à des braillards de clients adolescents. Il prit mes mesures du regard et empila sur le guichet un paquet de vêtements - maillots, blue jeans, cache-sexes bleus, chaussettes. Il me passa un couteau de chasse de 45 cm de long ainsi qu'une ceinture et un fourreau noirs usés. Je soupesai le couteau dans mes mains. La poignée était un coup-de-poing américain se terminant en pommeau d'airain. C'était une arme de combat magnifiquement équilibrée, affilée jusqu'à l'acuité d'un rasoir.

« Prends le premier placard libre et change-toi » me dit-il.

J'empilai mes vêtements dans un placard et mis un blue-jean et un maillot.

« Il faut qu'on te mesure pour les patins et le casque et les plaques de protection. »

Le cordonnier était un vieil homme installé dans une pièce poussiéreuse, outils et cuir étalés sur une longue table. Il me regarda du fond d'yeux passés comme un ciel pâle. Avec la lenteur que donne l'âge, il prit les mesures de mes pieds, de ma tête et de mes avant-bras. Appuyé contre le chambranle de la porte le garçon observait. Le cordonnier acheva de prendre mes pointures et fit un signe de tête.

« Bain ? » demanda le garçon. Marchant derrière lui je repérai un bouton là où ses fesses nues frottaient l'une contre l'autre et un autre sur la fesse gauche. Il sentit mon regard, s'arrêta et se retourna pour me regarder par-dessus son épaule. Je touchai les boutons du bout des doigts, lui caressant les fesses. Il bougea très légèrement et se gratta à travers son cache-sexe fenêtres poussiéreuses condamnées bancs de bois relent de sueur et de cache-sexes moisissus plusieurs garçons qui se changent. Le garçon s'assit sur un banc et retira son cache-sexe, l'envoyant balader dans un casier. Il était à demi en érection. Il regarda sa bite durcir.

« Tu te déshabilles. »

J'enlevai mes vêtements. Il me lança sans sourire un regard appréciateur. « À toi de me baiser cette fois-ci » décréta-t-il.

Il avança le premier et ouvrit une porte verte. Une salle de douche au sol en carreaux blancs avait été transformée en hammam. Un jeune homme venait de se verser dessus un seau d'eau. Il se retourna en érection, secoua l'eau de ses yeux, me mesurant de son corps mince et basané. Il tendit lentement un pied et le fit descendre le long de mon mollet et dit quelque chose à l'autre garçon. Trois jeunes gens étaient assis sur un banc à comparer leur érection. Le garçon emplît un seau, m'en déversa la moitié dessus et le reste sur lui. Nous nous passions entre nous un morceau de savon phéniqué. Un des jeunes gens nous lança une serviette et nous nous séchâmes. Il y avait un tube de vaseline sur une étagère ; je le pris. Le garçon se pencha en avant en tenant ses fesses écartées. Je touchai ses boutons puis enduisis de lubrifiant son cul et l'intérieur de l'anneau de chair en tortillant mon doigt mains accrochées autour de ses hanches et l'attirai à moi sentant les mouvements spasmodiques de traite alors que je la lui glissais et la lui ressortais la chaleur électrique de son corps tressaillant. Les autres jeunes gens se tenaient autour de nous observant en silence et à l'acmé laissèrent échapper un bref soupir entre leurs lèvres entrouvertes. Nous sortîmes nus sur la patinoire.

L'après-midi s'achevait et les côtés de la patinoire étaient déjà dans l'ombre. Certains garçons faisaient la cuisine et du thé. D'autres étaient occupés à des exercices sexuels de groupe. Un cercle de garçons assis sur la natte de karaté observaient leurs organes génitaux avec une concentration silencieuse. Voilà qu'un des garçons commençait à durcir. Il alla se placer au centre du cercle, fit trois tours et s'assit en tenant ses genoux. Il regardait les visages l'un après l'autre. Ses yeux s'immobilisèrent sur un des garçons et un courant passa entre eux. Il y eut un déclic comme si on avait pris une photo. Le garçon au centre du cercle ouvrit les jambes et s'allongea avec la tête sur un coussin de cuir. Une goutte de lubrifiant pointa au bout de son phallus à l'instant où il arquait son corps en se tortillant. Le garçon

sélectionné s'agenouilla devant l'autre pour lui scruter les organes génitaux. Il appuya sur le bout pour le faire ouvrir et l'observa à travers la lentille d'une goutte de lubrifiant. Il malaxa moelleusement les couilles fermes avec précision dans le doigté comme s'il était en train de régler quelque appareil, manipulant le phallus comme un instrument de précision, montant et descendant d'un doigt lent sur le membre, passant du lubrifiant le long de la ligne de partage, cherchant les points sensibles sur le bout. Le cercle des garçons assis gardait le silence, lèvres entrouvertes, visages vigilants détendus ainsi jusqu'à une acuité de rasoir. Le garçon qu'on masturbait se renversa en plaquant ses genoux contre sa poitrine. Tressaillant dans l'extase de l'abandon son corps perdait ses contours et se brouillait. Il gisait inconscient. Deux garçons le portèrent sur un matelas et le recouvrirent d'une couverture bleue. Un autre garçon le remplaça au centre du cercle.

J'étais fatigué et affamé. Des garçons me firent signe de m'asseoir, me tendirent une assiette de ragoût et un coin de pain noir arabe. Après avoir mangé je trouvai un matelas et m'endormis. Quand je me réveillai la patinoire était inondée d'une lumière jaune gris. Un garçon me regardait appuyé sur un coude : c'était celui qui m'avait touché avec le pied dans la salle de bains. Nos regards se rencontrèrent. Il y eut un déclic dans ma tête l'estomac qui fond à quatre pattes un ruban me serrant la tête de plus en plus fort goût de métal dans la bouche. Je regardais depuis le plafond puis au travers du châssis vitré brisé silhouette rotative des huit dans le ciel matinal.

Il y a ici trente garçons environ de toutes races et nationalités : Noirs, Chinois, Mexicains, Arabes, Danois, Suédois, Américains, Anglais. C'est-à-dire qu'ils dérivent manifestement de souches raciales et nationales correspondant aux Noirs, aux Mexicains, aux Danois, aux Américains, etc. Mais ces garçons forment une nouvelle race.

Après un petit-déjeuner de pain et de thé, six garçons enfilent cache-sexe, casque et patins et bouclent leur couteau pour partir en patrouille de

reconnaissance. Le garçon blond au pistolet-mitrailleur les accompagnera comme chef de patrouille. Les autres travaillent aux établis, aiguisent les couteaux, graissent les patins, réparant les vélos, improvisant des armes. Une de ces armes fonctionne selon le principe de l'arbalète l'arc métallique étant remplacé par de solides bandes de caoutchouc. Des lingots de plomb emmagasinés au-dessus de l'arme tombent dans une rainure lorsqu'on arme ce modèle de fusil en tirant sur les bandes de caoutchouc. Différents modèles de fusil ont une précision étonnante jusqu'à vingt mètres, distance à laquelle les lingots s'enfoncent dans le bois blanc. On peut confectionner une meurtrière arme de choc en fixant des poids de plomb à chaque extrémité d'une chaîne de vélo. Les garçons s'exercent continuellement avec ces divers engins.

Le garçon boutonneux s'approche avec une chemise sous le bras, vêtu d'un blue-jean. Il ressemble à un écolier américain exception faite de ses yeux froids éveillés et libres. Il s'adresse à moi dans un anglais curieusement sans accent.

« Je t'apprends langage par images, dit-il en tapotant sur la chemise ; pas bon parler vieux langage. » Il fait de la place sur l'établi et ouvre la chemise. Ce langage écrit est une écriture simplifiée qui dérive de toute évidence de l'égyptien. Les images sont alors transcrites en unités verbales. Toute image peut être dite d'un certain nombre de façons selon le contexte. Pendant cinq jours, nous étudions dix heures par jour. Mes antécédents dans l'étude des hiéroglyphes égyptiens facilitent grandement mes progrès et je suis maintenant capable de converser avec une certaine aisance. Des images montent des mots. J'apprends les rudiments de l'histoire et des coutumes des garçons sauvages. Une fois l'an tous les garçons sauvages se rencontrent à un certain endroit pour comparer armes et techniques de combat et pour se livrer à des orgies communautaires. Cette fête est connue comme le Temps de Xolotl.

« Beaucoup garçons différents certains presque comme poissons vivent tout le temps dans l'eau depuis le début. »

Je demande ce qu'il veut dire par début - naissance ?

« Garçon sauvage plus naître maintenant. D'abord faire croître nouveau garçon à partir petit morceau cul d'un garçon. Morceau coupé dans garçon après baisé. Garçon aimer beaucoup être baisé donner meilleur morceau. Nouveau garçon croître puis garçon donner morceau rendre un à sa tribu. Garçon grandir comme ça pas pareil garçon né dans mauvais con. Garçon grandir depuis morceau changer beaucoup façons. Certains garçons pas parler faire images dans tête. Garçon produire cri tuer homme là-bas là. » Il m'en montre un de l'autre côté de la patinoire. « Autre avoir électricité dans corps. Garçon vivre plein sud endroit chaud humide très doux très pourri dedans. S'habiller comme femme tuer beaucoup soldats. » (Ces garçons qu'on appelle « Boubous » secrètent par le rectum et les organes génitaux une substance provoquant des bobos érogènes qui rongent la chair jusqu'aux os.) « Tu grattes être bon grattes encore très bientôt gratter tout rester seulement os. Certain garçon luire dans obscurité. Toi approcher bientôt mourir. Toi approcher petit peu chaque jour toi être bien. Très bon pour baise. Lui très chaud dedans. Autre garçon regarder toi gicler dans froc. » Et les redoutés « garçons rieurs » : « Toi rire tellement pisser te sortir boyaux. » (Les « garçons-rieurs » communiquent également des crises mortelles d'éternuements, de toux et de hoquets.) « Autre vivre endroit bleu dans montagnes avoir petite note bleue haute toi entendre et avoir besoin tout temps toi accroché. Garçon avoir dents poison comme serpent. Garçon lézard vivre sur falaises main si forte écrabouiller os. » Les garçons pourvus d'armes incorporées sont dénommés biologiques. D'autres aux attributs physiques plus ou moins normaux se spécialisent dans l'emploi d'une arme ou d'un talent particulier... garçons-planeurs, lanceurs de couteaux, archers, garçons-lance-pierres, garçons-sarbacane. « Avoir dards toutes tailles différentes certains si petits toi croire morsures moustiques puis toi bleuir et mourir. » Une tribu est spécialisée dans les armes musicales. « Avoir musique si douce homme

se jeter dans vide. Faire son murs tombent boyaux dégoulinent. »

« Beaucoup tribus garçons venir Temps Xolotl toujours différent chaque fois plus différent. Pas besoin prendre morceau maintenant. Nous faire garçon zimbou. Faire nombreux zimbous Temps Xolotl. » Je demande quand cette fête a lieu. « Époque endroit différents chaque année. Je crois cette fois dans sud en mer peut-être pas savoir sûrement jusque deux semaines avant tous garçons arrêter baiser branler arriver là incendie dans cul. »

Le langage parlé possède une grande flexibilité et une extraordinaire vigueur grâce aux associations pictographiques immédiates. Si ça ne peut pas être vu ça ne peut pas être dit. Quant aux origines de cette langue, le garçon reste vague. « Garçons sauvages écrit a longtemps dans livre images. Livre appelé « livre respiration ». Un homme venu nous montrer partie dans livre. » Les garçons sauvages n'ont pas le sens du temps et de la datation commencement en 1969 quand furent formés les premiers groupes de garçons sauvages.

J'ai maintenant mes patins, mon casque et mes plaques de cuir pour les avant-bras, tous parfaitement façonnés comme des prolongements de mon corps. Les roulettes des patins peuvent être bloquées et recouvertes de capuchons en caoutchouc permettant de gravir des pentes à la marche. Demain je partirai en patrouille. Les patrouilles se composent de six garçons en patins et d'un garçon en vélo. Ce dernier est le chef de patrouille. Ce poste tourne de l'un à l'autre et le commandement n'a rien de formel. C'est un travail de coordination des activités de la patrouille et d'assemblage des renseignements. Le chef a un pistolet et des jumelles de campagne en plus du couteau-poignard normal.

Nous nous mettons en route à l'aube à travers des faubourgs en ruines, un croissant de lune dans le ciel matinal de porcelaine bleue. Le chef de patrouille est un Noir grand et mince, oreilles collées contre sa petite tête, une savane lointaine dans les yeux. Les garçons patinent à la queue leu leu, mains sur les épaules de celui qui précède.

Nous arrivons à un carrefour de rues secondaires qui forme une vaste étendue de trottoir fendu envahi par les mauvaises herbes. Le chef part en avant et escalade sur son vélo une pente escarpée pour scruter les environs avec ses jumelles de campagne. Il revient et prononce un mot qui signifie terre déserte jusqu'au ciel. Un des garçons se gratte le cache-sexe et d'un seul mouvement les garçons s'assoient en enlevant leur cache-sexe par-dessus leurs patins. Ils patinent en de lents cercles et se touchent en passant fesses et organes sexuels. Un garçon glisse derrière moi, pose sa main sur mon épaule et me guide jusqu'à un mur éventré. Nous sommes trois à nous accoler contre le mur avant de tourner en cercles emmenant avec nous la lune et le ciel projetant du sperme sur les trottoirs fendus.

En fin d'après-midi nous passons à côté d'un bâtiment en ruines. Le consulat US. Sur un coteau venteux nous apercevons un troupeau de chèvres. Le chevrier nous fait signe et court à notre rencontre, le vent fait claquer sa djellaba déchirée. Jeune acteur de treize ans environ. Il nous apprend qu'un plein camion de soldats américains est passé près du consulat ce matin et qu'ils lui ont demandé où se cachaient les garçons sauvages.

« Américains très bor bor. Donner à moi cigarettes, chocolat, corned beef. Croire tout que je dis. »

Il prend un bâton et trace une carte pour montrer l'itinéraire erroné qu'il leur a indiqué. Le chef étudie cette carte, la reproduit sur une planche à noter et pose des questions en montrant certains points. Assuré que ce plan est exact, il tend au garçon un morceau de hachisch et un couteau à ressort, que le garçon fait jaillir et dont il fait mine de couper l'air. « Un jour tuer fils pute américain. »

Je pose ma main sur la nuque du garçon. Il frétille sous mes doigts comme un chien, s'extirpe de sa djellaba et le voilà nu dans le vent, poils pubiens plaqués contre son aine. Il arque le corps tandis que je le branle... le vent disperse le sperme sur tout son maigre estomac basané.

Ce soir-là nous établissons un plan d'embuscade pour le camion. Nos agents secrets qui travaillent comme cuisiniers, chauffeurs, serveurs, barmen ont administré du Bor Bor aux troupes américaines. L'effet de cette drogue, tenue en horreur par les garçons sauvages et utilisée uniquement comme arme contre nos ennemis, est d'induire celui qui en prend à une sorte d'ivresse de bien-être et de bienveillance, un sentiment chaud et réconfortant que tout se terminera très bien pour les Américains.

« Nous, on aime bien la tarte aux pommes et on s'aime bien les uns les autres, c'est pas plus compliqué que ça. »

Bringuebalés dans le camion... « Ah mon Dieu, Mère est vraiment une personne exceptionnelle ! Elle possède toutes les plus belles qualités... » Ça bafouille ça pleurniche ça donne dans la chanson larmoyante :

« Ta mère et la mienne... »

« Avec un cœur prêt à partager... »

« Que je la lui foute deux fois par mois et qu'est-ce qu'il pourrait y avoir de plus juste que ça à part notre vieux colonel. Quand je mourrai je veux qu'on m'enterre exactement dans le même cercueil que ce vieux grand Blanc aux yeux bleus - qui nous prenait toujours par l'épaule en nous appelant Fiston et pleurait comme un môme sur nos morts et nos blessés. Cet homme-là était un grand Chef scout dès la naissance. »

Un plein camion de soldats endurcis qui fredonnent et chantonnent et grognonnent et marmonnent, sourire aux lèvres et gigotant comme des toutous lascifs sous la bonne papatte de son bon mai-maître. Un membre de l'organisation scientologique se lève d'un bond et aboie : « MERCI RON MERCI RON MERCI RON !... »

Un autre soldat étreint le bon juif de Brooklyn...

« Vous les Juifs z'êtes si humains et chaleureux ! »

Un autre sanglote : « Tous les Négros 'y pleurent à cause que le Maître est dans la tombe où il fait tout-froid tout-froid... » Ça fait de la peine d'enterrer un bon Négro comme un pauvre cabot...

« On a pleuré comme des marmots l'un devant l'autre - « pourquoi avoir honte de soulager ton

cœur, fiston » qu'il m'a dit ce vieux sage de prêtre imbibé et j'ai pleuré dans les bras de ce brave homme et le flic lui aussi nous a entouré tous les deux de ses grandes paluches et puis on s'est tous pleuré dessus ensemble. »

Mère et Notre Drapeau, prêtres affectueux, flics généreux et adorables gardiens de prison bercés dans les bras du Bor Bor...

Un mince filet de lune dans le ciel bleu foncé. Ici le froid la nuit vous donne la chair de poule. Nous avons bridé un poteau téléphonique en fer de dix mètres de long entre deux chaînes, une rangée de garçons sur patins tenant la chaîne des deux côtés et lancés sur une pente escarpée, le poteau nous tirant de plus en plus vite comme une comète - et allant frapper le camion de plein fouet qui bascula et déversa nos Bor Borisés sur le sol tout-froid tout-froid. Nous avons viré des deux côtés et nous les avons fauché eux et leur Bannière étiolée. Sous la vague forme de croix que formait le camion embroché nous avons cassé des glaçons dans une source et nous nous sommes lavé du sang. Nous sommes maintenant en possession d'un stock d'armes à feu pour la prochaine opération.

Les garçons-patins à roulettes ratissent une large avenue bordée de palmiers dans un ouragan hurleur de balles de mitraillettes... garçons-vrombisseurs qui émettent une vibration qui fait grincer des dents et enrage la tête comme une scie circulaire... messages sifflés par les ruelles gelées, repris par l'abolement des chiens, atteignant les communautés les plus éloignées en quelques heures... il arrivait par les rues ventées, caleçon blanc qui flotte, bouche ouverte, leurs poils dressés au premier mouvement détalent avec de petits cris plaintifs jambes douces renversent la tête et hurlent les vents poils du cul érectiles - garçons-plantateurs qui connaissent herbes et plantes, marijuana derrière les lignes ennemies, rhume des foins dans le vent, jacinthes des eaux qui s'entortillent dans l'hélice du bateau, plants de marijuana le long de la caserne, épines qui traversent les bottillons du

colonel, garçons qui savent appeler locustes et puces, beau garçon boubou malade qui se tient près du noir lagon, fragiles garçon-rêves d'aube estompée qui attendent à des fenêtres de mansardes dans une rue perdue aux toits d'ardoises et aux cheminées de briques, garçons-chamans jeunes visages noirs de mort, un jeune soldat roux, qui tremble jusqu'aux oreilles, glapit, éjacule rues étranges froides et humides toilettes d'école un vent traverse le terrain de golf nu semence qui gicle esprits timides dans un univers d'ombres garçon touche une épaule sous les couvertures haletant tandis que l'autre retient ses genoux ses petites fesses son rectum matin mouillé pavés pluie dans les toiles d'araignée le désert bleu qui existe peut respirer là frêles pieds de roses corps dos frais ses petites dents crient et glapissent garçons qui se pelotonnent en geignant dans leur sommeil, un garçon nu le dos vers Audrey se frotte contre un autre, le garçon se retourne et fait un rictus à Audrey.

Lumière de fin d'après-midi je pouvais toucher le mur de la mer la pierre les plantes grimpantes je voyais mon corps et le sable le visage là en bas un pâle dos mince deux garçons qui rigolent jeunesse bleue dans leurs yeux ensoleillée la maison derrière lui tristement nette je suis le garçon enfant et me voilà allongé nu sur ses sous-vêtements se la frottant ma chambre et moi là il sourit de le regarder faire traversa d'un bond le rayonnement d'un ciel vide je sentais main inconnue orange dans le hangar long long c'était si long les cieux s'entrouvrent poussière des morts dans ses yeux dedans ses œufs de plus en plus serré puis je giclai sur une cour abandonnée une odeur d'avoine.

Revenu à Mexico, l'homme qui était le père du garçon tenta de trouver de l'argent pour retourner poursuivre les recherches parmi les ruines, mais les autorités mexicaines déclarèrent qu'il n'avait pas le droit de faire cela, lui retirèrent ce qu'il avait trouvé et expédièrent deux ou trois Mexicains sur les ruines. L'homme se remit à prendre de la morphine et je passai le plus clair de mon temps dans les rues pour ne pas rester dans la maison. Je me souviens d'un Texan qui avait des ombres

cellulaires dans les yeux qui m'adressa la parole dans le parc et que je suivis dans son appartement.

C'est à quelque temps de là que vint au club un homme qui me prit comme caddie. C'était un homme assez jeune, trente ans environ, aux yeux gris très clairs... gros, mais je remarquai qu'il y avait des muscles sous la graisse, et je remarquai aussi dès que nous entrâmes sur le terrain de golf qu'il voulait de moi quelque chose de spécial. Il commença par me dire que je ne devrais pas traîner au Mexique, que je devrais être en Amérique car j'étais américain et qu'il pourrait arranger la chose, mais qu'il faudrait que je fasse d'abord quelque chose qu'il voulait que j'accomplisse afin de « me redresser » comme il disait. Puis il me raconta que « le monde libre » comme il l'appela était en lutte pour survivre et que je pouvais y apporter mon aide. Il y avait un homme qu'ils savaient travailler pour les Cocos et qu'ils voulaient coincer. J'avais déjà vu cet homme, il m'avait acheté un sandwich et un jus d'orange... alors tout ce que j'avais à faire c'était de m'arranger pour que le type enfin tu vois ce que je veux dire veuille faire des choses avec moi et comme ça ils lui mettraient le grappin dessus et on en parlerait plus - et ensuite je pourrais aller en Amérique pour vivre dans une famille comme il faut et aller à l'école, alors comment ça me paraissait ? Je lui répondis que j'étais né au Mexique et que je ne voulais pas aller en Amérique, que mes parents étaient ici et que je devais les aider avec l'argent que je gagnais. Alors il m'empoigna par les deux bras et je vis qu'il avait un .38 à canon court dans un étui sous l'aisselle.

« Bon ça suffit, regarde-moi quand je te parle et cesse de mentir. Je sais tout de toi. Ton père est camé et ta mère alcoolique et ça fait un an que tu vends ton cul à l'Alameda... »

Je lui répétais que j'étais né au Mexique et que je pouvais le prouver et que les Mexicains l'empêcheraient de m'emmener en Amérique. Alors il déclara qu'il avait du nouveau à ce sujet et sortit une feuille de papier et la tint au-dessus de moi pour que je voie que c'était mon extrait de

naissance mexicain. Puis il le déchira en petits morceaux et me regarda et son visage devint tout noir et laid. Je regardai par-delà lui les feux de broussaille le long de la route.

« Écoute espèce de petite pédale merdeuse, tu veux qu'on t'envoie encore dans une maison de redressement ? Tu veux te faire enculer à la chaîne jusqu'à ce que t'aies le trou du cul ouvert en deux ? HEIN ? Il me suffit de signer un ordre du juge et tu te retrouves dans une maison de redressement fédérale au Texas avant que t'aies le temps de sortir un pet... »

Je lui dis que je ferais ce qu'il voulait et il me montra un endroit près de la mare.

« Exactement ici où ton petit ami t'a emmanché. Cette image te soustraira à la garde de tes parents... »

J'avais déjà décidé quoi faire, mais je pris la décision de discuter sans quoi il commencerait à se méfier - il était comme ça, voyait dans la tête des gens - c'est pourquoi je lui demandai si je pourrais rester au Mexique si je faisais ce qu'il voulait et il dit que je pourrais si je voulais, mais je savais qu'il mentait car si on me permettait de rester il exigerait de moi plus de travail de ce genre, mais je fis semblant de le croire. Il fut décidé que ce serait pour le surlendemain qui serait un vendredi.

Quand je revins dans le baraquement qui servait de vestiaire Johnny était là seul et je lui racontai ce qui s'était passé et le plan que j'avais. En sortant par le parc de stationnement Johnny dévissa le bouchon du réservoir d'essence du type le laissant maintenu par un millimètre de tour de vis afin qu'il saute au premier cahot. Nous étions certains d'être suspects aussi nous allâmes nous planquer avec Tio Mate dans le nord du Mexique dans une petite ville entourée de plantations d'opium. Si quelqu'un demandait quelque chose on n'était pas là. Nous lûmes le compte rendu dans les journaux le lendemain cependant les flics ne se mirent pas immédiatement sur notre piste comme nous nous y étions attendus car il y avait déjà eu avant nous quelqu'un avec un dispositif d'explosion mis au point par la CIA elle-même et devant être fixé sur les réservoirs

d'essence. Ce qui évidemment les lança sur la piste de professionnels ou d'agents ennemis parmi leurs rangs.

POUR QUE LE TEMPS PUISSE SEULEMENT PASSER

Brad et Greg travaillaient depuis un certain temps sur un point absolument secret du programme spatial lorsqu'on les convoqua pour leur signifier qu'ils pouvaient démissionner « sous toutes réserves ». C'était vraiment affreux et injuste - ils avaient travaillé si dur et il fallait qu'une demi-portion de la police judiciaire vienne farfouiller dans le coin de Tanger où ils étaient en vacances. C'était arrivé trois mois auparavant, et maintenant ils travaillent pour une fondation privée. Ils s'occupent de la création d'individus nouveaux à partir d'un petit morceau. Ils disposent d'une clinique moderne et les donateurs arriveront par certains canaux.

Les deux premiers arrivèrent en patins à roulettes et nus comme des vers sauf qu'ils avaient un cache-sexe bleu. Greg et Brad faillirent s'évanouir en les voyant. L'un était un garçon svelte et basané de seize ans environ, un petit peu boutonneux, mais vous savez ça peut être terriblement attirant, et Brad se dit « Seigneur, mais c'est moi ! » L'autre avait des traits mongoloïdes, un corps lisse et dur comme du teck, avec deux tatouages bleus sur la croupe et Greg pensa « Mon Dieu, mais c'est moi ! »

Alors nous emmenons ces deux spécimens absolument divins dans la salle d'examen et leur expliquons que nous devons prélever un petit morceau dans le rectum, tout petit et totalement indolore, et que euh enfin plus ils seront *excités* au moment où nous découperons le petit morceau meilleures seront les chances que celui-ci *prenne*... C'est vraiment très technique - mais il faut d'abord qu'on prenne des *mesures*. Ils font prosaïquement un signe de tête et enlèvent leur cache-sexe et entrent en érection comme s'ils pouvaient le *contrôler*. Le plus jeune mâche tranquillement un bout de gomme pendant que je le mesure. Puis nous les emmenons dans une des

salles de prélèvement où nous avons magnétophones, caméras, tubes orgoniques et décors de film.

Le décor pour la présente opération est un gymnase abandonné, poussière dans l'air, natte moisie. Le petit plein de boutons est à quatre pattes, l'autre est tout prêt. Je dis au tatoué de ne pas bouger une minute pendant que je lui rentre un tube préleveur. Ces tubes sont en plastique perforé de trous finement découpés et contiennent une lame rotative fonctionnant à l'électricité ; lorsque l'anus se contracte des petites portions de la paroi entrent de force dans les trous et sont alors coupées par la lame. Ces tubes sont de toutes les tailles et pour le petit j'en utilise un pas plus gros qu'un crayon - il l'a bien serré. Le jeunot crache son chewing-gum et ils y vont, pas du tout gênés du fait que Brad et moi sommes en train de regarder. Dès que le tatoué jouit et que j'ai mon prélèvement je lui colle une claque sur la croupe, il la sort et je fais un prélèvement sur l'autre garçon qui est encore tout contractions et halètements. Nos gaillards prennent une douche dans le vétuste vestiaire et je leur dis de revenir samedi. Je veux un prélèvement en solo du petit jeune juste au moment où il lâche le paquet, j'utiliserai un tube vibreur correspondant exactement à la taille de l'autre.

Le samedi il revient avec son ami pour regarder et nous l'installons sur le lit, les genoux en l'air retenus par des courroies de caoutchouc fixées au mur pour qu'il reste bien écarté, puis nous dirigeons un tube orgonique sur son cul ses couilles et sa bite. Il se tortille et découvre ses dents acérées et quand je lui glisse le vibreur dedans et que j'envoie le courant ses contours se brouillent et il s'envoie jusqu'au menton et je dis à Greg « Bon Dieu celui-là va *prendre* ! »

Il y eut un tas de garçons à venir se présenter comme ça - des jeunes mecs séduisants et d'allure normale. Ils étaient nombreux à posséder des dons qu'ils voulaient faire passer à d'autres, alors nous effectuons des prélèvements des garçons pendant qu'ils font leur truc : lancement de couteaux, tir,

planage, patinage, etc.

Deux garçons - karaté. Un baiser autre debout. Quand il jouit pousse un *KIAI* fracasse fenêtre image et broie une pile de briques.

Deux jeunes cambrioleurs de banques en costume vert feuille fédoras grises. Hôtel minable, fric étalé sur le lit. L'argent les excite au point qu'ils s'en lèchent les babines. Ils se déshabillent en lubrifiant à fond et se roulant dans le pèse. Ils prennent un jeu de cartes et celui qui sort la plus haute baise l'autre. L'as de pique gagne - il est en train d'enculer son copain à quatre pattes quand voilà la flicaille qui fait irruption, les yeux leur sortant des orbites quand ils voient ce que fabriquent les garçons. Sans prendre le temps de desseller, les garçons attrapent chacun un Walther automatique équipé de silencieux. Leurs cheveux se dressent tandis qu'ils lâchent leur salve PLOUP PLOUP PLOUP sperme muqueuse rectale et cordite. Les cognes s'effondrent sous une volée de balles silencieuses.

Les Garçons du Cirque dressent les animaux à assassiner et à saboter. Un singe laineux se faufile dans la tente du général avec un petit couteau à lame recourbée. Des Martins de haute formation connaissent toutes les meilleures artères. Des tigres mangeurs d'homme ont une préférence pour la chair blanche. Tout un cirque campe devant la clinique et nous faisons nos prélèvements pendant qu'ils font leur numéro. Ils connaissent la longueur d'onde des animaux, ils peuvent la déclencher ou l'arrêter. Ils peuvent provoquer chez eux la panique la ruée générale ou la rage folle. Les garçons parlent en grognements en grondements en ronronnements en jappements et se montrent les dents comme des chiens sauvages. Quand ils baisent ils montrent *toutes* les dents geignent et pleurnichent en déchargeant on voit les poils se dresser aux chevilles d'abord monter sur les jambes en vaguelettes de chair de poule même les poils du cul se dressent tout droit de la nuque au sommet de la

tête. Ils rejettent la tête en arrière et hurlent et une bande de loups hurle avec eux.

Pim Pam le garçon-éléphant fait 1,50 m, un œil noir, l'autre vert. Il ne parle jamais, mais il émet des vibrations qu'on ressent à l'intérieur. Il nous faut pour effectuer son prélèvement nous rendre jusqu'au territoire des éléphants - un grand troupeau à quelque trois cents mètres devant nous. Plusieurs centaines de recrues du Biafra se tiennent là dans le plus simple appareil et se mettent au garde-à-vous. Pim Pam pose mains et genoux à terre et je lui glisse un tube de prélèvement dans son petit cul serré et je mets en marche le vibreur. Il se met à trembler de tout son long et à agiter la tête d'un côté à l'autre, les yeux crachant la panique. Quand il lâche la purée ça part sec en sifflant à travers les herbes pour aller frapper les éléphants. Ceux-ci balancent leur trompe en l'air et partent à la débandade le sol en tremble droit sur le consulat britannique. Je demande au garçon comment il y arrive et il écrit sur une ardoise : « Je vois ce que je veux faire arriver et quand je jouis ça arrive. »

Garçons-flingueurs de 1920 mitraillette et Cadillac noire. Ils se mettent en costume d'Adam au son de *Star Dust*. L'un s'assied sur le siège arrière. Le flingueur s'empale sur son pote avec des tortillements - il semble s'ouvrir en deux - on sent la traction dans ses couilles éventrant des rues vides lèvres tirées l'œil brillant. Les voilà à un coin de rues, trois sulfateurs sortis du West Side. Il pivote jute cartouches vides qui lui pleuvent sur le corps ils sont fauchés.

Les Garçons-Chamans accomplissent des coïts qui font éternuer et rire et hoqueter l'ennemi. Deux d'entre eux baisent debout, se mettent à rire à n'en plus finir, riant au rythme des giclées et le rire vous saute en plein dedans. Baisent à quatre pattes puis se redressent sur leurs genoux et les deux drilles vous aspergent une vague de *ATCHOUM ATCHOUM ATCHOUM* - ils vous envoient ça à quinze mètres. L'un

se tortille sur les genoux de l'autre et ils se mettent tous deux à avoir le hoquet lentement pour commencer puis vite encore plus vite crachant les hoquets comme des balles. D'autres garçons peuvent faire venir vent et tremblements de terre nus sur une colline enfoncés jusqu'au genou dans les herbes hanches qui tangent lentement lèvent les bras « Vent Vent Vent » et le vent se lève sifflant sur leur corps rabattant le sperme sur eux. Et puis l'ouragan frappe. Les Garçons Sismiques baissent c'est du lent et du lourd dix tonnes au cm² on sent que ça monte sous l'écorce terrestre les maisons s'écroulent les gens s'enfuient les garçons crient et grondent et secouent les hanches tandis que les crevasses s'ouvrent dans le sol.

Garçons-Musiciens avec flûtes et tambours et cithares, enchevêtrements compliqués de laine et de cordes et de fils qui extraient de la musique du vent. Garçon blond visage rapace de Pan yeux bleus écarté par la courroie un garçon noir s'accroupit entre ses genoux pour lui fourrer le vibreur dedans. Le garçon-Pan joue de la flûte de plus en plus rapidement et lorsqu'il décharge Brad et moi sommes projetés à terre. C'est la *PANIQUE*. Un garçon noir à l'éclat d'obsidienne s'agenouille avec le tambour entre les jambes, un autre derrière lui qui lui travaille l'enfourchure au rythme du tambour. Les garçons dansent une figure nue en huit sur les tambours qui cognent, laissant un des garçons debout au centre. C'est un mélange de Chinois et d'Indien d'Amérique du Sud, cheveux noirs raides, peau lisse comme porcelaine, avec un délicat éclat rose. Un appareil en forme d'entonnoir pourvu de déflecteurs obliques par rapport à l'ouverture est sorti d'un étui de cuir et on le branche à un tube de prélèvement. Lorsque le garçon aperçoit l'appareil il baisse le regard et se mord les lèvres. Deux garçons le portent à la table d'opération, un de chaque côté, retenant ses genoux en arrière. Ils lui entrent le tube, l'entonnoir dépassant du cul. Un garçon très grand et mince se place devant l'entonnoir et souffle dans un énorme cornet fait d'un cuivre fin comme du papier et en forme de

coquille d'escargot. On entend aucun son, rien que des vibrations qui secouent l'intérieur du garçon - à présent les deux moitiés de son corps frottent l'une contre l'autre sur les os jusqu'à ce qu'on ait l'impression qu'il va se fendre en deux et voilà que les giclées sans nombre viennent s'écraser sur son menton.

Garçon vert avec un cache-sexe en cuir debout là à sourire lentement et frottant son cache-sexe d'un doigt lent. Un petit Noir sert d'interprète. « Lui garçon-lézard. Pense tout lentement. Pas parler beaucoup. » Ça lui prend trois heures au ralenti et lorsqu'il jouit il déglingue le châlit d'acier entre ses mains et vous en fait un petit nœud.

Deux garçons-serpents au front fuyant et aux yeux bleu-noir portant un cache-sexe en peau de poisson. Ils ont un langage par sifflements qui vous fait grincer des dents. Nous les emmenons à la salle de prélèvement et leur enfournons un tube à chacun. Ils sont étendus à se regarder l'un l'autre sans que leurs yeux de serpent clignent. Puis l'un ouvre la gueule et son crochet de deux bons centimètres surgit et il mord l'autre. Et tous deux de se mordre et de siffler et de décharger de la semence jaune partout sur les draps. C'est en se mordant qu'ils se font sauter les plombs - ils tressaillent de la tête aux pieds pour faire sortir le poison. Par la suite nous l'avons analysé. Ça ressemble plutôt à du cyanure ; ça vous emporte en quelques secondes. Les garçons-serpents sont immunisés contre ses effets.

Un soir juste entre chien et loup je relisais Peter Pan quand j'ai perçu cette odeur Seigneur comme un cadavre sexy pourri et je sais que c'est les Garçons-Boubous. Ils sont tous vêtus de chemises roses et violettes et jaunes qui s'accordent aux coloris de leurs plaies. Ils sont là à langoureusement se gratter réciproquement tout en fumant de petites pipes. Ils forment à eux tous une agglutination mauve et mûre et douce-putride. Nous enfilons des gants de caoutchouc et des masques. Pour se déshabiller dans la salle d'examen ils ne le

font pas seuls - un garçon en déshabille un autre, qui à son tour en déshabille un autre. Ils font tout comme cela - se nourrissent, s'allument les pipes, se grattent les plaies, se torchent les uns les autres. Ces plaies sont un sujet par elles-mêmes : elles sont érogènes, tumescentes, suppurantes. L'un d'eux me montre comment il peut faire circuler une plaie sur tout son corps et la faire passer sur un autre garçon. Ils se la coulent douce à se faire des navettes de plaies. L'un d'eux désigne un tableau oculaire et touche un petit e d'un jet de pus pourpre qui traverse la salle. Et ils peuvent faire tomber les croûtes des plaies en une poussière sèche qui balayée par le vent portera l'infection sur des kilomètres.

Seulement voilà, Brad qui tient un peu du mauvais catholique sorti d'un roman de Graham Greene s'exclame : « Greg j'ai des *scrupules* de faire ça. » Je lui réplique de ne pas être aussi bête - est-ce pire que la Bombe ? Nous devons prélever du sérum dans les plaies pour l'employer contre *l'ennemi* qui est incapable de ne s'occuper que de ses affaires - bien sûr puisqu'il n'a pas plus d'affaire à s'occuper que le microbe de la petite vérole - ces coliques visqueuses de chrétiens bouffeurs de cochon en conserve qui tombent sur le colback des braves Indiens d'un hélicoptère financé par la campagne pour le Réarmement Moral... « Salut les gars »... C'est ça salut espèce de pourri dégueulasse, et balance-lui donc un coup de pistolet à eau empoisonnée en plein sur ses chicots grisâtres. Les plaies vont ronger jusqu'à l'os la smala Wallace en trente secondes.

Lorsque nous en eûmes un bien écarté nous vîmes que ses poils d'entrejambe et de cul étaient érectiles. Les poils picoteurs qu'ils appellent ça - ils ont des poisons sexuels qui vous enragent à jouir pourri et Brad perdit contrôle complètement braillant « Je m'en fiche si je me retrouve tout putride, mais je veux sentir ces poils picoteurs et tant pis si je n'en reviens pas ! » Alors j'ai dû le mettre KO avec un sérieux tube de prélèvement d'un mètre de long ce n'est plus drôle du tout et bon sang faut voir le travail que font les blessures

quand je tourne le vibreur sur massage en profondeur - elles éclatent de tous les côtés à la fois laissant de petits cratères de chair érogène comme des trous du cul des pieds à la tête les autres garçons qui enfoncent leurs doigts jusqu'au fond des plaies au moment de l'acmé il arque son corps et ça frappe le plafond et sa peau s'éventre du menton au bas-ventre. Les autres la lui retirent par couches et en dessous le garçon a une nouvelle peau aussi blanche que le marbre. Ils lui dépècent la bite, et celle qu'il y a en dessous surgit en giclant déjà. Dans un pareil état après la mue ils sont tellement sensibles qu'un souffle suffit à les faire partir.

Quand nous en avons fini ils ont tous mué et perdu leur peau putréfiée et nous les laissons dormir dans une chambre noire. Bien entendu nous mettons les peaux de côté et les réduisons en une fine poudre, qui ressemble à du gaz lacrymogène... un ou deux obus de peau de Boubou séchée qu'on lâcherait sur New York feraient pâlir de ridicule la bombe atomique. Pensez un peu : dix millions de gens qui se retrouvent en putréfaction en quelques secondes - rien que la puanteur, quel pied ! Quand ils se réveillent nos gars ont l'air de statues grecques. Ils s'éloignent nonchalamment nus et bras-dessus bras-dessous passant par des portiques et des fontaines de marbre. Au bout d'un moment ils mueront à nouveau et devront muer complètement chaque mois. Et les peaux s'empilent toujours plus haut. Même problème que pour se débarrasser des déchets atomiques. Nous en avons de pleines cuves et une des nombreuses manières de le répandre se fait grâce aux oiseaux, qui sont immunisés. Saupoudrez légèrement leurs ailes lâchez-les pour leur migration et ils iront porter nos meilleurs vœux jusqu'au Sud enchanteur.

Les Garçons-Sirènes ont la blancheur d'une perle que font délicatement chatoyer des ondulations de lumière. Nous faisons faire le grand écart à l'un d'eux et son cul est un mollusque rose qui remue d'un mouvement extatique qui se tend et aspire le tube de prélèvement. Je mets en marche le vibreur

- le garçon vire au rose puis au rouge puis au pourpre profond ça vous fait *mal* de le voir - le voilà qui vibre à mesure que les couleurs l'envahissent - bleu ciel rose saumon aurore boréale. Puis ses lèvres s'ouvrent et en sort un son effilé et strident qui atteint nerfs et glandes à l'intérieur. La créature jouit en une ultime stridence d'extase. Lentement les couleurs s'estompent pour revenir au blanc de perle. J'examine cette créature, maintenant plongée dans un profond coma, et constate qu'il s'agit d'un genre de mollusque enfermé dans une enveloppe de garçon faite d'un calcaire doux. Ce sont des êtres hermaphrodites, capables de prendre la forme des organes génitaux des deux sexes. Les Garçons-Sirènes furent mis au point comme arme biologique pour détruire soldats et agents ennemis. Une fois qu'ils ont été touchés par une sirène ils sont perdus. Celle-ci les *mange* lentement les mange de tout son corps. Seuls les garçons les plus avertis de l'Institut d'Études Sexuelles Avancées sont immunisés contre les sirènes.

Voyez-vous nous ne nous contentons pas d'effectuer des prélèvements - nous stockons un armement extrêmement raffiné. Nous disposons de tous les enregistrements et de toutes les *images*. Smala Wallace assemblée autour du récepteur TV pour entendre le président délivrer le Message sur l'État de l'Union et sous leurs yeux voici qu'en couleurs un Boubou s'envoie une Sirène, illustration sonore par les Garçons-Musiciens. Le gros sénateur sudiste est scié par le milieu, ses yeux triplent de volume et explosent en aspergeant largement de fluide le petit écran. L'indignation était leur arme ils avaient RAISON RAISON RAISON. Eh bien qu'ils s'en étouffent. L'heure des Boubous a sonné. Vous invitent à un repas paroissial suivi d'un quadrille - tournons tournons de plus en plus vite dans quel état est l'Union ? Garçon-Cirque en érection dents découvertes comme chiens sauvages enlève ton pantalon et jette-le dans un coin reste toute la nuit et même un peu plus mâche ta coco et recrache-la sur le mur ben pourquoi tu veux pas rester encore

un petit moment ?

Au violon Walter Houston, tiré de « Daniel Webster et le Diable » :

Changez de partenaire tournez tournez
Restez toute la nuit et même un peu plus longtemps
Enlevez votre pantalon et jetez-le dans un coin
Pourquoi ne restez-vous pas encore un petit moment...

CHANGEZ DE PARTENAIRE TOURNEZ TOURNEZ
DE PLUS EN PLUS VITE TOURNEZ TOURNEZ
Mâchez votre coco et recrachez-la sur le mur
Graissez-vous le cul et baisez sur la dure
Pourquoi ne restez-vous pas encore un petit moment...

DE PLUS EN PLUS VITE TOURNEZ TOURNEZ
CHANGEZ DE PARTENAIRE TOURNEZ TOURNEZ
Ezra Pound avec Golda Meir
Au diable l'Écologie chiez par terre
Pourquoi ne restez-vous pas encore un petit moment...

CHANGEZ DE PARTENAIRE TOURNEZ TOURNEZ
DE PLUS EN PLUS VITE TOURNEZ TOURNEZ
Restez toute la nuit et même un peu plus longtemps
Laissez tomber votre nom et débarrassez-vous-en
Faites un pompier à votre pote et recrachez-le sur le mur
Enlevez vos condoms et c'est la bléno à coup sûr
Pourquoi ne restez-vous pas encore un petit moment...

DE PLUS EN PLUS VITE TOURNEZ TOURNEZ
CHANGEZ DE PARTENAIRE TOURNEZ TOURNEZ
Restez toute la nuit et même un peu plus longtemps
Descendez le Torchon Étoilé et laissez-le en plan
Régurgitez votre Bible et recrachez-la sur le mur
Webster et le Diable viennent réclamer leur dû
Pourquoi ne restez-vous pas encore un petit moment...

CHANGEZ DE PARTENAIRE TOURNEZ TOURNEZ

Dossiers confidentiels et secrets... Brad en lit un et pousse un doux sifflement en jetant un regard enfantin au garçon de bureau qui le fixe froidement... C'est alors qu'on les convoqua pour leur signifier qu'ils devaient démissionner sous toutes réserves...

« Vous n'avez qu'à signer là. »

Le colonel fume la pipe dos tourné à son bureau... deux hommes gris sinistres des Renseignements Militaires... un papier sur le bureau... un stylo...

Et tout ça parce que quelques connards de la police judiciaire farfouillaient du côté de Tanger où ils étaient en vacances...

Un des hommes de la PJ montre une photo au jeune Arabe qui l'examine imperturbablement. Puis il lui fait lire un petit billet.

« Siiiiiii » le garçon fait aller un doigt dans son poing fermé... « Aimer tris grousse... »

« Vous voulez qu'on vous montre les infrarouges ? »

« Mais quoi j'ai payé à boire à ce petit salaud au Parade. » Greg halète d'indignation... Le garçon examine la photo. « Si... aimer faire partie trois quatre garçons bézef kif mis à la porte Hôtel Continental... Un avoir été pris niqait joundiyou dans guérite. »

« Est-ce qu'on montre ces infrarouges à la police de la maison ? »

« Veuillez à ce que ces hommes sortent par le poste de garde. »

Visages de pierre qui leur avaient lancé un joyeux « Bonjour Sir » rien que deux heures avant. Le vieux sergent de garde dit sans remuer les lèvres.

« Ils devraient essayer voir l'Institut d'Études Avancées... »

Et les voici dans une villa qui surplombe la mer. C'est la clinique, très moderne et bien équipée. Il faut que je vous explique qu'à ce moment-là nos laboratoires travaillaient 24 heures sur 24 sur le

projet clone, mais nous dépendions encore pour notre ravitaillement en bébés mâles des villes de la frontière, où fleurissait un marché noir de sperme et de nourrissons en dépit de périodiques effondrements du marché. On pouvait descendre en ville avec du sperme de son petit ami, s'aligner cinquante filles arabes du genre costaud et rentrer au village avec la moisson masculine.

Voici notre agent déguisé en jeune prêtre. Les flics luttent contre le trafic de foutre en ce moment - on peut pas s'attarder.

Mustapha le reçoit calmement.

« Assieds-toi mon ami, prends un peu de thé. J'ai marchandise classe oua'ed, monsieur... petites bédouines authentiques. »

« Tu parles ! Les plus moches du Black Cat^(vi), oui ! »

« Non non ! Moi j'ai une parole et moi je te le donne... »

« Ah ouais ? Alors tu ne te souviens pas de la fille qui est morte de la rage pendant qu'elle accouchait et qu'on lui a sorti un loup-garou du buffet... Enfin passons, faites voir ces réceptacles de grossesse et le docteur Monnyham ici présent va les examiner. »

Le docteur est un homme élancé de cinquante ans, les jambes tordues par les tortures que lui ont infligées l'ennemi et dans ses yeux le souvenir de la torture comme des fosses de liquide noir où la peur a sombré. Il regarde les filles nues sans expression.

« Ataxie de Friedrick, stade très avancé... camée... leucémie... irradiée... »

Jeunes visages calmes lavés par l'aube qui précéda la création. Les anciens Dieux phalliques et les assassins d'Alamout flânent encore comme des pilotes tristes sur les collines du Maroc pour ramasser les survivants l'air du fifre est balayé d'une rue de St Louis avec les feuilles d'automne. La légende des garçons sauvages se répandit et partout dans le monde des garçons sauvages luttèrent pour survivre... Dans les montagnes du nord du Mexique une jeep de l'Opération Interception. Deux Fédérales mexicains

armés de carabines, deux agents des Stup américains. Une étroite route de montagne, donnant sur des falaises de fer noir à pic sur trois cents mètres. Une détonation et le versant de la montagne explose - rochers et terre et arbres pleuvent sur les poulets qui hurlent. Et alors apparaissent les garçons sauvages, observant en bas leur travail, et la poussière revêt leur visage figés en statues mayas.

Armes nombreuses et garçons entraînés dès l'enfance à les utiliser. Voici un injecteur de cyanure à employer derrière les lignes ennemies. Il projette un jet de cyanure à trois mètres comme un cobra cracheur. Les garçons sauvages disposent d'un réseau de renseignements composés de serveurs, receveurs d'autobus, chasseurs, cireurs...

L'homme de la CIA tend une pièce au petit cireur...

« Oh merci Monsieur. »

Et il t'enfonce l'injecteur à fond dans le mollet du bonhomme et appuie sur le bouton... L'homme s'effondre en avant en renversant son flacon à whisky tandis que le garçon s'éloigne tranquillement...

« J'ai l'impression que vous êtes pété à mort Misteur. »

Partout les garçons sauvages observent et attendent... LSD dans le punch du colonel, piranhas dans la piscine, araignées géantes sous le siège des chiottes.

Flicaille hystérique qui mitraille les enfants des écoles, prenant une toupie pour une grenade... Avec tout ça la police a tout le monde contre elle.

Voyez ces visages qui n'ont jamais vu la face d'une femme ni entendu la voix d'une femme. Voyez ce silence. Les garçons sauvages défendront leur espace. Ils apprennent la magie ancienne du vent et de la pluie, la maîtrise des serpents et des chiens et des oiseaux.

Magie de Juju qui tue le reflet d'un ennemi sur une gourde d'eau, garçons-météo qui chevauchent un ouragan à travers le ciel déchiré, garçons-planeurs au-dessus d'une grande plaine entourée de hautes montagnes noires où ils vivent sur des corniches de rocher, les garçons-patins à roulettes équipés

d'ailes et d'autogyrateurs qui s'élèvent par-dessus les vallées, territoire des garçons-rêveurs au fin fond des déserts de silence et des portes d'air vide, garçons-chamans fredonneurs jeunes visages noirs de mort, le pur désir de tuer étincelle dans leur visage à tous. Mort aux envahisseurs.

Les garçons-patins à roulettes pénètrent dans la vallée des garçons-planeurs ils emportent en un tourbillon les hommes-oiseaux jusqu'à une dune de sable les garçons s'entretordent les hommes-oiseaux poussant des cris d'oiseaux et le bruit du vent sur les ailes et dans les fils le cri d'un faucon le cri de l'oie sauvage oiseaux et vaisseau spatial et planeurs s'élèvent de leur corps au-dessus de la plaine oiseaux bleus et rouges-gorges planeurs périlleux au-dessus d'un gouffre bleu une cabine blanche sous un zeppelin traverse le ciel avec pour équipage les cadets de l'espace fantômes des marins du Copenhagen perdu corps et biens... un faucon bleu strie le ciel fragiles vaisseaux spatiaux navires de lumière qui filent comme des feux follets, des garçons nus entretiennent récoltes et mares à poissons dans cette terre lointaine et paisible sans femmes éclaboussure dans les bassins de pierre et Frisk n'a jamais vu de femme, jeunes Nordiques nageant dans la lumière morte de la lune triste restaurant danois...

« Brad et Greg, dit-il ; faites-moi confiance s'il vous plaît. »

Peut-être possible quelque part loin d'ici, mais il fallait que je me fasse aimer et reconnaître.

Le colonel me regarda avec froideur.

« Ça doit sentir jusqu'en Californie. »

Voici les garçons qui cuisinent sur des feux de camp vallée tranquille au bord d'un torrent de montagne. Ils ont franchi l'aube qui précéda la création. Aucune femelle n'est jamais sortie de leur chair qui devient lumière jaune dans les rayons du levant. Les dieux phalliques de la Grèce, les assassins d'Alamout et le Vieil Homme en personne, dépossédés par des générations de conquête féminine, rôdent encore dans les collines du Maroc en attendant de ramasser les survivants mâles... détendu et distant l'air du fifre est balayé des rues de

St Louis avec les feuilles d'automne.

Appelons tous les garçons de la terre nous vous enseignerons les secrets du contrôle magique du vent et de la pluie. Donneur de vents est notre nom. Nous vous enseignerons à chevaucher les ouragans en pliant au sol les palmiers, câbles à haute tension qui s'abattent sur la voiture de police. Nous vous enseignerons à diriger animaux oiseaux et reptiles à vous mettre dans leur corps et les utiliser comme un couteau. Nous vous montrerons la magie sexuelle qui fait la chair lumière. Nous vous libérerons à jamais de la matrice.

Piste dans la jungle sud-américaine... homme de la CIA qu'accompagne une patrouille de l'armée gouvernementale. Il examine une carte en fumant un cigare.

« C'est quoi cette région là ? »

« Pays des garçons sauvages señor. »

« Et ils sont politisés ces garçons sauvages ? »

« Pas exactement... Nous avons une trêve avec cette tribu, et nous la violerions si nous pénétrions leur territoire señor. »

« Et quels sont leurs rapports avec les groupes de guérilleros ? »

« Ils les aident parfois bien sûr puisque ce sont des hors-la-loi les uns comme les autres. »

« L'honneur entre voleurs et coupe-jarrets hein ? Les aident, les cachent, leur servent de guides c'est ça ? Eh bien allons voir ça. » Gros plan sur le visage de l'homme de la CIA... sa tête rétrécit jusqu'à la taille d'une orange, avec un petit cigare en bois planté au coin de la bouche...

Au Maroc voici les garçons-vélos et patins à roulettes qui occupent les vastes faubourgs vides de Casablanca et voici la vieille patinoire, le toit défoncé, soleil d'après-midi... Les garçons bricolent devant un long établi de minuscules réacteurs pour leurs patins, perfectionnent arbalètes et armes de choc. L'un d'eux travaille sur un couteau de chasse pourvu d'une lame de 45 cm de long, y fixant la poignée de bois de fer que termine un pommeau d'acier. L'arme est affilée comme un rasoir,

parfaitement équilibrée. Les garçons se sont silencieusement groupés autour de lui. Le couteau passe de main en main.

Jeunes visages calmes et absorbés dans des huttes de jungle, des sous-sols effondrés, des grottes de montagne, qui forgent et aiguisent et trempent les lames de 45 cm. C'est devenu l'arme blanche courante de tous les garçons sauvages. Puis celui qui vient de fabriquer celle-ci chausse ses patins à réaction - il part du centre de la patinoire et décrit des spirales de plus en plus larges et rapides... on dispose des cantaloups sur des poteaux tout autour de la patinoire. Il sectionne chaque cantaloup sans faire tomber les deux moitiés, puis revient en une spirale au centre et fait un bond énorme en l'air, tournoyant son couteau en une furieuse danse de derviche, puis lance le cri d'assaut.

Les garçons sauvages dévalent une pente à la charge.

Et pour chaque groupe de garçons sauvages il y avait un nombre équivalent d'agents faisant du renseignement et exécutant des missions d'assassinat et de sabotage derrière les lignes ennemies. Les garçons font tour à tour du renseignement et du service de première ligne. Le serveur le receveur de bus le porteur le chasseur le cuisinier - jeunes yeux qui font tourner l'homme de la CIA en un sandwich de ptomaines.

Les garçons-patins à roulettes tendent une embuscade à un camion de soldats bridant un poteau téléphonique de dix mètres entre deux chaînes - dévalent une colline et frappent le camion de plein fouet, le renversant, virent autour du camion et transforment les soldats en troncs sans tête qui pissent le sang. Je fis le tour d'une chose qui avait eu une tête et d'où du sang sortait en bouillonnant et dégainai un .45 pour achever les blessés, mais le chef un pâle Danois métallique déclara

« On a besoin des munitions. Servez-vous de votre couteau. »

Les têtes roulent, les troncs se contractent avant de retomber immobiles. Nous ramassons les armes à

feu.

Sur l'écran un vieux livre à tranche dorée... gravé en lettres d'or *Les garçons sauvages*... un vent froid de printemps chiffonne les pages... les images partent au vol...

Un garçon seulement vêtu d'un cache-sexe bleu descend à toute vitesse une route de montagne qui borde un précipice ailes d'autogyrateurs fixées par des courroies à ses épaules... il se lance dans le vide et redescend en planant doucement dans la brume de la vallée et le susurrement de l'eau courante, chiens qui aboient dans le lointain...

Garçons-planeurs, ailes camouflées, s'enfoncent dans les roses et les ors du couchant avec des éclairs bleus tandis que leurs fusils à laser jettent des flèches de lumière...

Garçon-patins à roulettes n'ayant pour tout vêtement que son casque électronique d'acier bleu se renverse en maintenant ses genoux contre sa poitrine. Son rectum se transforme en une rose de chair animée de pulsations, corps transparent, le fin tracé calcaire de corail le long de son échine, perles des glandes exposées qui battent... Puis le garçon vire au bleu ciel à un bleu de plus en plus profond pourpre les couleurs de l'arc-en-ciel inondent son corps au rythme de son foutre...

Deux petits garçons du désert fluets comme des renards des sables baisent à quatre pattes à la lueur d'un feu de camp. Ils jappent et aboient et leurs oreilles frissonnent et leurs silhouettes qui s'enfoutrent se détachent sur le ciel bleu foncé et les étoiles froncées comme des gardénias fanés... Les garçons-patins à roulettes lancés en pleine descente esquivent une grêle de balles qui leur frôlent les oreilles et vont se perdre en geignant par les rues... coutelas de 45 cm et casques d'acier bleu miroitent au soleil... lèvres entrouvertes yeux étincelants...

Beaux garçons-Boubous contaminés au bord du lagon noir...

Garçons-rêves dans un film de 1920, froc descendu dans le terrain vague... fragiles enfants d'aurore voilée...

Comme je vous l'ai déjà dit, ce furent les survivants de la terreur exercée par le colonel

Driss qui formèrent la première communauté de garçons sauvages. Ils avaient été parqués dans une caserne de police en ruines dépourvue de toit et les gars se branlaient devant les photos de leurs pin-ups chaque matin et soir, comme s'ils disaient une prière. Puis un jour un garçon fit son apparition dans la cour de la caserne. Il portait un cache-sexe bleu et des patins à réaction ornés d'ailes de Mercure. Surpris en pleins rites masturbatoires les garçons se retournèrent, braquemart en main, et mots tendres immobilisés sur les lèvres. Il leur lança un regard totalement exempt d'expression et s'envola aussitôt, soulevant derrière lui un vent violent qui arracha toutes les pin-ups des murs écaillés de leur lieu de séjour ainsi que leurs vêtements des fils à linge. Et nous avons montré du doigt dans le ciel un pantalon qui faillit bien se taper LA SUÉDOISE LA PLUS NUE. Nous avons poussé des éclats de rire et des acclamations jusqu'à en tomber épuisés en monceaux de corps nus.

Depuis ce jour et jusqu'à aujourd'hui les garçons sauvages écartèrent toute pensée des femmes de leur corps et de leur esprit. Qui les rejoint doit oublier les femmes. Ce n'est pas un vœu, c'est un état d'esprit dans lequel il faut être pour entrer en contact avec les garçons sauvages. Selon la légende un docteur vieux et méchant, qui s'était donné le nom de Créateur et à nous celui de créatures, créa le premier garçon à son adolescente image. Le garçon peupla le jardin de fantômes mâles qu'engendrèrent ses éjaculations. Voilà qui irrita notre Créateur, qui prenait de l'âge. Il jugea que cela mettait en danger sa position de DIEU. Aussi monta-t-il sur le garçon en rampant et l'endormit et fit Ève d'une de ses côtes. Dorénavant la création de tous les êtres se ferait par le biais de canaux féminins. Mais quelques-uns des fantômes d'Adam refusèrent que Dieu les approche sous n'importe quel prétexte. Après des millénaires ces esprits distants et à la coule respirent en les garçons sauvages qui ne se soumettront plus jamais au joug de la chair femelle. Et celui qui se joint à eux doit oublier à jamais la femme.

Deux photographes de *LIFE* passèrent une quinzaine

inconfortable à se faire mordre par les puces en se coltinant le Rif pour finir par faire poser quelques petits voyous de la périphérie de Tanger en train de brandir des couteaux en montrant les dents. On dévoila rapidement la supercherie, de même que le fameux garçon-gazelle dont on prétendit qu'il avait été capturé par une jeep alors qu'il filait à 80 km à l'heure, mais qu'on retrouva par la suite à Hollywood où il vivait chez un producteur qui le faisait jouer dans des films de Tarzan.

« Pour ce qui me concerne, grogna un rédacteur en chef, les garçons sauvages sont un mythe. »

Mythe qui se répandit et fit surgir des tribus de garçons sauvages dans tous les azimuts. Dans les montagnes du nord du Mexique, dans les marais du sud de Panama, dans le vaste bassin amazonien et les jungles de l'Asie du sud-est. Ils ont leur langue à eux et échangent des biens et des denrées sur un vaste réseau.

Et Brad offrit à Greg une paire de sandales Mercure pour Noël - balade à réaction bras-dessus bras-dessous, gerbe d'étincelles chassée dans leur sillage, ils n'ont pas pu ne pas rire de Monsieur Tout-le-monde avec ses habits brûlés pleins de trous noirs de cambouis...

Les voici dans la Clinique. Les garçons s'alignent en rigolant, font des comparaisons et éjaculent dans des éprouvettes. Voici un garçon dans la salle de prélèvement. Il est écarté par des courroies derrière ses genoux et Brad braque la lumière bleue d'une lampe à orgones sur son rectum et ses organes génitaux et Greg lui enfle dedans un tube vibreur de prélèvement. Ses poils pubiens crépitent et il bleuit et devient transparent - on voit le sperme s'amasser dans les glandes nacrées qui palpitent comme un œuf se resserre se resserre l'œuf explose et dégobille de gros glaviots de lumière chaude jusqu'au menton... Une salle où s'entassent dans des bocalx des embryons en tubes nutritifs... Brad et Greg règlent quelques détails de-ci de-là et nous avons cinquante garçons, certains accroupis, d'autres à quatre pattes ou allongés jambes relevées... Brad tourne l'interrupteur. Les garçons se tortillent en

geignant, des petites silhouettes fantômes dansent sur leur corps, jouent au toboggan sur leur bite qui palpite, se faufilent dans leurs couilles et lâchent la purée -

ZOUIIIIIIIIIIII

Ils se ruent au plafond avec le tube de prélèvement comme monture, se glissent dans leurs couilles les serrent de plus en plus - les garçons-planeurs virent rouges-gorges et pervenches.

Genoux pliés, il s'élança sur le versant de la colline sur ses patins - accélérant - de plus en plus - puis il s'envola. Il tournoya et vira et tourna, ces ailes étaient maintenant vivantes et faisaient partie de lui tandis qu'il arrivait en planant pour se poser, touchait le trottoir, reprenait son essor et dévalait la pente par bonds comme un caillou ricoche sur un lac. Chaque planeur était fait sur mesure pour son utilisateur et les ailes et le fuselage étaient de toutes les couleurs, vol plané d'ailes rouges surgissant du couchant comme un vol de flamands, les archers manœuvrant l'appareil avec leurs pieds et certains employant des effets sonores par transistors grâce à des casques électroniques - tambours Gnaoua qui se dansent un piqué et quelques Teutons s'étaient attifé en costume squelette et avaient fait leur entrée au son de marches funèbres tandis que des travelos dingos formaient un Escadron de Valkyries. L'étape suivante fut le vol groupé type Gemini. Juste après l'envol brouillage dans les synapses, mais ils se redressent et les ailes se parlent se renvoyant des navettes de vents et de courants aériens et il y a un équipage de trois hommes sous la direction d'un navigateur afin que ses deux archers puissent porter toute leur attention sur la cible. Ailes camouflées pour disparaître dans le soleil couchant se laissent déporter sur un vent d'ouest et lâchent une pluie de flèches empoisonnées. Des oies sauvages font tomber un avion de transport de troupes. Les garçons sauvages viennent toujours de disparaître dans les couleurs qu'on ne voit pas dans les endroits où ils ne sont pas allés...

Les planeurs étaient camouflés avec des peintures

d'oiseaux, de nuages, de couchers de soleil et de paysages dérivant du ciel comme des feuilles d'automne, ombres grises à la brune, verts vaisseaux frais d'herbe et de cours d'eau, musique au-dessus du terrain de golf, lointains sifflets de train, arroseurs de pelouse. Le vieux financier qui somnolait sur son balcon leva les yeux et aperçut un paysage qui passait dans le ciel. Cela lui rappela un vieil album d'images et il voyait un garçon debout dans un cours d'eau. Sous les yeux du vieillard, le garçon sortit une flèche d'argent de son carquois et leva son arbalète. Une bouffée d'air frappa le visage du vieillard et en emporta le souffle. Les danseurs Gnaoua surgissent du fond du ciel et pilotent leurs avions-danseurs droit sur la Djema el Fna, les archers noirs laissent dix morts sur la place. Ils ont leur liste et ils la suivent n'importe où dans la ville... les tambours de la mort résonnent et les flèches pleuvent, personne ne sait pourquoi, personne n'a vu la liste.

Le vieux magnat de la presse qui n'aime pas entendre le mot *mort*, pelotonné dans des robes de chambre sur une chaise longue et derrière des lunettes noires, a été indigné d'entendre d'enfantines voix chanter

« Les petits vers rampent dessus
et rampent dedans.

Ils te rampent partout sur la poitrine
et entre les dents. »

Il leva le regard et le ciel était couvert de nécrologes pilotés par des boy-scouts masqués de têtes de mort, chacun tenant son premier pistolet .22 à un coup. Les armes convergèrent et chacune eut un éclair de caméra éclatant en plein ciel comme des pétards...

Un vieux gentleman se tenait près de l'âtre. En me voyant son fin visage d'aristocrate s'éclaira d'un charme lumineux.

« Ahhh vous êtes le jeune Américain... Comme je suis content d'avoir ce rendez-vous avec vous... vous devez vous devez vraiment essayer un de nos meilleurs brandies... en fait plutôt une grande fine maison... Pierre. »

Le domestique s'approcha avec discrétion.

« Le 69 s'il vous plaît. »

Une visqueuse force du mal allait et venait comme un tortillement invisible entre le maître et le serviteur.

« Le 69, monsieur le Comte ? »

« Yes Pierre, ze 69. »

« Le vrai 69, monsieur le Comte ? » ronronna-t-il comme un vieux matou malade et obscène.

« Ze real 69, Pierre » ronronna le comte en retour, rétrécissant ses paupières en deux fentes grises. Pierre s'inclina et se retira. Le vieux comte prit mes deux mains dans les siennes.

« Vous devez venir habiter chez nous la comtesse et moi dans le vieux château... »

« Enchanté charmé oui oui. »

« You must you must you must... »

« Oui oui oh yes charmed enchanté... »

« Vous devez, mais alors là vous devez absolutely... » Il plongeait son regard dans le mien avec un charme calme et intense.

« Oh oui oh oui je n'y n'y n'y manquerai pas manquerai pas manquerai vraiment pas oui je viendrai oh oui yes yes yes... »

À cet instant arriva sur mon assiette le civet de lièvre, absolument noir de décomposition, inerte et répugnant. Le vieux comte me regardait de l'autre bout de la table, les yeux perçants et railleurs tandis qu'il affilait un couteau à désosser avec lequel il s'apprêtait à découper des tranches minces comme des feuilles de papier dans un jambon assaisonné de la région. Ses magnifiques mains de vieillard remuaient prestement dans le scintillement des bougies, sa voix était claire et froide.

« Notre recette du civet de lièvre remonte aux Croisades et nos archives familiales contiennent une intéressante histoire. Je suis certain que notre jeune invité américain aimerait l'entendre tout en savourant notre modeste lièvre de campagne... » Je sentais ses robustes valets de pied faire un pas en avant. Le comte me fixa avec des yeux vitreux en me désignant avec enjouement de son couteau à désosser.

« Ou peut-être que notre jeune ami américain est tellement accoutumé à la viande de bison que notre

pauvre petit lièvre sans prétention ne retient même pas son attention ???? »

Avec trois laquais à me souffler dans le cou, j'avalais en m'étouffant cette pâte putride d'animal mort qui me collait aux dents comme du goudron pourri. Ah, fameuse couverture !

Ce vieux et visqueux Comte de Vile a sa propriété sur une île d'ordures au milieu d'un lagon noirci par le pétrole. Nos garçons-poissons lui firent son affaire avec des grenades sous-marines. Nous avions appris à respirer sous l'eau, nous apprîmes très vite comme nous apprenons tout très vite, on nous appelle les « adaptables biologiques ». On traverse des courants insupportables sous ces infectes eaux polluées, où prolifère un monde de vase-film, de complots, d'armées, invisibles inaudibles à pleurer pour retrouver lumière et son et ils fondent comme des ombres grises. Avancez. On n'a pas du tout l'impression d'être sous l'eau, mais plutôt de traverser de la très fine poussière noire, il ne faut pas arrêter de la faire tourbillonner pour passer à travers. Ce vieux comte nous avait vendu des Zimbous lémuriens malades, dont un grand nombre mourut en transit. La future génération de Zimbous est l'espoir de notre parti et la moindre attaque contre un Zimbou équivaut à nous donner un coup de pied dans les parties.

Le comte recevait un représentant américain Bor Bor, un des hommes travaillant pour nous sous une couverture. Il savait avec quelle impatience l'homme attendait de passer à sa vente et il le fit attendre quatre heures pour dîner...

« Aimeriez-vous voir notre galerie de portraits ? Mais oui bien sûr... Comme j'ai été étourdi de ne pas l'avoir proposé plus tôt pendant cette petite attente un peu longue - mais voyez-vous nos gens doivent toujours manger en premier... C'est une tradition familiale qui remonte aux Croisades... Il y a d'ailleurs une intéressante histoire à ce propos... »

Cinq heures plus tard devant une fine et des cigares, le comte écoutait, attentif et funeste comme un vieux vautour.

« Vous comprenez c'est la drogue parfaite. On la

met dans la nourriture les sucreries les boissons non alcoolisées. Il est impossible de la détecter et elle s'adapte à tous les pays. Bref c'est simplement la bande sonore la plus stupide qui a cours dans le pays visé. Et elle mettra au pas n'importe quelle partie du monde. Le Bor Bor fait toujours naître une majorité. Dites-moi quelle marque de Bor Bor on vend quelque part et je vous dis tout de suite ce que pensent ressentent entendent et voient les gens de cet endroit. Or il se trouve que nous cherchons un distributeur italien... Vous êtes l'homme qu'il nous faut... »

Lentement le vieux comte monta dans l'air et les murailles de son château s'émiettèrent sous l'explosion de notre grenade sous-marine.

LA JOURNÉE EST TIRÉE

La malheureuse expédition des Fanatiques 80... Il s'agissait là d'une armée d'élite constituée de commandos de lesbiennes connues sous le nom des Chéries. Chaque officier avait une garde du corps de femmes-policiers ainsi que des lesbiennes passives et sentimentales comme plantons et aides de camp. Financée par des capitaux privés, l'expédition débarqua sur la côte et pénétra au cœur du pays Garçon sauvage. Seulement, elles ne virent jamais un seul garçon sauvage... feux de camp encore fumants... graffiti phalliques moqueurs sur les murs des casernes désertes...

VOUS AIMEZ UNE BIEN GROSSE, LES CHÉRIES ?

Les Chéries se trouvent dans une zone de petites collines rocailleuses aux environs de Casablanca... tout autour, des chiens qui hurlent. Les voilà qui pénètrent dans un ravin escarpé.

« SORTEZ VOUS BATTRE BANDE DE SALES PETITS ANIMAUX ! »

Ricochet de l'écho renvoyé par le flanc rocheux de la colline...

« SORTEZ VOUS BATTRE BANDE DE SALES PETITS ANIMAUX... Sortez vous battre bande de sales petits animaux... »

Dans une ancienne tour de signal se sont rassemblés les garçons sauvages. Ils renversent la tête et hurlent et ce hurlement se fond en un grognement qu'accompagne un mouvement sec de la tête en avant, dents étincelantes et yeux embrasés, et partout aux alentours les chiens de s'agiter et de se hérissier et de foncer en bandes. Ils fracturent leurs chaînes et sautent par-dessus les murs des villas. Ils sortent par paquets des grottes et des caves. Et un fleuve de chiens de se précipiter dans le ravin. Les Chéries ouvrent le feu avec mitrailleuses et grenades, mais les chiens se ruent sans arrêt vague après vague, sautant à la gorge et au visage, se traînant encore sur leur arrière-train brisé pour

mordre en plein jarret... Les Chéries sont déchirées en petits lambeaux hurlants.

Cinquante garçons accroupis sur le sable se mettent à rugir comme des léopards. Leurs yeux s'éclairent de l'intérieur, leurs lèvres se retroussent sur des crocs luisants... voilà les léopards qui descendent des rochers et des arbres, vaste horde de léopards qui avancent en un flot, les garçons tremblent grognent tendent leurs brillantes - on appelle cela « faire avancer le félin ». Soudain les filles voient une muraille compacte de léopards leur foncer dessus des deux côtés du canyon. Elles vident leurs mitrailleuses, mais les léopards n'arrêtent pas d'arriver sautant par-dessus leurs camarades tombés pour mettre les Chéries en charpie... Un léopard rugit par-dessus l'arrière-train d'une femme, repoussant un autre léopard. D'autres, rassasiés, se lèchent le sang sur la gueule l'un de l'autre.

Les garçons ont fait tomber un régiment dans une embuscade. Les soldats tués sont empilés dans un cratère lunaire. Et la silhouette des garçons sauvages se découpe sur le bord du cratère avec leurs fusils sur un arrière-plan d'aurores boréales. Audrey montre.

« Hé visez donc un peu tous ces cadavres. »

Les garçons enlèvent leur cache-sexe et se roulent dans les cadavres comme des chiens dans la charogne.

« Y a quelqu'un qui a un couteau à foie ? » demande un garçon à la mâchoire flasque.

Un autre lui tend un petit couteau recourbé. Il le prend et retire le foie des soldats les plus jeunes et paraissant en meilleure santé, vérifiant les yeux pour repérer les cas d'hépatite. Les garçons dévorent le foie cru. Ils font semblant d'avoir la tuberculose, toussant et se crachant du sang les uns sur les autres et expirant dans les bras l'un de l'autre. Pour finir ils simulent tous la mort sauf un d'entre eux qui sonne l'extinction des feux.

Vendredi, Bellevue 8, 1970... Je décidai d'énoncer le concept d'évolution inverse. L'homme n'est pas

sorti de l'état animal, on l'a poussé pour qu'il redescende pour être un animal pour être des animaux pour être un corps pour être des corps et ceux qui l'ont poussé sont les membres infâmes de la Cinquième Colonie. Les animaux auraient suivi une évolution bien tranquille pour devenir de fantomatiques lémurs spirituels sur des îles de cyprès des paluds, antilopes pouvant courir à 300 km/h, salamandres cristallines dans de profonds bassins d'eau claire, caméléons arc-en-ciel et lézards Gorkha d'une beauté sereine, sages ancêtres crocodiles avec toute la patience des marais et des rivières dans leurs yeux somnolents, fines grenouilles délicates, mollusques passionnés aux chatoyantes lueurs de perle dans les lagons peu profonds, grandes corneilles bleues, et les chiens sauvages qui sourient... C'est au milieu de cet Éden que le premier homme débarqua d'un vaisseau spatial désespéré. C'est là qu'il vécut en compagnie des animaux en attendant qu'on vienne le rechercher. Mais arrivèrent ceux de la Cinquième Colonie. Un jour que le premier homme coïtait avec un jeune lémur tout timide, on lui donna de derrière une tape. C'était un gros flic, qu'accompagnaient un docteur de la police qui lui préleva une côte, et le cureton whiskyfié qui marmonna quelque chose par-dessus la côtelette : celle-ci se transforma en une lesbienne-policier qui s'empressa de beugler à notre Adam stupéfié...

« QU'EST-CE QUE TU FABRIQUES DEVANT DES GENS COMME IL FAUT ? »

Cela commença dans une garden-party donnée par la comtesse de Vile à Marrakech. A.J. arriva déguisé en général de la guerre de Sécession, sa vareuse était grise et son pantalon était bleu.

« Ça montre bien qu'ils veulent remettre ça hein général ?

« Pas exactement. »

A.J. dégaina son sabre de cavalerie et d'un seul coup décapita le chien afghan de la comtesse. La tête rebondit à travers la terrasse avec un hoquet hideux. Dans un coin l'Électricien secouait le billard électrique de charité et balançait des

tourbillons de courts-circuits à travers le jardin. Verres et bocal à punch s'écrasèrent par terre, les plateaux sautaient en l'air et se fracassaient sur les invités. M^r Hyslop amena par le licou un grand destrier à robe grise et aida le général à se mettre en selle. Celui-ci lève son épée ensanglantée. Des Chinois sortent à la charge de la cuisine armés de couperets. L'orchestre entonne *The Battle Hymn of the Republic*...

« Car il a lâché le redoutable éclair de sa terrible épée rapide... »

« LAISSEZ-NOUS SORTIR D'ICI ! » hurlent les Gardes Aphidiens, qui prennent d'assaut les sorties dans une tornade de membres sectionnés et de têtes décollées.

« Il foule aux pieds la vendange sortie des raisins de la colère... »

En bottes de caoutchouc et déguisement de pirate avec bandeau sur un œil, l'autre brillant d'un bleu féroce, M^r Hyslop lève son coutelas au-dessus de la mare de sang où il est plongé jusqu'aux genoux...

« You hou hou et une bouteille de rhum ! »

Il hisse le Pavillon Noir tandis que des chiens de garde enrégés bondissent du film cassé.

A.J. se tient sur un piédestal et le tout se découpe sur un ciel vespéral, drapeaux claquant au vent. Il embouche son clairon...

« Il a fait retentir la trompette qui ne sonnera jamais la retraite... »

Le ciel s'illumine d'un éclair bleu avant de s'obscurcir lentement tandis qu'un garçon sauvage sonne l'extinction des feux...

« La journée est tirée
Le soleil s'est retiré
Du lac de la colline du ciel
Tout est bien brave soldat
Dieu ne nous quitte pas... »

A.J. se dresse dans l'encadrement d'une porte qui surplombe la cour de sa grandiose résidence de Marrakech.

« Où est mon cobra nom de Dieu ? »

Un garçon se précipite et lui colle un cobra sur le nez.

« Votre cobra ici Misteur. »

« Je ne veux pas de ce fils de pute. Laissez-le dans le jardin. »

Je passai à côté de lui en traversant un vestibule pour me retrouver dans l'aveuglante lumière du soleil. Trop tard je me rendis compte que j'avais oublié mon coussinet vertébral. Le marché s'obscurcit de plus en plus d'une épaisse obscurité palpable pareille à un film sous-exposé et le noir se fit en moi.

Je me retrouvai vêtu d'un uniforme marin et me tenant sur le pont d'un bateau en train de virer de bord.

« Prenez les ris du mâât d'artimon et bâbord toute, bande de canards d'eau douce ! » vociférai-je à pleine gorge. Je fis un signe au second.

« Désignez quelques hommes pour passer du goudron brûlant sur l'entrée de capot et pour goreter la sentine. »

Je tournai les talons et entrai dans ma cabine. M^r Pike le second m'y avait suivi. Il s'assit avec insolence dans mon fauteuil de maître du bord et se versa un boujaron de rhum d'une bouteille qui se trouvait sur la table.

« Je dois reconnaître qu'il n'y a que vous Sir, pour penser à faire fourbir des hommes en plein milieu d'un ouragan. »

Un grand fracas de bois qui éclate et des paquets de mer s'engouffrèrent par la coque ouverte et me balayèrent sur le pont.

« Abandonnez le navire nom de Dieu... Chacun pour soi ! »

LE JOURNAL DE BORD DU CAPITAINE

Un dirigeable d'encre de Chine amarré dans un champ d'herbe humide sur fond de ciel violet... Garçons d'une blancheur de nacre tressillante qui explosent en éclats d'opale et en souffles de nuage blanc. Labyrinthes de perle, poissons d'émeraude, cette lumière jaune comme du miel là dans mes mains...

« Danse des chambres danse des visages » - ça sort de Conrad Aiken, *The Great Circle*...

« J'ai fait un long chemin. »

« Pourvoyez aux besoins des marins pas vrai M^{rs} Murphy ? »

Il prit une espèce de chambre avec un autre monsieur. C'était il y a longtemps.

« Cette chambre est fermée depuis des années. »

« J'ai la clé M^{rs} Murphy. Vous ne vous souvenez pas de moi M^{rs} Murphy ? Johnny est de retour et je saurai retrouver mon chemin. Ah vous voilà, les escaliers derrière lui... arrivé d'aujourd'hui... Voici qu'arrive la camionnette de Connally... »

Les garnis de M^{rs} Murphy... tous les vieux de la scène...

Sec et cassant comme des feuilles mortes le groupe de reconnaissance grimpa une colline de grès rouge et notre train de ravitaillement n'avait pas bougé de là, à moitié enseveli sous le sable... milliers de kilomètres à l'heure vents ici...

Voyage, fondu, portes invisibles sur la mort et au-delà...

Ces jeunes gens d'image et d'association que voici à l'entrée de l'avenue...

Lorsque M^r Wilson, le consul des États-Unis, arriva à son bureau il remarqua un jeune homme assis devant la réception, et espéra que quelle que soit la démarche de ce jeune homme le vice-consul M^r Carter pourrait s'en occuper.

Le préposé à la réception lui dit « Bonjour » en lui passant la feuille de papier. M^r Wilson fronça légèrement les sourcils, lança un coup d'œil au jeune homme qui le regardait fixement, puis monta l'escalier qui menait à son bureau sans lire le morceau de papier. C'était lundi, le courrier s'empilait sur son bureau. Il déplia le papier.

Le téléphone sonna. Le consulat britannique demandait quelques renseignements -

« Oui euh - Je ne comprends pas très bien ce que - hum oui - non, pas un visa de touriste - » Il jeta un coup d'œil sur le papier - Nom : J. Kelly. « Non, seulement un visa de résident. » Objet de la démarche : « Identité ». Diable qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Oh mon Dieu pas un passeport perdu - « Mais je vous en prie. » Il raccrocha.

Il poussa un bouton. « Je vais recevoir M^r Kelly. »

« Oui M^r - » le consul jeta un coup d'œil sur le morceau de papier bien qu'évidemment il ait retenu le nom - « M^r euh Kelly - eh bien que puis-je faire pour vous ? »

Le jeune homme assis de l'autre côté du bureau avait un visage bronzé et des yeux gris très pâles. « Matelot de la marine marchande, jugea le consul en faisant disparaître de son visage toute trace de sympathie, a perdu argent et passeport dans un bordel. »

« Il me semble que c'était vous qui vouliez me voir. »

« Mais je - » Le consul était déconcerté. Il se souvenait bien d'une histoire de passeport laissé comme garantie d'une facture - était-ce Kelly ? Il chercha le papier dans une corbeille à courrier, ah le voici - passeport n° 32, USA, laissé comme garantie, Hôtel Madrid...

Le consul était maintenant très grave. « Puis-je voir votre passeport s'il vous plaît. »

À la surprise du consul le jeune homme lui tendit immédiatement un passeport qu'il avait apparemment tenu dissimulé derrière le bureau. Le consul examina ce passeport.

C'était un passeport de matelot, n° 18 - « Hum un de ces petits numéros - date de naissance 1944, San Francisco - » Le consul releva la tête.

« Il y a là une erreur. C'est un autre Kelly que je voulais voir. »

Le jeune homme eut un signe de tête. « Je sais. Mon frère. »

« Vous me dites que vous le saviez ? Alors pourquoi êtes-vous venu à la place de votre frère ? »

« Mon frère Joe Kelly est mort. »

« Mort ? Mais quand ? Pourquoi le consulat n'en a-t-il pas été informé ? »

« Il est mort il y a cinq ans. »

Le consul se sentit fier de son impassibilité. Il examina le bout de papier, et se rappela qu'il était arrivé sur son bureau juste au moment où il quittait

son travail vendredi après-midi -

« Eh bien M^r Kelly, il y a de toute évidence une erreur complète. Après tout votre nom n'est pas si rare. Et de toute façon qu'est-ce qui vous fait penser que cette note se rapporte à votre frère ? »

« Cette note est-elle datée ? »

« Datée ? Mais pourquoi, elle est arrivée ici vendredi après-midi. »

« Oui, mais porte-t-elle une date ? »

Le consul regarda le papier. La date était salie, illisible. De fait, le consul dut admettre que cette note avait un air étrange. On aurait dit une photocopie, comme un vieux document sorti de quelque grenier oublié, indiquant simplement que l'hôtel Madrid détenait le passeport n° 32 délivré au nom d'un certain Joe Kelly, né le 6 février 1944 à San Francisco, Californie - pour/contre non-règlement d'une note d'hôtel (montant non spécifié), signée par le patron J.P. Borjurluy.

Le consul pinça les lèvres et décrocha le téléphone. « J'ai ici une note » - il la lut au téléphone. « Quand est-elle arrivée ? Vendredi - à quelle heure ? - et qui l'a apportée ? Ah ah. » Il raccrocha.

« Ma foi voilà qui est bizarre. Il semble que le préposé à la réception était sorti quelques instants et qu'en revenant il a trouvé cette note sur son bureau... M^r Kelly, pourriez-vous m'indiquer les circonstances dans lesquelles votre frère est mort ? »

« Le vapeur Panama en route de Casablanca à Copenhague - perdu corps et biens. »

Il se trouvait que le consul collectionnait des documents sur les sinistres maritimes, sur lesquels il tenait un album de coupures. Le Mary Celeste, le Great Eastern, le Moro Castle. En voici un qui lui avait échappé - mineur sans doute, petit cargo, mais apparemment - il jeta un coup d'œil sur le papier - tout à fait digne d'intérêt.

Il sortit un paquet de Players, souriant pour la première fois, et présenta le paquet ouvert à son visiteur. Le jeune homme accepta la cigarette avec un « Merci » inexpressif.

Le consul jugea qu'il y avait quelque chose,

comment dire, de *singulier* dans ces yeux clairs et froids qui semblaient regarder quelque point perdu très loin et il y a très longtemps. « Il regarde dans un télescope » estima le consul avec une certitude qui le surprit.

« Je crois que votre frère faisait partie de l'équipage ? »

« En effet. Il était le second lieutenant. »

« Des passagers à bord ? »

« Un seul. Un jeune Danois du nom de Leif. Il n'avait plus d'argent - « à blanc », disent les Danois - il était comme disent les Danois « à blanc ». Rapatrié par son consul. »

« Pas tout à fait. »

« Pas tout à fait ? Non pas tout à fait - il s'en fallut de cinquante milles marins environ. »

Le consul se rappela que le lundi était un jour chargé.

« Eh bien je suggère que nous nous rendions cet après-midi à l'hôtel Madrid. » Il feuilleta son carnet de rendez-vous. « Pouvez-vous venir me chercher ici à 16 h ? »

C'est un jour d'automne clair et scintillant. On voit à l'œil nu les tours sur le Rocher. Le télescope est maintenant pointé sur les tours. Vues à travers celui-ci, les tours miroitent dans des voiles de chaleur. Je prends une photo du télescope et de la piscine, évitant les palmiers. Oui le jardin pourrait être

Sweet Meadows

14 nov. 1970

Les visiteurs choisis de Puerto de los Santos dans les îles du Loin, en attendant de se loger dans une résidence permanente, s'installent habituellement à Hampton House. Il s'agit là d'une bâtisse en bois ressemblant à une caserne et située dans le haut de la ville, laquelle est construite sur une série de terrasses et de falaises qui descendent jusqu'au niveau de la mer depuis une hauteur de trois cents mètres. À Hampton House, la nourriture est bonne et ce que chacun fait dans sa chambre ne regarde que

lui. En me promenant dans les rues, je fus frappé par le bleu profond de l'océan, les arbres en fleur et les arbustes partout. Les habitants arboraient des couleurs vives et de larges sourires, mais je leur trouvais quelque chose de frêle. Je me dis qu'ici la température frisait les 45°, et je remarquai des gens qui allaient nus. Ça paraissait être un endroit plaisant dans l'ensemble, mais je me laissai dire qu'on avait du mal à trouver des appartements et que plus d'une personne avait atteint ses vieux jours à Hampton House en attendant d'en trouver un, et voici Ian qui avait quelque chose d'absolument fabuleux dès le lendemain de son arrivée.

Il me faisait faire le tour du propriétaire. À deux pas de la mer, construit en vraie pierre, balcon tout autour, tapis persans, le grand jeu...

« Mais comment as-tu trouvé ça ? »

« Oh, me dit-il, je me suis arrangé avec le consul... »

J'avais rencontré le consul à l'aéroport et il m'avait fait fort mauvaise impression. Un individu à l'air soufifreteux et au visage grêlé, dans un costume de toile d'un gris douteux, qui montra sa poitrine du pouce.

« Moi votre consul Misteur. Vous avez besoin de quelque chose vous venez me voir. Plein de salauds par ici. »

Il me donna sa carte, crasseuse : *Filipe Cardenas Infanta, Consul honoraire des États-Unis*. Et voilà que Ian parlait de lui donner six cents dollars pour une vague cession de bail qu'il n'avait probablement pas le droit de négocier ; Ian, qui était toujours si prudent dans ce genre d'affaires. Peut-être que ce climat l'amollissait et il n'était pas vraiment possible de faire abstraction du fait que tandis que nous regardions le port assis sur le balcon parmi la senteur des arbres en fleur, il y avait des indigènes partout ; marchant le long du balcon sur la digue, perchés dans les arbres, escaladant le toit. Ça n'empêche pas que ce climat est magnifique.

Au point culminant de l'île, à neuf cents mètres environ, une immense gorge descend jusqu'à la mer. À

la cime de la gorge une falaise de calcaire tombe à pic sur trois cents mètres...

Tous les dimanches les étudiants en lévitation se lancent de cette plate-forme de pierre naturelle, descendent lentement et se posent sur la plage, en faisant signe à leurs compagnons encore en l'air. Nus, en maillot de bain, en cache-sexe arc-en-ciel, en panoplie de Buck Rogers et sandales de Mercure ; c'est un spectacle éblouissant, et parfois un spontané sort des badauds pour essayer ses ailes. Certains d'entre eux volent effectivement. Tout est une question de confiance parfaite comprenez-vous... et voici la maison de Ian à deux pas de la mer, tapis persans le grand jeu ; arbres en fleur et arbustes, couleurs vives, larges sourires... absolument extra niveau de la mer nourriture à Hampton il me faisait faire le tour dans sa chambre ne regarde que lui pierre balcon tout autour rocher bleu au bord de la mer... Mais comment as-tu trouvé ça ? Pas vraiment possible de faire abstraction d'un individu à l'air souffreteux et au visage grêlé... « Moi votre consul Misteur... Vous avez besoin de toit. »

BRAVE SOLDAT

Faubourgs de Singapour... Un pousse-pousse s'arrête devant un bar minable... BAR NUMÉRO 1... Un homme jeune descend. Il est blond et porte un costume de pongée jaune. Il a le visage tiré et ridé il fait plus vieux que son âge les yeux circonspects et piqués par la morphine. Il est mal rasé et son costume est sale. Il règle le garçon et entre. Il n'y a des clients qu'à une seule table dans le bar. Tous se retournent et le regardent. Il s'avance jusqu'au bar où le barman le regarde également, silencieux et impassible.

« Est-ce que c'est la bonne adresse ? Cantina de los Santos ? »

« Nom changé » lâche le barman.

Un type rougeaud aux cheveux gris se lève...

« C'est bien la bonne adresse, l'ami, bienvenue à la maison. Voici Rodriguez le conducteur de bus. »... Une séquence de rappel montre la scène du bus qui prend feu. « Et voici Jimmy le pilote. »... Séquence de rappel montrant le pilote qui abandonne avion et passagers... « Et voici Lee le toubib... Il a un peu de pénurie pour une certaine opération de montage et il est pas regardant sur son personnel, pas vrai toubib ? »

« Tout juste ; j'ai moi-même deux trois petites choses dans mon passé dont je préfère autant pas me souvenir... »

« Quant à moi, déclare le jeune homme, j'étais second lieutenant sur le Titanic... J'étais dans le premier canot de sauvetage déguisé en gonzesse... J'ai eu un peu de fil à retordre quand les bonnes femmes m'ont reconnu, mais grâce à Dieu et à ma mitraillette, j'ai fait de la place là-dedans... »

DIEU NE NOUS QUITTE PAS

« Je m'étais assuré un poste en Malaisie, en amont

d'une rivière où je supervisais une équipe de cent coolies qui devaient construire prétendument sous ma direction une ligne de chemin de fer et il se trouve que cette voie ferrée n'a jamais été terminée... »

Voix du narrateur tandis qu'on le voit défaire ses bagages dans un bungalow en compagnie d'un serviteur malais à la taille fine. James Lee défait sa trousse à drogues qui est en fait une sacoche de médecin, plaçant flacons et pipes et seringues sur la table tandis qu'Ali sort vêtements et moustiquaire et fusils et boîtes de conserve.

« Je suivais désormais un solide régime journalier de quatre injections de morphine mélangée de cocaïne, six pipes d'opium avant le coucher, et hachisch tout le jour pour entretenir l'appétit et accroître ma vigueur sexuelle. Ali mon valet de pied suivait évidemment le même régime... ». Lee et le valet se déshabillent et passent à l'enculade après une série de judicieuses injections.

« Les coolies étaient logés dans un seul bongsal, une pièce immense comme une tente de cirque avec lits, tentes, cabines, nattes et fours. Comme il n'y avait pas de femmes à moins de deux cents kilomètres à la ronde, il n'est pas surprenant que d'autres vices abondaient... » On voit James Lee inspecter le bongsal dans une brume de hachisch et d'opium.

« Je constatai que les jeunes garçons étaient les esclaves d'une clique de gangsters tatoués de Singapour qui les vendaient et les revendaient. J'étais décidé à mettre fin à cette ignoble pratique. » Scènes d'échanges de garçons, etc.

« Aussi, quand un bourreau voyageur arriva au village, je lui payai un bon salaire et fis mettre en accusation les chefs de bande, qui furent décapités sur-le-champ... » Les garçons se ruent dans le sang pour s'y baigner.

« Libérés de la coercition, les garçons devinrent les maîtres et tinrent des orgies nocturnes dans le bongsal. Après le travail du jour et un bain dans la rivière, les coolies se retrouvaient dans le bongsal pour faire la cuisine, laver les vêtements, fumer opium et hachisch. Bientôt les garçons se déshabillaient... » Un garçon danse nu comme un ver au son des tambours et des flûtes.

« Lorsque j'entrai avec Ali la scène était indescriptible... » James Lee pénètre dans le bongsal avec sa sacoche.

« En me faufilant entre garçons et hommes nus, des mains amicales m'allégèrent de tous mes habits, mais je refusai d'abandonner ma trousse à drogues et je ne tardais pas à en faire bon usage. Je remarquais deux garçons qui copulaient, mais connaissaient quelques difficultés à atteindre l'orgasme du fait de l'abus d'opium. L'assistance en était déjà à piaffer et à détourner le regard lorsque le remède surgit dans ma main. J'injectai prestement un demi-grain de cocaïne dans les fesses d'un des garçons et dans le bout des fesses de l'autre qui m'était le plus facile d'accès... » Les garçons ressuscitent. L'assistance est de nouveau captivée. Le garçon balaye de foutre James Lee, qui est assis nu sur une canne-siège et qui ouvre sa trousse à drogues...

« Puis je fis passer une sucrerie faite de yage que j'avais ramené du Brésil et du hachisch mêlé à certains agents irritants qui déclenchent une éruption rouge de démangeaisons érogènes dans les organes sexuels et l'anus tandis que des visions sexuelles défilent dans le cerveau qu'apaise la bleuité calmée du yage. Les garçons furent bientôt à se chercher les uns les autres comme des animaux s'accouplant ici et là entourés d'une assistance masturbatrice. L'immense pièce était inondée de l'odeur de muqueuse rectale de sperme de sueur de hachisch et d'opium... Je me retrouvai moi-même bientôt dans le bain et fus enculé à quatre pattes par un petit Malaisien roux qui avait à n'en pas douter du sang de matelot dans les veines à sentir le visage de jeune marin fondre son sourire au mien pendant que je déchargeais devant mes cent coolies dans la pure flamme bleue impavide du yage pimenté de hachisch puis rafraîchi et tempéré à l'opium et enfin débridé par la cocaïne.

Je m'établis comme Saint et la paix régna sur le bongsal. Quand parfois une bagarre éclatait, j'administrerais promptement de la morphine aux deux adversaires. Nous avons maintenant installé des raffineries pour fabriquer cocaïne aussi bien que morphine. Ali et moi amenâmes lit et mobilier dans

le bongsal et nous installâmes un petit coin d'Angleterre avec mes portraits de famille et le fanion de l'école. Le bongsal ressemblait à une petite ville sous un seul toit avec cabines, stands de cuisson, rangées de couchettes, hamacs, perroquets singes et chacals favoris.

Je pris soin d'établir un programme rotatif. Il y avait de douces nuits bleues au yage avec musique de flûtes et délicates copulations distantes. Il y avait de sauvages nuits mouvementées au hachisch et à la cocaïne qui crépitaient à travers le bongsal tandis qu'on baisait à la queue sur des musiques déchaînées. Et il y avait de calmes nuits raisonnables au numéro 2 où chacun faisait ce que bon lui semblait.

Comme vous pouvez le constater, mon système est fondé sur la rotation des drogues utilisées et le même principe s'applique à toute activité. Ceux qui ont connu le summum du plaisir sexuel s'efforceront de renouveler cette expérience à la première occasion et ainsi s'épuiseront rapidement et émuuseront la sensation qu'ils convoitent. C'est pourquoi après une orgie acharnée, j'administrerais la nuit suivante à chaque homme une grosse injection de morphine et continuais ces injections plusieurs nuits de suite, les tempérant graduellement de cocaïne pour éviter constipation et léthargie, puis de hachisch jusqu'à ce que les hommes soient de nouveau en état.

On s'est débrouillé comme ça pour faire durer la voie de chemin de fer pendant cinq ans et ce furent d'heureuses années... »

Depuis la plus tendre enfance Jerry a été physiquement un pleutre. Il ne peut tout simplement pas supporter la moindre douleur. Et son goût pour le moindre plaisir le rend doublement vulnérable. Il adore les bonbons et les glaces et la bonne nourriture et qu'un repas soit retardé ne serait-ce que d'un quart d'heure lui cause le plus vif inconfort gustatif et de puissants grondements d'irritation gastrique. Pendant l'adolescence ses érections sont incontrôlées et souvent embarrassantes. Embarras qui peut mener au plaisir

exquis de l'orgasme spontané. Cela se produit pour la première fois avec le directeur de l'Académie dont il fait partie. Le directeur vient d'aller au pavillon Clayton pour le dîner, et le père et la mère de Jerry sont sortis. Il est assis dans le salon avec le directeur il se sent très mal à l'aise tout en essayant de lier conversation. Le directeur le regarde silencieusement et dit soudain...

« J'aimerais te voir déshabillé, Jerry... »

Jerry se sent tout d'un coup bien faible... Et si ça arrivait ? Il sait que ça arrivera.

« Oh d'accord... On monte dans ma chambre ? »

Il monte les escaliers devant le directeur. Il respire lourdement et son cœur cogne. Dans sa chambre, un 22 long rifle au mur. Quelques coquillages marins dans une petite vitrine. Tapisserie rose le directeur lui pose des questions sur son travail scolaire tout en enlevant sa cravate et sa veste il essaye de ne pas y penser peut-être que ça se passera très bien il continue à parler en déboutonnant sa chemise et en l'enlevant. Il laisse tomber assez lourdement ses chaussures par terre. Il se lève et le directeur le regarde.

« Avance-toi par ici Jerry... »

D'un air gauche Jerry s'avance et se tient devant lui. L'homme ouvre sa ceinture déboutonne son pantalon et son caleçon qui tombent à ses pieds il sent cette pression entre ses jambes tout en sortant du petit tas que forment pantalon et caleçon et il se tient là avec rien d'autre que ses courtes chaussettes. L'homme pose ses mains sur le dos et la poitrine de Jerry...

« Redresse-toi... Voilà... »

Le directeur laisse descendre son regard le long de son corps et voilà que ça se produit il ne peut plus l'arrêter... Il rougit jusqu'aux oreilles et se mord la lèvre avec un petit cri plaintif.

« Ton petit pipi est en train de durcir... »

Jerry sait bien que ce n'est pas grave et sa gêne tourne vite à l'excitation tandis que l'homme le retourne le touchant ci et là et corrigeant son maintien.

« Assieds-toi Jerry... »

Jerry s'assied sur le lit à côté de lui...

« Est-ce que ça t'est arrivé de jouer avec ton pipi Jerry ?... »

Jerry pique un fard... « Ben euh je me le touche des fois... » En fait il ne s'est jamais branlé éveillé, mais il a des pollutions nocturnes plusieurs fois par semaine.

« As-tu jamais joué avec jusqu'à ce que ça sorte ? »

Une goutte de lubrifiant sourd de la petite fente au bout de la bite de Jerry... « Que ça sorte ? Vous voulez dire : ça ? » Il montre la perle de lubrifiant...

« Non Jerry pas ça. C'est quelque chose qui se produit quand on joue avec. »

Avec des doigts caressants il touche le sommet de la pine de Jerry.

« Es-tu circoncis Jerry ? »

Il fait descendre ses doigts pour voir si le pénis est circoncis ou si le gland sort de la petite peau... Sous le toucher Jerry ressent la pollution nocturne dans ses couilles serrées haletant rejette la tête en arrière il décharge.

Jerry est une étrange créature qui ressemble à un mollusque abandonné par le ressac. Il rougit facilement et quand il a peur, tourne au vert pâle. Un jour qu'il était sur le siège arrière de la Dodge paternelle, un trou dans la route le fit décharger. Ensuite il banda chaque fois qu'il montait dans une voiture et cela était fréquemment embarrassant. Le voici qui descend de voiture en essayant de se cacher avec une main dont il gonfle sa poche.

Dès que son père et son frère aîné furent partis en voiture, Jerry grimpa les escaliers quatre à quatre et traversant le studio de son père se rua dans sa chambre, tira de dessous le lit le paquet qu'il avait reçu le matin par la poste et l'ouvrit de ses doigts tremblants. C'était un vibreur pourvu d'une verge arrondie en caoutchouc rouge. Bouche sèche cœur cognant il envoya en l'air ses mocassins et arracha sa chemise et descendit pantalon et caleçon. La bite dure et humectée, il prit un pot de vaseline dans un tiroir et s'allongea sur le lit jambes relevées et passa de la vaseline

au bout de son vibrateur et dans son cul qui s'ouvrit et sembla avaler le vibrateur. Il soupira profondément et appuya sur le bouton, ses jambes battirent l'air il sentait la tension de pollution nocturne entre ses jambes et juste au moment où il allait jouir il vit son père et son frère penchés par-dessus le lit. Jerry rougit jusqu'au blanc des yeux tout en gardant en lui le vibrateur il ne pouvait plus arrêter et lâcha des giclées qui lui éclaboussèrent le menton suffoquant haletant dans une brume rougeâtre ses jambes battaient spasmodiquement des points argentés brassaient devant ses yeux et il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, son père était en train de lui frotter le visage avec une serviette mouillée tandis que son frère déboutonnait sa chemise en souriant.

Ce rapport sexuel avec son père et son frère fut d'un grand soulagement pour Jerry. Il prit des leçons de jiu-jitsu et commença à surmonter sa lâcheté physique. Mais de sombres nuages s'amassaient à l'horizon. Son père n'avait jamais été un bon homme d'affaires.

« Peu à peu les mauvais jours vinrent de plus en plus souvent frapper à la porte. »

Ils perdirent la grande maison qu'ils avaient sur la colline et s'installèrent dans un petit appartement avec des murs peu épais et des voisins hostiles. Son frère trouva la mort dans un accident de voiture. Un an plus tard, son père et sa mère moururent dans une épidémie de scarlatine. On l'envoya vivre chez un oncle qui allait en faire un homme en l'expédiant dans une école militaire. Aussi Jerry s'enfuit-il pour se joindre à un cirque ambulante.

OH OH QUE S'EST-IL DONC PASSÉ ?

Le froid cinglait sur l'appontement de Halifax, clair et lumineux dans le soleil de fin de journée. Le vent frais du large était un peu tombé lorsque John Hamlin atteignit la Mary Celeste. Il avait

signé son engagement comme second lieutenant. En montant à bord il aperçut un garçon qui se tenait à trois mètres environ de la planche à débarquer comme pour l'accueillir à bord. Celui-ci avait dans les seize ans, un visage pâle et amaigri, des yeux verts et des cheveux châtons ébouriffés. Il y avait une balafre à moitié refermée sur la pommette gauche dont l'entaille livide ressortait dans les rayons rosissants du soleil couchant. Vêtu d'une chemise bleue et d'une veste grise en loques, il semblait ne pas sentir le froid. En voyant John ses lèvres s'entrouvrirent de surprise et de reconnaissance. L'intérieur de ses yeux s'alluma et il sourit comme un animal se léchant les babines d'un désir virginal nu dans ce jeune visage. Une mouette laissa tomber un bout de pain aux pieds du garçon. Il s'approcha de quelques pas comme un chat des rues précautionneux qui s'aventure en geignant. Une odeur musquée de décomposition aigre-douce s'échappa de sa bouche à demi ouverte. John se demanda si ce garçon était normal. Il lui tendit la main avec un sourire.

« Je suis John le second lieutenant. »

La main de l'autre était douce et menue et froide.

« Je suis Audrey votre mousse seulement je suis trop malade pour vraiment travailler ou pour pouvoir dormir dans le gaillard d'avant vous comprenez bien sûr donc nous partagerons la même cabine enfin seulement si vous me voulez pour mousse... »

Il commença à s'éloigner faiblement et se mit à tousser se tourna dans le couchant se couvrit le visage d'un foulard bleu tremblant de tout son corps. John posa une main sur l'épaule du garçon et sentit les os comme ceux d'un chat affamé. Enfin le garçon arrêta de tousser et mit le foulard dans la poche de sa veste. Il regarda John, ses lèvres mouchetées de sang - souriant en rentrant le sang à coups de langue avec les derniers rayons rouges du soleil couchant son visage flamboya comme une comète puis s'estompa lentement tandis que le soleil s'enfonçait derrière un nuage au-dessus de Halifax.

(Intercaler plan sur l'explosion de Halifax 1910).

L'ombre de la nuit descendit sur le visage du garçon, sur le gréement et les mouettes qui tournent. John ressentit le frisson du vide. Le

visage du garçon était recouvert d'une croûte blanche de gel et des éclats de glace étincelaient dans ses cheveux ébouriffés surnaturels et spectraux dans le crépuscule...

« J'espère que ma toux ne vous empêchera pas de dormir... »

Il montra le chemin jusqu'à une porte et le fit entrer dans une cabine. La lumière du pétrole fit apparaître deux couchettes, des coffres, un lavabo avec miroir, une coupe de jacinthes d'eau dans une console. Ces jacinthes emplissaient la petite cabine d'un doux parfum de fleurs où flottaient les relents fauves et âcres de l'haleine du garçon.

« Ça vous dérange si je fume, Sir ? »

Sans attendre de réponse le gars se roula une cigarette qu'il alluma. À travers la fumée de cigarette son sourire était celui d'un garçon des rues insolent qui cherche à faire de petits bénéfices.

« Si vous me permettez Sir, l'équipage est composé de drôles. Il y aura des histoires pendant ce voyage, Sir. Et je veux que vous sachiez que vous pouvez compter sur moi... comme ami, Sir. »

« J'en suis persuadé Audrey. Et disons qu'il en sera toujours ainsi, entendu ? »

« Je peux vous rapporter tout ce qui se passe dans le gaillard, Sir... bien que ce soit très dangereux pour moi de vous parler comme ça... »

« Tu ferais peut-être mieux de la boucler alors. »

Audrey se frotta les ongles sur le revers de sa veste et les inspecta.

« Est-ce que ça vous dirait, un peu d'opium, Sir ? Ça aide à ne pas penser aux femmes, Sir. »

John ne broncha pas et se mit à défaire son sac de marin.

« Ça sent comme chez un fleuriste ici dedans. Qui a mis ces fleurs dans la cabine ? »

« Oh ça doit être Jerry, Sir. » Audrey continuait à s'inspecter les ongles. « C'est une vraie tante. Je les déteste, Sir ; pas vous ? »

« Non. »

« Je sais ce que vous voulez dire, Sir... J'y ai pensé aussi... »

Audrey se mouilla les lèvres et se frotta l'entre-

jambes.

« Ferme-la. Ferme-la et va me chercher une tasse de café. »

Le visage du garçon sembla s'effondrer et il éclata soudain en sanglots.

« Ne comprenez-vous donc pas qui je suis ? »

Un frisson se posa sur John quand il le reconnut...

« Audrey le garçon-glace. »

Gel sur son visage des éclats de glace étincelaient dans ses cheveux désir virginal dans les derniers rayons rouges un bout de pain aux pieds du garçon. Le garçon s'estompa dans le grément et les mouettes qui tournent...

« Je suis Audrey ton frisson d'espace interstellaire John. »

Votre cabine là ses cheveux ébouriffés dans la cabine visage amaigri pommette gauche... bouteille cassée...

« Hé vise donc un peu tous ces cadavres... »

Ne semblait pas sentir le froid tandis qu'Audrey indique de la main gauche. L'intérieur de ses yeux s'alluma comme un feu de cimes. Sourit comme un animal virginal venu des lointaines mers du temps passé triste survie plaintive. Une odeur musquée monta de ses années ouvertes n'attendant que ça.

« Je suis John. »

Vent sur le visage du garçon pâle sur l'appontement. Il toussa dans son mouchoir. « C'est la tuberculose, Sir... L'a emportée deux de mes frères... Il faut que je vous parle de l'équipage, Sir... Il y a Johnny Cyanure qui avait un numéro de cirque où il avalait du cyanure... Il était aussi cracheur de feu... »

Image de rappel du cirque... « HÉ, PÉQUENOT ! »

Johnny avale une gorgée d'essence et crache le feu sur la foule qui s'avance faisant roussir les cheveux et mettant le feu aux vêtements... tente du cirque en flammes... « Il réduit en bouillie une pomme de terre crue entre ses doigts ou la traverse d'un doigt... Et il fait un numéro de pendaison avec le jeune Jerry il faut voir ça, Sir... » Audrey se frotta l'entrejambes et pivota la tête à gauche et fit claquer la langue. John le regardait avec froideur et il reprit rapidement.

« Et il y a Juanito Punto Pecos le lanceur de couteaux... »

Juanito assis nu sur une chaise lance un couteau et coupe en deux un scorpion sur le mur... Clair de lune sur la rue poussiéreuse d'une petite ville du Texas. Tom Mayfield le Silencieux qui a vingt encoches sur son flingue une pour chaque métèque qu'il a descendu surgit d'un porche. « Allez, espèce d'enculé de Mexicain, pas un geste. »

Juanito met les mains derrière la tête et pivote lentement d'abord puis soudain lance en un éclair un couteau qu'il a sorti d'un étui derrière son cou. L'arme vient se planter dans la pomme d'Adam du shérif qui s'écroule comme une buse frappée en plein vol.

« Et Jerry son assistant qui lance des couteaux avec ses orteils... »

Jerry Tyler, un rouquin svelte d'à peu près l'âge d'Audrey nu allongé sur le dos genoux relevés. Il est étendu sur une plate-forme rembourrée. Il se tient par les mains à deux poignées et avec les orteils du pied droit saisit un couteau sur un râtelier. Il fléchit la jambe. Il retrousse les lèvres et montre les dents. Sa bite se raidit et se dresse sur son estomac tandis qu'il tend la jambe. Le couteau vient se ficher avec un bruit mat dans un flanc de bœuf alors que le garçon éjacule.

« Et il y a Davy Jones... Il est incompréhensible pour tous, Sir... »

Salle de tribunal à St Louis. Davy Jones est appelé à la barre. Il a un port insolent devant le juge.

« Le cuisinier chinois et son assistant le Môme de Frisco... »

Scène fantomatique dans la ruelle. Le cuisinier chinois jamais pressé et vieux et qui s'en moque pas mal. Le Môme de Frisco pâle et distant...

« Et il y a un petit Philippin qui ne parle jamais... Il a un air rêveur dans les yeux, Sir... » Volets des échoppes claquant sur un marché oriental.

« AMOK AMOK AMOK... »

« Et Francis Jones comme il s'appelle lui-même... La plus douce voix qu'on puisse entendre, Sir... Et regardez ce que j'ai trouvé dans son sac de marin,

Sir... »

Audrey déplie une affiche de recherche de la police...

Frank alias Francis alias Christopher Jones... photo d'un homme assez jeune à moustache cosmétiquée et visage lisse grassouillet... recherché pour attaque de banque et meurtre...

Banque 1918... Jones et trois complices font irruption. Une voix douceâtre résonne dans la banque...

« Tout le monde lève les bras bien haut s'il vous plaît. »

Un guichetier va pour saisir un revolver. Jones lui transperce la poitrine de deux balles et l'homme s'écroule en crachant le sang tandis qu'une atroce expression de satisfaction méchante fait surface sur le visage lisse et cireux de Jones.

« Et trois frères suédois qui surveillent le gaillard d'avant en ricanant, Sir... »

Nos trois Suédois réduisent en miettes un bar comme si une tornade était passée.

« Et n'oubliez pas la cargaison, Sir... de l'alcool, Sir... Comment voulez-vous que ces Suédois n'aient pas envie d'y tremper le nez ?... Est-ce que vous avez déjà fait la connaissance du capiston ? »

« Oui. »

Plan de rappel montrant le capitaine qui a un fin visage germanique et des yeux verts tout en tendant à John le stylo pour signer l'engagement. Il dit avec une inflexion légèrement ironique en jetant un coup d'œil sur la signature : « Vous avez pris une sage décision, hein John ! »

« Dans le métier on l'appelle Opium Jones, Sir ; opium, traite des blanches, rien n'est trop sale pour Opium Jones... Et comme buse, on fait pas plus sauvage, en plus... Ça pourrait me coûter la vie, de vous raconter tout ça, Sir... Ben rien que ce matin un des Suédois m'a attrapé par le col malade comme je suis Sir et m'a claqué la figure Sir et il m'a dit : « Ah toi, espèce de fumier d'indigène »... Je serais pas fâché qu'on fasse quelque chose pour ma défense, Sir... Si vous pouviez me sortir un revolver de l'armurerie... »

« Certainement pas. Et puis je me ferai tout seul

mon idée sur l'équipage. »

Audrey se polissait les ongles et les inspectait...
« À moins que ce soit le contraire qui arrive, Sir... »

Plan sur le navire ayant fait voile. Un des Suédois se retourne sur John et crache sur le pont.

« Une tantouse de plus sur ce bateau du diable. »

John rencontre le second qui porte une carabine à canon scié. Il sourit et ses yeux étincèlent froidement comme de la glace au soleil.

« S'il y a une chose dont je suis sûr John, c'est que vous et moi sommes des amis. »

JOHNNY N'EST PLUS REVENU

Scènes de rappel du cirque... Johnny Cyanure qui également crache le feu et avale des épées et il est capable de faire surgir une épée de sa bouche et de la planter dans une cible. Il vous casse n'importe quoi avec l'arête de la main, il peut déchirer en deux deux jeux de cartes ensemble et réduire en bouillie une pomme de terre crue dans sa main ou la traverser d'un doigt. Juanito le lanceur de couteaux qui peut couper en deux un cafard en train de cavalier et Jerry Tyler son assistant qui lance des couteaux avec ses orteils.

Un morphinomane albinos du nom d'Andy le Pendu fait en lamé rose un numéro de pendaison avec une corde truquée. La morphine lui a fait virer la face à un vert grisâtre comme un champignon souterrain ; le voir pendu à gigoter là avec ses yeux roses révoltés est un spectacle malsain qui fait fuir les gogos. À St Louis il fut un jour à court de came, oublia de vérifier sa corde et monta en scène en manque, se brisa le cou et déchargea dans son lamé rose en plein sous les projecteurs - très fort, comme spectacle. Johnny le décrocha, mais il mourut pendant la nuit. Alors Johnny reprend le numéro. Puis il prend Jerry comme assistant qui joue le rôle d'un jeune garçon-vacher pris avec un fer à marquer.

Johnny Cyanure et Jerry sur la potence. Soudain une vague de garçons-vachers et de mineurs saouls fait irruption dans la salle.

« DESCENDEZ DE LA POTENCE, SALOPERIES DE PÉDALES, OU ON VA VOUS PENDRE POUR DE VRAI. »

« HÉ, PÉQUENOT ! »

Jerry ouvre les menottes qu'il a aux mains avec une clé qu'il tenait dans sa bouche, saute derrière la potence et tire un verrou et une troupe de tigres est lâchée.

ON NE PEUT VOIR QUTCI

Séquences de rappel de St Louis... Un jour M^{rs} Greenfield me paya au Masserang's Drug Store une glace au chocolat et je pus l'observer en action. Une femme juive pleine d'empressement bondit à notre table.

« Oh M^{rs} Greenfield... Quelle bonne surprise de vous voir... »

M^{rs} Greenfield inclina la tête et lui lança son sourire glacé. La juive est lancée sur cette soirée à laquelle elle a été et M^{rs} Greenfield dit : « Vous avez bien eu de la chance, n'est-ce pas ? » et elle la tient comme une grosse carpe brune qui gigote au bout de l'hameçon et implore une pitié qui ne viendra pas.

Et le mari de M^{rs} Greenfield, le colonel, était un des plus grands barbeurs de tous les temps. Il avait passé la Première Guerre mondiale comme jeune lieutenant à Paris et il aimait à déblatérer sur cette période de sa vie : « Cette femme était si belle, une vraie déesse, et il m'arriva de passer une nuit à dormir devant sa porte. Je crois que tout gentilhomme du Sud peut comprendre ça. »

Il y en avait une autre qu'il me servait toujours, c'était comment il rentrait chez lui après une soirée qui s'était prolongée et qu'une petite pédale de Français l'avait abordé...

« La nuit était froide et la pluie tombait à torrents et il n'avait ni pardessus ni chaussures. Alors je l'ai laissé croire que sa proposition était pour moi acceptable, mais lorsque nous atteignîmes la porte de mon logement, je l'envoyai dans le ruisseau où sa place était et refermais la porte violemment. »

« Mais, disais-je, n'était-ce pas aller un peu loin... Après tout, vous savez, les coutumes de ce pays... »

« Si l'un de mes fils virait de bord, je le tuerais de mes propres mains. Et si je savais que le fils de n'importe lequel de mes amis en était, je le tuerais aussi... »

Or j'appartenais à une troupe de scouts ou on nous avait appris le karaté pour nous défendre contre les agresseurs d'enfants ; aussi, sans plus attendre, je lui balançai un genou entre les jambes et lui enfonçai une main en plein dans son gosier violet. Il s'effondra par terre et je l'achevai avec mon couteau de scout. Par trois fois je traînai son cadavre autour du pâté de maisons derrière ma Red Bug.

« Il a voulu me faire des choses » déclarai-je à la flicaille avec des sanglots de marmot. On me décerna la Croix pour mon courage.

Séquences de rappel du lycée... Taxi qui s'arrête juste devant moi sous un lampadaire et un garçon en descendit avec une valise même mince en uniforme de lycée visage connu se dit le Prêtre me rappelle quelque chose il y a longtemps le garçon qui cherche de la monnaie dans la poche de son pantalon...

Garçon mort estompé aussi je hantais ta vieille odeur de fleur des jeunes nuits sur les rideaux moisis uniforme vide de lycée de plus en plus loin. Approche-toi. Écoute à travers arrière-cours et trous à cendres. Vieux papiers humains tristes que je porte. J'attendais là...

Trou du cul lever du soleil matin de St Louis dehors se met au-dessus de moi nus un pied suant dans une chaussette me frottant la bite.

« Je veux t'emmancher Billy. »

Soupira et se tortilla écarta mes jambes en sueur frémissant ce que ça veut dire sur le lit sur l'estomac.

Les garçons se tiennent devant le bureau. Audrey est un jeune blond pâle et mince avec un gros bouton là où ses fesses plissent, John est un rouquin aux yeux verts. « Que je te montre quelque chose, Audrey. »

Il ouvre un tiroir et voilà le vibrateur pourvu d'une verge arrondie en caoutchouc rouge. Audrey sut immédiatement à quoi cela servait. Sa bouche devint toute sèche et son cœur cognait et des points argentés brassaient devant ses yeux. Il va jusqu'au lit où il s'allonge sur le dos tenant ses genoux contre son estomac. Puis John s'agenouille entre ses jambes. Il graisse le vibrateur et l'enfonce lentement.

« C'est parti, Audrey ! »

Il appuie sur le bouton. Audrey sentit un mollusque mou et rose se tortiller à travers son corps et se vit soudain transparent prostate en pulsation l'énorme retentissement des extases de l'abandon le bouton qui tressaille bouffées de ses pieds dans le chaud après-midi de 1920 tandis que des couleurs inondent son corps... des rouges qui le dissolvent en une gelée il était écorché sur place haletant dans un brouillard rouge des mauves et des bruns et des sépias intestinaux dont les vapeurs montent de son corps lumière d'argent qui éclate dans ses yeux et de s'exgicler le corps en grosses gouttes douces et chaudes.

Sujet enseigné à l'école : Voir avec tout son corps.

Jerry se penche en avant et serre ses chevilles et grimace entre ses jambes. Les garçons font cercle autour de lui chacun s'immobilisant pour regarder. Or le même mexicain le regarde et ça arrive. Jerry le voit avec son cul et l'arrière de ses cuisses. Il frissonne et vire au rouge vif partout la chair de poule nappe son corps son cul se froisse et le même mexicain le voit avec sa bite qui durcit et ses cuisses et son ventre. Kiki s'avance et la glisse dedans. Les deux corps frémissent de concert comme s'ils étaient reliés à un câble à haute tension vibrant de la tête aux pieds tandis qu'exhale d'eux un lourd arôme pourpre d'ozone. Ces relents leur mettent le lubrifiant à la pointe. Ils tournoient les jambes en l'air gigotant baisent tournent la langue et gloussent par giclées brûlantes faisait un bruit de mitraillage au moment où il déchargeait.

Sujet enseigné à l'école : L'emploi des rayons sexuels.

Dans la salle à orgones garnie de fer magnétisé les garçons se dépiautent de leurs sous-vêtements Rasurel dans des gerbes d'étincelles bleues. Lentement silencieusement le parfum musqué de fleur des jeunes bandaisons emplit la pièce. Audrey a dans la bouche un goût douceâtre de métal qui se répand en lui en picotant quand il se penche en avant et serre ses chevilles écartant le cul demi-jour d'un petit œil bleu grimace entre ses jambes. Un garçon saisit un petit accumulateur ressemblant à un pistolet à rayons et le dirige sur le cul d'Audrey. Il est frappé comme par de doux galets de lumière qui froissent et font vibrer son cul. Un autre garçon se tient devant lui et pointe le rayon sur son entrejambes. Ses couilles se froissent et se resserrent de douces étincelles bleues crépitent dans ses poils pubiens. Un autre garçon se jette sur un lit écartant les jambes et tenant ses pieds en l'air quand le rayon lui frappe cul et couilles et bite son corps se contracte en un spasme fluide qui projette du sperme jusqu'à son menton. Le corps tout entier d'Audrey en vibrant perd son contour ses cheveux se dressent sur sa tête et il élargit sa grimace pour dénuder ses dents du fond comme un chien sauvage. L'arôme bleu musqué d'ozone s'exhale de lui quand il décharge une Voie Lactée...

Les garçons, debout dans le demi-jour bleu, répètent le serment de l'école : « Un Garçon Sauvage est dégoûtant, traître, rêveur, méchant et lascif. »

Une patrouille arrive au poste de police... sentinelle morte... flèche au cyanure... à l'intérieur trois soldats gorge tranchée jusqu'à la nuque... râteliers à armes vides... Jetez un coup d'œil sur ce petit engin... On a cousu dans une courroie de cuir des lames de rasoir, lestant la courroie d'un côté d'un poids en plomb, d'un manche de bois de l'autre... s'enroule autour du cou si on lui donne de derrière un mouvement de fouet, et voici une cordelette à étrangler équipée d'un cliquet comme on en trouve sur ces valises qu'on bourre de vêtements et qu'on ferme en s'asseyant dessus et une fois fermée il

suffit d'appuyer sur un bec pour que tout lâche.

Dans les marécageuses villes côtières, des Filles-Garçons Sirènes peuvent prendre l'apparence de l'un ou l'autre sexe et attirent les soldats dans une mort extatique en putréfiant leur corps de plaies érogènes...

Garçons sur de hautes tours qui lèvent les bras...
VENT VENT.

Le vent se lève et les garçons se retrouvent dans le ciel chevauchant l'ouragan projetant les flots contre la digue sentant les arbres leur céder et se briser maisons éparpillées comme allumettes fleuves arrachant leurs rives...

VENT VENT VENT.

La furie noire d'une tornade qui démantèle en obscurcissant son jeune front tourbillonnant autour de lui balayant motels et supermarchés renversant les camions.

VENT VENT VENT.

Striant le ciel obscur...

Bicyclettes volantes, planeurs lancés par patins et skis, étranges vaisseaux célestes équipés de voiles que stabilisent des autogyrateurs... un faucon bleu fuse à travers le ciel de la tête du garçon, de leurs corps des vols de rouges-gorges et de pervenches, de hérons et d'oies sauvages...

Et voici les garçons-rêveurs qui rêvent éveillés et on peut voir leurs rêves comme des fantômes dans l'air immobile et les garçons silencieux qui ne parlent jamais et vivent où les mots sont impossibles. Pas beaucoup de monde peut respirer là.

Une patrouille de garçons sauvages campait à l'entrée du Désert Bleu pays des petits garçons du désert timides et peureux comme des renards des sables aux oreilles évasées et yeux étincelants tandis que la faim les fait rôder autour du camp. Un garçon tend un morceau de viande et un des garçons du désert s'avance. L'autre lui attrape le poignet et le tire sur ses genoux. Le garçon du désert se débat pendant quelques secondes puis s'immobilise,

haletant tandis que les autres lui enlèvent son pagne et retiennent ses jambes, le masturbant et lui passant le doigt sur le cul, il tremble jappe et éjacule...

D'autres garçons du désert pénètrent alors dans le camp, deux d'entre eux baisant à quatre pattes oreilles tremblantes l'un se raidit en fixant le sable et ils découvrent leurs petites dents acérées avec des piailllements et des jappements et des aboiements. Puis les garçons du désert se pelotent contre leur corps sous les couvertures geignant dans leur sommeil... copulation onirique dans la carrière abandonnée sperme qui gicle sur le calcaire zébré de rouille...

Une chambre au Mexique dehors ciel bleu et vautours qui tournoient au-dessus d'une longue vallée vide. À l'intérieur des murs de plâtre peints en bleu foncé, deux garçons assis sur un lit de cuivre. Au centre de la pièce se trouve un fauteuil à bascule en chêne jaune avec un coussin de cuir. Les garçons observent le fauteuil qui oscille légèrement dans le vent de l'après-midi, et l'observant, ils se lèchent les lèvres et bandent. Kiki se lève et va s'asseoir. Il fait signe à Audrey, un mince garçon pâle aux cheveux blonds. Audrey enfourche les jambes de Kiki face à lui et se rentre lentement la bite de Kiki en se tortillant. Les garçons se mettent à tanguer ombres phalliques sur le mur bleu de plus en plus vite en un mouvement de pompage. Soudain leurs pieds se raidissent et ils frémissent ensemble intenses visages silencieux apaisés jusqu'à une acuité de rasoir et des étincelles bleues jaillissent de leurs yeux.

Une autre chambre à la tapisserie jaune. Kiki attire Audrey sur ses genoux. Ils vont et viennent laissant voir les fermes couilles brunes de Kiki sous celles d'Audrey chiffonnés dans les cheveux blonds rideaux roses bougeant légèrement dans la brise de l'après-midi les garçons foncent ensemble culs et bites et couilles fermes se dissolvant dans des hula-hoops de lumière qui montent et descendent sur leur corps la pièce vibre et tremble les murs se

fendent et les garçons chevauchent le fauteuil à bascule de par le ciel.

Quelque part il y a longtemps l'été finit. Vieux journaux de bandes dessinées sur les marches blanches. Pantalon crasseux se tenait clairement même les taches. Dernière fois ensemble dernière poussière d'espoir tout là-bas dans l'envol bleu de l'adolescence sur la route de l'Inconnu. Vous rappelez qui était l'Inconnu respirant la connaissance de soi et la culpabilité du démiurge que connaît l'écrivain ? Vous rappelez qui était l'Inconnu respirant des feuilles dans les cheveux roux ton odeur de cacahuètes dans sa main ? Un mot obscène griffonné sur la grève lointaine il y a longtemps. Poussière froide du garçon mort un dernier séjour à la maison à travers les miroitements du ciel vide fragments de mots perdus voulez-vous ultime expédition. Longtemps longtemps il y a si longtemps dans la ville perdue entendis dire des années plus tard qu'il était devenu caddie.

DU LAC

DE LA COLLINE

Harbor Beach est une petite ville de carte postale au bord du lac Huron. Elle monte en pente douce depuis les berges du lac et s'étage sur des collines basses, belles petites maisons en bois blanc et rues escarpées qui zigzaguent. Ces collines sont très vertes l'été, entourées de prairies et de champs et de cours d'eau qu'enjambent des ponts de pierre et à l'intérieur des terres encore des bois de chênes et de pins et de bouleaux. Les estivants y ont des chalets et toute une ville pour eux, où la plupart mangent dans un réfectoire communautaire auquel une cloche les appelle, et faire sonner la cloche en dehors des heures est une des fredaines préférées des gosses de l'été, comme de dévaliser les réfrigérateurs et emporter du Ginger Ale et du jus de raisin et du Whistle{viii}. Il y a également des zones clôturées où vivent de vieux millionnaires au milieu de leurs arbres et de leurs jardins particuliers. On les apercevait montant en voiture avec l'aide du chauffeur et tout emmitouflés dans des robes de chambre, jetant autour d'eux des regards d'une méchante humeur. Il semble que j'étais un petit dur de la ville. Cette ville de Harbor Beach avait été fondée par la famille Brink, et le vieux Père Brink n'aimait pas la causette, non plus que les causeurs. Il ne parlait que si c'était nécessaire, et quiconque lui parlait devait avoir une bonne raison de lui adresser la parole. À part la pêche, il n'y avait rien à Harbor Beach, sauf les estivants. Comme ça, il restait très peu de choses à faire tout l'automne et l'hiver et le début du printemps. Nous en avons pour la plupart fait assez, aussi nous n'avons pas à nous en faire. Nous savions comment arnaquer les estivants en poussant discrètement les tarifs et toute la ville appliquait cette petite recette. D'habitude, dans une situation comme ça où les gens ont de moins en moins de quoi

parler, ils parlent de plus en plus désespérément de rien. Mais le vieux Père Brink instaurait le Silence, pendant les trois mois d'hiver. Personne ne parlait plus du tout. Au début les gens avaient recours au langage des sourds-muets et faisaient des dessins et certains apprirent même à parler en grondements d'estomac, mais au bout d'un moment nous n'avions tout simplement plus besoin de converser, et le silence descendit sur Harbor Beach comme les épaisses rafales de neige qui assourdisaient nos pas.

Je faisais partie d'une bande de six garçons et nous nous étions emparés d'un phare abandonné au bout d'un promontoire s'avancant sur le lac et nous y avions monté un observatoire. Au rez-de-chaussée nous installâmes un sauna. J'avais quinze ans cet été-là. C'était une nuit claire lueur stellaire sur la neige et demi-lune dans le ciel. Je longe le sentier et lorsque j'entre, je peux dire qui est là d'après les vêtements pendus à des patères dans la petite pièce de devant. Je les trouve dans le sauna assis côte à côte sur un banc de bois... Kiki le petit Mexicain, un rouquin du nom de Pinkie, un petit Portugais au sang noir qui était le fils d'un pêcheur de carpes. Le Noir portugais a un très beau corps, d'une couleur noire tirant sur le mauve avec une nuance de fond rose pareille à un melon ou une aubergine douce, ses yeux des miroirs d'obsidienne empreints d'un curieux détachement reptilien. Pinkie est assis sur le banc avec une jambe relevée pour se couper les ongles de pied. Le petit Mexicain est paresseusement sur le dos, la bite à demie dure. Après le sauna nous montons nus à l'observatoire. Nous nous asseyons en cercle sous la lueur stellaire et attendons les courants qui passent entre nous tandis que nos regards vont d'un visage à l'autre, tout d'un coup il y a un courant électrique entre moi et le Portugais nous voici qui bandons tous deux et je sens le sang qui me cogne dans la tête. Nous prenons notre place au centre du cercle et il me baise debout à sentir les chasseurs à tête de renne et les Dieux Chèvres et le petit homme aux yeux bleus ardents qui nous presse les couilles de ses doux doigts électriques tandis que nous flamboyons à

travers le ciel de nuit comme des étoiles filantes comme un mou détachement reptilien et il me baise debout sur le banc une jambe relevée le Dieu Chèvre est paresseusement sur le dos la bite à demie dure nos couilles sous la lueur stellaire à travers le ciel de nuit un courant électrique en couleur en train de bander et le silence descendit sur Harbor Beach et l'hiver qui assourdissaient nos pas j'avais quinze ans lueur stellaire sur la neige et silence le long du sentier épaisses rafales de neige.

Petite ville de carte postale sur le lac Huron. Il semble que j'étais un petit dur de la ville. Il y avait de nombreux niveaux de petits durs. Il y avait les petits jeunes au visage boutonneux et à l'œil dur qui traînaient devant l'entrée du bureau de paris en briques rouges ; les fils des pêcheurs de carpes. Ces garçons étaient extrêmement craints par les gosses des estivants, qui en faisaient dans leur esprit sectaire et instable d'enfant des monstres mythologiques aux proportions inspirant terreur et respect. Cette image me fut communiquée des années plus tard par un des estivants avec qui je liai une étrange amitié. Il me raconta comment son grand frère, montrant des excréments au pied d'un mur de pierre, lui avait dit :

« Les durs de la ville chient chaque fois qu'ils passent ici. »

« Comment peuvent-ils chier quand ils le désirent ? » avait demandé le petit frère.

« Eux peuvent » avait répliqué sombrement le frère.

Et bien entendu, ce qui pouvait arriver de pire à un gosse d'estivant était de se retrouver au milieu d'une bande de fils de pêcheurs lui lançant des œillades obscènes...

« On va regarder ce que t'as dans ton froc, hé minus. »

Je les vis une fois déshabiller un petit de quatorze ans qui hurlait et le masturber sous un pont jusqu'à ce qu'il éjacule dans l'eau.

Ma propre image des estivants était tout aussi mythologique. Je me rappelle un jeune homme assis au volant d'une Duesenberg avec sur la figure une telle expression d'auto-satisfaction cruelle et stupide

parce qu'il était riche que je trouvais ça tout à fait nauséabond. Et il y avait d'étranges vieux millionnaires grognons et acariâtres qui vivaient dans de vastes propriétés et ne se montraient jamais au réfectoire communautaire. On les apercevait en train d'être soulevés de leur fauteuil roulant emmitouflés dans des couvertures à pied et placés sur le siège arrière de luxueuses limousines noires. J'étais un jour sur le bord de la route quand l'un de ces vieux cafards ratatinés passa, conduit par son chauffeur. J'aperçus la face vile et rouge de ce dernier, grêlée de cicatrices d'acné puis le vieillard me jeta un coup d'œil et quelque chose de noir et d'horrible lui gicla des yeux. Je me sentis soudain tout faible et avec une légère nausée, sensation que je devais plus tard associer au malaise dû à une irradiation légère. Moi et bien d'autres.

Qui étais-je ?

Je me rappelle les colombes matinales de l'aurore qui sortaient des bois tout gonflés de chênes et de hêtres et de bouleaux parmi lesquels zigzaguaient des cours d'eau.

Je me rappelle avoir surpris quelques petits estivants nageant nus dans une mare et se montrant leur petit bout tout dur comme de petits spectres phalliques.

Je me rappelle une perche jaune battant de la queue sur la jetée, les eaux stagnantes en deçà de l'endiguement et où vivaient les carpes, qui faisaient parfois jusqu'à vingt kilos et que les pêcheurs attrapaient dans des filets. Je fus toujours incapable d'en attraper une avec une canne.

Et le long enfermement froid des hivers où les gens passaient le plus clair de leur temps dans la cuisine à boire du café et il leur arrivait parfois de passer dans ce qu'on appelait le Silence. À savoir qu'après avoir mâché et remâché les mêmes banalités, ils se retrouvaient soudain sans rien à dire et se taisaient, ça emplissait la pièce comme un ronronnement silencieux, on ressent cette sensation au plus profond des bois parfois et dans les poches de silence qu'on traverse dans une ville. Et il arrivait que le village tout entier entre en

Silence.

Qui étais-je ?

L'Inconnu était des pas dans la neige il y a longtemps.

Des garçons formèrent un club de la branlette et on se rencontrait dans une pièce au-dessus du garage où mon père gardait sa vieille Ford Model T cabossée. Il était vétérinaire et les animaux étaient toute sa vie. Il ne s'intéressait pas à ce que fabriquait autrui. Nous nous retrouvions là après le dîner allumions des bougies faisions du café et puis les cérémonies commençaient...

Il y avait Bert Henson un Suédois aux cheveux blonds et aux yeux clairs dont le père faisait des bateaux pour les vendre aux estivants.

Il y avait Clinch Todd, le fils d'un pêcheur de carpes, un jeune costaud aux longs bras avec quelque chose d'endormi et de quiet dans son visage boutonneux et ses yeux bruns mouchetés de points lumineux...

Il y avait Paco le petit Portugais fils de la sorcière et accoucheuse du coin. Son père était un pêcheur qui s'était noyé alors que le fils avait six ans.

Il y avait John Brady le fils du policier un Irlandais noiraud aux cheveux noirs frisés et un large sourire qui venait vite. Il en venait vite aux poings ou à la bouteille cassée également si ça se présentait, un voleur joueur et arnaqueur de nature.

Nous connaissions si bien les corps les uns des autres qu'il n'y avait pas les habituels « Fais pas ça... » des adolescents, leurs « Si tu le fais, je le fais... », les ricanements et les rougissements et les pantalons qu'on remonte en vitesse quand une quèquelette durcie pointe le nez.

En fait, vu rétrospectivement, c'est des séances que nous tenions. Nous étions en Silence, aussi personne ne parlait. Les garçons se déshabillaient et s'asseyaient en cercle et puis les images arrivaient... visions d'autres temps et d'autres lieux...

Hommes-chèvres s'ébattant dans la clarté solaire.

Agouchi un petit homme de deux pieds de haut aux yeux bleus étincelants qui nous pressait les

couilles au moment de l'orgasme.

Un esprit nordique aux oreilles écartées et aux longs cheveux blonds.

Lentement silencieusement le parfum de jacinthes des jeunes bandaisons emplit la pièce...

D'autres odeurs également... Les relents moisissés d'ozone d'Agouchi, l'odeur des peaux vives des chèvres et de la chair d'hiver non lavée sous l'aurore boréale.

Quelquefois nous étions possédés par des esprits d'animaux gémissions et ronronnions et geignions sentant la chevelure attisée sur notre tête faces extasiées et vidées giclant à même une colonne de lumière qui s'enfonçait dans le ciel électrique bleu par-dessus le village tenu par les neiges.

Jojo Cheval fut conçu le 6 août 1816 au cours de l'Été Froid où son père se pendit dans la grange. Ce fut M^{me} Cheval qui le décrocha. Neuf mois plus tard, Jojo naissait le 7 mai 1817. Il n'est cheval qui ne soit à sa place dans ce livre. Vous sentez le canasson ? Tout à fait comme le laisse sentir le nom. L'inconnu était des pas dans la neige il y a longtemps... ruelles froides dans le ciel...

L'été froid de 1816... « James Winchester mourut de froid dans la grande tempête de neige du 17 juin de cette année-là... »

« Que se passerait-il, spéculait la *North American Review* de cette année-là, si le soleil se fatiguait d'éclairer cette ténébreuse planète ? »

Jojo Cheval était un petit gars peinard aux yeux verts vides d'expression. Il passait le plus clair de son temps à pêcher dans les cours d'eau et de l'autre côté de la digue, chassant automne et hiver.

Le jour de ses seize ans, Jojo prit sa nouvelle canne à pêche, une boîte de vers et s'en alla pêcher... plaques de neige ici ou là... un vent froid soufflant du lac. Il longea à pied les voies de chemin de fer jusqu'au pont, mit un appât à son hameçon et lança le bouchon. Il s'accroupit et laissa glisser son regard vide sur l'eau.

« Il fait trop froid pour pêcher. »

Jojo se retourna et vit Billy Norton qui se tenait là. Il reconnut en lui un des estivants qui

d'habitude n'arrivaient pas avant la fin juin. Jojo travaillait comme caddie pour eux durant l'été.

« On peut attraper des poissons à travers la glace. »

« Oui, mais pas un jour froid de printemps comme celui-ci où il y a du vent. Viens dans mon chalet prendre un peu de thé et de gâteau. »

Jojo retira sa ligne et enleva le ver. Il se lava les doigts dans l'eau froide et les essuya avec un foulard bleu passé. Il repiqua l'hameçon dans le bouchon. Billy Norton remonta avec lui le long de la voie. Une prairie parsemée d'arbres part en pente douce de la voie jusqu'aux chalets où les estivants se tiennent à l'ombre des pins des bouleaux et des hêtres. Billy le mena le long d'un sentier qui serpentait à travers la prairie et passait par-dessus un pont. Le portail de derrière ouvrit en grinçant.

Il y a une glacière en chêne jaune taché sous la véranda. La porte de derrière donne sur la cuisine. Billy fait du thé sur le réchaud à pétrole et donne à Jojo une tranche de gâteau au caramel. L'haleine de Jojo porte le gâteau lorsque Billy l'embrasse et l'emmène dans sa chambre... tapisserie bleue avec des scènes marines, un bateau miniature dans une bouteille, une étagère avec des coquillages, une truite naturalisée de huit kilos sur le mur.

Après ça, Jojo tenta plusieurs fois de retrouver le chemin de ce chalet espérant y trouver Billy, mais il lui fut à chaque fois impossible de retrouver le bon chemin et aucun des chalets auxquels il parvenait ne ressemblait à celui de Billy.

Cet été-là, je travaillai au cirque. Quand je revins en septembre le temps encore très doux temps d'été indien les colombes du matin appellent à l'aube dans les bois, je longeai un jour la voie avant le petit-déjeuner lorsque je vis le sentier et le chalet au loin.

Les estivants partent maintenant. Je ne m'attends guère à ce que John Hamlin soit là. Je traverse le pont au-dessus du ruisseau. Le portail grince dans un petit vent d'aurore. Le chalet a l'air abandonné porte ouverte sur la véranda derrière. Je monte les

marches et frappe à la porte ouverte.

« Y a quelqu'un ? »

Je pénètre dans la cuisine. Le réchaud est encore là, mais table chaises et vaisselle ont été enlevées. Monte l'escalier raide jusqu'au petit palier et voici la chambre. La porte est fermée mais pas à clé. Je tourne lentement la poignée ouvre la porte et entre. La chambre est vide plus de lit de chaises rien que la tapisserie bleue avec des scènes marines et les patères de bois où nous avons pendu nos vêtements. Plus de rideaux à la fenêtre et une des vitres a été trouée par un coup de pistolet pneumatique. Rien personne là. Debout à la fenêtre fixant la mousse et quelques myosotis sur le tard. Cheveux blonds dans le vent matinal debout à la fenêtre, l'appel d'une colombe du matin, grenouilles coassant dans le ruisseau, la cloche de l'église, une petite ville de carte postale s'estompant dans le bleu du lac et du ciel...

Mercredi, Harbor Beach 17, 18 mars 1970

Après ça, je tentai plusieurs fois de retrouver le chalet, mais manquai à chaque fois le sentier et me retrouvai devant quelque autre véranda. Toutes les maisons étaient condamnées. Cet été-là, j'allai à Detroit travailler dans une usine d'armement. Quand je revins en septembre le temps très doux été indien les colombes du matin appellent encore à l'aube dans les bois, j'avais longé un jour la voie avant le petit-déjeuner lorsque je vis le sentier et le chalet au loin. Les estivants partent maintenant. Je ne m'attends guère à ce que John Hamlin soit là. Je traverse un pont au-dessus d'un ruisseau et m'y voilà le portail qui grince dans une légère brise d'aurore. Le chalet a l'air abandonné porte entrouverte sur la véranda derrière. Je monte les marches et frappe à la porte tenant la poignée.

« Y a quelqu'un ? »

Pas de réponse dans le chalet silencieux. Je sens comme il est vide. J'ouvre la porte et pénètre dans la cuisine. Le réchaud à pétrole est encore là, mais table chaises et vaisselle ont été enlevées. Puis

monte l'escalier raide jusqu'au petit palier et voici la chambre. La porte est fermée mais pas à clé. Je tourne lentement la...

DU CIEL

... poignée ouvre la porte et entre. La chambre est vide plus de lit de photos rien que les patères de bois sur le mur. Plus de rideaux à la fenêtre et une des vitres a été trouée de toute évidence par un coup de pistolet automatique. Debout à la fenêtre fixant la mousse et quelques myosotis sur le tard une chambre hantée par l'absence par rien et personne là.

Et soudain je n'étais plus là moi-même la question « Qui suis-je ? » estompée dans le bleu du ciel, des fleurs et de la mousse, l'appel d'une colombe du matin, grenouilles coassant sous le pont de chemin de fer, une perche jaune battant de la queue sur la jetée, cheveux blonds dans le vent, les exhalaisons moisies et nitreuses de la muqueuse rectale, relents d'ordures, urine sur la mousse, le goût des feuilles vertes d'hiver, la cloche des repas, les cloches de l'église, la petite ville de carte postale.

Harbor Beach 17... Vent dans le firmament frissonnant au-dessus de Londres un garçon mort sur l'oreiller spectral lèvres gercées rayons de soleil brisés un tremblement dans Jermyn Street pâle demi-lune de dandies spectraux derrière sa tête un soir sombre au vent frais ciel lavé par vent et pluie rêves brisés dans l'air.

J'AVAIS UN CHIEN DU NOM DE BILL

L'appartement dans Calle Cook où mourut le garçon. La cour est assez grande et elle est entourée d'une zone d'obscurité, une obscurité comme un film sous-exposé sur toute la scène. C'est la nuit et il y a une lumière dans la cour. Il y a un animal blessé dans la cour. D'abord il ressemble à un chien puis se transforme en garçon. Très lentement ce garçon se lève et marche vers la porte qui ouvre sur la cour.

Je vois à présent que la cour est jonchée de vieux seaux à peinture et de chevalets de sciage et que les pièces qui l'entourent sont en ruine. Je suis debout dans l'encadrement de la porte tandis qu'il avance vers moi, un étrange et triste sourire fixe sur le visage qui n'insinue rien, mais espère quelque chose. Je me dis un instant qu'il est dangereux et je recule. Puis je vois son visage nettement. Il vient de loin. Il est si affreusement blessé dedans qu'il peut à peine marcher. Il vient de loin pour mourir ici. Puis je l'aide à se mettre sur le lit et ne peux détacher mon regard de son visage. Il sourit encore de la même façon. Je vois qu'il porte une chemise grise et un pantalon de flanelle grise. Il dégage une odeur de chair croupie et de vêtements sales, l'odeur de fièvre l'odeur de métal gris. Je lui enlève ses souliers fendus et des lambeaux de chaussette pourrie collent à la paroi des chaussures. Les semelles sont transparentes. En ouvrant la chemise, je constate qu'il y a un coup de couteau dans la poitrine et que la chemise porte une croûte de sang. Très lentement ses mains remuent et il se coince les pouces dans la ceinture. Son corps se déplace légèrement sur le lit comme s'il s'appuyait sur un montant de porte. Il sourit à quelqu'un devant lui et son visage s'éclaire une seconde et passe.

Triste visage qui se rétrécit. Il mourut au cours de la nuit. Il mourut très malheureux.

BLUES DU MORT

L'Académie de la Mort, fondée par Audrey Carsons, fut conçue comme un programme d'immunisation destiné à développer l'immunité générale contre l'organisme de mort. Un vaccin anti-mort pour ainsi dire. L'immunité est encore la meilleure arme contre le virus, et la mort est un virus qui se manifeste sous de nombreuses formes. L'immunité contre un type de virus n'entraîne pas l'immunité contre les autres. Les étudiants doivent faire l'expérience de la mort sous de nombreuses formes pour acquérir une immunité générale. Est-ce à dire qu'après avoir suivi l'entraînement à une mort par peloton d'exécution, un étudiant serait en mesure de tenir devant un véritable peloton d'exécution sans être touché ? La question est que s'il est immunisé contre cette mort, il ne se retrouvera jamais en face d'un peloton d'exécution. La mort est toujours votre mort. Et comme n'importe quel virus, elle doit prendre le sujet par surprise afin de le pénétrer. S'il a déjà eu affaire à ce type de mort, le virus ne passera pas. Comment faisons-nous faire l'expérience de la mort sans mort physique ? Nous y parvenons électroniquement en reproduisant chez le sujet les ondes cervicales et les enregistrements physiologiques du type de mort en question. On procède ainsi jusqu'à arrêt du cœur. Puisqu'il n'y a pas de dommage physique, résurrection et rétablissement s'effectuent facilement. Cependant, l'expérience de la mort est entièrement reproduite. Je pense que vous serez tous d'accord dès que nous commencerons pour de bon les cours pour dire que c'est une sensation insupportable littéralement insupportable qui ne peut persister plus loin que le point où vous la percevez s'estomper jusqu'à son point de disparition. Normalement nos sujets sont éveillés, vifs et vigoureux après la résurrection. Les morts dites naturelles sont les plus faciles pour les débutants et d'ailleurs, elles sont les

plus faciles à enregistrer et à reproduire... a-t-elle jamais réussi à se rendre maître des fantasmes ? Non, vous mentez, dit-il simplement ; oui, à vrai dire, c'est très difficile de s'en rendre maître. Après tout je suis maître de la banque un vrai ego et un faux jusqu'à présent vous êtes avec moi avec mes réserves tout semble bien se passer, mais à n'importe quel moment pouf ! ce sera comme percer le fond d'un étang un tourbillon sera provoqué vous entraînant où ? Vous vous faites une montagne mystique d'un simple galet ombre bleue d'un rocher.

Smith le Quasi-Pendu a fait un intéressant récit de ce qu'on sent quand on est pendu. Smith était un ancien soldat qui fut pendu pour cambriolage en 1905. Il pendait depuis quinze minutes quand arriva une lettre de grâce obtenue par des amis de ce Smith en raison de ses brillants états militaires. On s'empressa de décrocher le Smith qui ne tarda pas à se remettre. Lorsqu'on lui demanda quelles avaient été ses sensations lors de sa pendaison, il déclara : « D'abord j'ai ressenti une énorme douleur due au poids de mon corps et j'ai senti mes esprits étrangement ébranlés être violemment pressés vers le haut. Puis après qu'ils aient atteint ma tête, je vis un étincelant flamboiement de lumière qui sembla me sortir des yeux avec un éclair. Puis je n'ai plus senti de douleur. » Ceux qui croient en l'efficacité de la punition pour décourager du crime auraient bien du mal à expliquer la réaction de ce Smith après son miraculeux sauvetage. Il continua sa carrière de cambrioleur et fut de nouveau arrêté. Le juge le laissa libre en raison de sa célébrité. Smith continua encore et fut arrêté une troisième fois. Et cette fois, il s'en sortit car le procureur tomba mort au cours du procès...

The History of Torture par Daniel P. Mannix, 2612 New English Library, p. 85-86...

La mort cède ses secrets à ceux qui lui survivent. Le Quasi-Pendu balança au procureur son *éclair*. L'Éclair de la Mort. Aussi les étudiants de l'Académie de la Mort avaient non seulement acquis une certaine immunité aux formes de mort dont ils

avaient fait l'expérience au cours de leur entraînement, mais ils avaient également acquis la capacité d'imposer ces formes de mort à leurs adversaires grâce à l'Éclair de Mort du Pendu... le dernier gargouillis du noyé, la paralysie du curare, la suffocation cervicale du cyanure. Ils avaient également reçu une formation complète dans toutes les méthodes de combat sans armes et pour toutes les armes de combat. Ils forment la garde d'élite du Centre de Mutation Mâle et ses messagers mortels. Des mutants font leur apparition et on trouve des Académies de la Mort partout. On pratique toutes sortes de morts tirées par les cheveux. Voici un forcené avec une énorme cicatrice entaillée au travers du bas de l'abdomen - un survivant du harakiri. N'allez pas essayer votre Éclair sur celui-là, à moins que vous vouliez retrouver vos boyaux dans un panier. Et voici quelques garçons-cyanure bleus décontractés, au léger parfum d'amandes amères et de charogne. Chaque forme de mort a son odeur particulière... relents musqués rougeâtres pourris-doux des pendus et étranglés... humides effluves d'algues des noyés... exhalaisons d'ozone qui brûle les poumons des électrocutés... arômes hospitaliers d'éther des cannés sur la table d'opération...

Le Vieux Margis : « Secouez-vous, bandes d'artistes de la bandaison. Le sujet de la conférence d'aujourd'hui est l'arme ultime à savoir la *mort*. La *mort* est complètement impuissante à savoir moribonde en présence d'un ennemi complet qui est la *mort*. Telle est la Formule Mort. FM, et vous avez pas intérêt à ne pas l'oublier, mes agneaux. Ici vous serez complètement à la merci des toubibs qui vous ramèneront à la *vie*. La *mort* est en passe de devenir votre *amie* et tout comme les petits rats de Willard^{viii}, elle fera n'importe quoi pour vous. La *mort* est un organisme viral. L'exposition à un virus mort ou affaibli entraîne l'immunité à ce type particulier. On la voit gagner chaque cellule. Mais ne faites pas les gros gourmands en voulant vous mettre tout de suite le crâne et les tibias dans la poche. Vous voyez ces forcenés à qui il a fallu recoudre la tête... eh bien les inoculations de mort

sont dangereuses et il faut les administrer selon une échelle graduée. Nous vous ferons pour la plupart commencer par les Radiations Orgoniques Mortelles, les ROM décrites dans les œuvres complètes de Wilhelm Reich. L'effet des ROM est d'attaquer le point le plus faible et de stimuler l'organe concerné pour qu'il acquière l'immunité. Après ça, il se passera quelques mois avant votre premier voyage de mort. Au cours de cette période, vous recevrez un entraînement dans les arts martiaux et l'emploi des armes. Cela renforcera votre alliance avec la *mort* et contribuera à affaiblir sa force jusqu'à celle d'un simple vaccin. Ici il n'y a pas de nanas. Pas d'alcool pas de tabac. Les autres drogues entreront dans votre programme d'entraînement avec Don Juan, qui déclare que vous ne devez jamais vous soumettre même à la *mort*.

Jusqu'à quel point pouvez-vous avoir tort ? Jusqu'au point où vous êtes *mort*.

C'est ce que disait le commandant de Buchenwald en claquant la porte des fours crématoires. Par la suite, il fut pendu par l'exécuteur des hautes œuvres de Nuremberg, qui fut à son tour transféré à Samoa pour y installer une chaise électrique. Enfin, les ordres sont les ordres, mais pour lui il n'y avait rien de mieux que la corde et la trappe comme dans l'ancien temps. La nostalgie lui fit relâcher son attention, je crois bien, car il s'électrocuta lui-même.

Le Vieux Margis contemple avec fureur les fragments mêlés de merde qui se consomment.

« Pendre des soldats américains parce qu'ils ont violé des civils ??? *MAIS NOM DE DIEU À QUOI SERVENT CES PUTAINS D'ENCULÉS DE CIVILS ALORS ?* »

Le Vieux Margis se déculotte et singe une vahiné sur une musique hawaïenne de prisunic.

« Une petite de Samoa, y en a aimer ça, moâ... »

Doktor Kurt Unruh von Steinplatz : « Le but de tous les brojets est de faire abbaraître les mutants dans un milieu zûr. Edre ainzi zans femmes, z'est être zans beur, ja ? Nous faisons maindenant beaucoup exbérimendazions afec ébroufettes. Autrefois, nous afions fraies femmes pour inzéminazion gue nous gardions izi juzgu'à ze

guelles produisent recheton mâle. Mais nous afons eu beaucoup ennuis avec femmes qui restent azzizes doute la chournée à baboter et mancher chocolat et faire amour lezpien. Alors maindenant, nous afons les ébroufettes, qui défraient faire abbaraître un noufeau animal, richtig ? »

L'arme biologique de la mutation, que les mutants ont programmée pour survivre dans les conditions modifiées qu'entraîne leur présence, l'une d'elles étant l'odeur de ces mutants, une odeur que dégage leur peau, qui jaillit des glandes sudoripares des aisselles, une odeur qu'exhalent leur haleine et leurs pets, et qui embaume les orgies sexuelles auxquelles les pousse l'excitation sexuelle de la mutation...

Une petite ville du Sud un samedi après-midi. Yeux bleu pâle des tueurs de nègres qui tournent autour de la place, lourd après-midi figé d'août, électricité dans l'air. Soudain cinq garçons roux descendent d'un camion, tenant en laisse cinq loups roux. Les garçons ont des cheveux roux longs et ils sont nus comme des vers. Alors ils se mettent à embrasser leurs loups qui perdent leur fourrure, les queues se transforment d'un trait en colonne vertébrale dans une gerbe d'étincelles rouges, hurlant geignant éjaculant les garçons se roulent sur le gazon de la place et l'odeur est exhalée par leur corps. Les citadins virent au rouge vif et s'écroulent en tas d'étranglés qui chient de partout tandis que les vaisseaux sanguins se rompent comme des pétards.

Mais tous les animaux timides et délicats adorent cette odeur. Les petites belettes sortent et se frottent contre les garçons, petits chats furtifs et enfants.

Les potentialités d'une odeur comme arme est une idée prometteuse... garçons-lézards qui dégagent une sèche odeur rouge de piste... les relents mortels des garçons-serpents bleus pareils à la charogne et à l'ozone pourri... le goût lascif de sang chaud cru des garçons-renards et loups... odeurs que les mutants seuls peuvent respirer.

Les doigts et les paumes d'Audrey sont couverts de minuscules disques bordés de poils roux d'où grésillent des vapeurs nitreuses... deux doigts forment un pénis qui sécrète une substance musquée comme des œufs rouges de grenouille la frottant en rond fronçant un cul humain le saupoudrant de poils roux, l'autre main sécrète un lubrifiant nacré dépeçant dissolvant la peau d'animal des couilles serrées, moulant avec de douces caresses une bite parfaite tandis que la bite de loup lui fond dans les mains comme de l'argile mouillée la dernière touche alors que le sperme gicle en grosses gouttes brûlantes nacrées et que le garçon vire au rouge vif et que la peau de loup se détache de lui avec de la vapeur et tombe par terre se dissolvant en une fumée nitreuse de film... Il dépèce la tête dans une pluie d'étincelles rouges le visage de Jerry faible et effrayé qui fixe incrédule... Audrey dépèce le devant des jambes jusqu'aux bras et aux doigts collés ensemble, il sépare chaque doigt et les bras se referment sur lui tandis qu'il décolle les poils de la poitrine jusqu'au point en bas juste sous le nombril. Audrey entoure le corps de Jerry d'un faisceau d'énergie qui le fait tourner comme un tour de potier le tenant immobile de côté en pressant l'endroit sous le nombril et un autre dans la colonne vertébrale de Jerry qui suffoque et halète comme sa colonne s'étire en tirant sur la queue dans une pluie d'étincelles bleues effluves d'ozone et de musc montant en vapeurs du corps de Jerry, les mains de Jerry moulent les fesses les doigts maintenant couverts de petites bouches rouges et de langues qui lèchent et longues tentacules nacrées qui pénètrent la chair pour en caresser l'intérieur malaxant une perle de prostate pour la faire sortir faire un cul humain odeur des jeunes nuits chambre au-dessus de la boutique de la fleuriste.

Les garçons qui baisent sucent tournent la langue dans une brume sépia odeur de film qui brûle un trou dans le temps tandis qu'ils rétrécissent à la taille de renards des sables sur un rebut éclairé par les étoiles sous un ciel électrique d'un bleu doux zébré de lentes étoiles filantes éjaculant des perles de

sperme ils découvrent leurs petites dents acérées et détalent... Et les mains d'Audrey sur ses fesses les moulant maigre humain séparant les deux moitiés ses doigts dedans faisant un trou du cul humain à partir des chambres et des pets et des renvois partagés mains qui dépècent les cheveux tandis que bite et couilles partent en vapeur brûlant d'un néon rouge heurta cette palissade des deux manchettes tout grand ouvertes la naissance du néon étrange odeur voix malade ozone nitreux musqué anneau rose brûlant qui frémit en s'en exhalant...

Une silhouette estompée sortie de l'air d'été face quiète endormie de ses chiens silencieux vent de cette ville solitaire une pièce sombre nus à cheveux roux sur le lit comme des gros matous lui ouvre les jambes odeur emplit la pièce il tousse il baise dernier passage vous appelle en attendant longtemps. Il remue la position biologique d'une boîte. Dites au revoir à votre vieil arrêt. Un garçon frissonne et lance la jambe sa braguette gonflée se transforme en as animaux tandis qu'avance la foule des lyncheurs. Animaux dans le mur. Va jouir dents découvertes et les poils roux d'animaux germent entre leurs jambes. Billy vire au rouge il baise avec une excitation farouche ses dents découvertes saignant cette odeur suffoquant en renards du désert...

IL S'EST SAUVÉ, MAIS JE N'AI PAS BOUGÉ

Jerry lâche des gros paquets mous de merde sur la page du voyage bleu cette odeur qui sort de son trou du cul en vibrant fait exploser son contrôle. Alors les poils germent sur lui tandis que les garçons font courir leurs mains le long de son dos et lui retire une queue de l'échine il décharge dans une brume nitreuse flamboiements de chair matin lumineux sur une cuisse nue cloches du port rivage estompé de l'aube aube d'argent scintillant escaliers vides... Attendez toutes nouvelles de quelque terre. Garçon-rêve habitait autrefois au bout de la rue. Il chantait hier. Il ne chante plus aujourd'hui. Adios repère cette adresse...

TRAVAILLE SUR LA VOIE FERRÉE

Le moment est venu pour moi de quitter les garçons-patins à roulettes. Le moment est venu pour moi de partir. Audrey est pratiquement sorti du labyrinthe maintenant...

Brèves visions aperçues d'une fenêtre de train.

Deux garçons baisent tout en haut d'une colline dans les herbes jusqu'aux genoux... Le garçon de devant lance les bras en l'air : « VENT VENT VENT... »

Le vent siffle autour de leur corps arrachant le sperme comme des toiles d'araignée.

De languissants garçons-Boubous se tortillent de concert les poils du sexe qui picotent emmêlés et le jardin de chair les suit dans ses contorsions de concupiscence végétale...

Dans une grotte rose, des garçons sirènes nacrés chatoient doucement aux ondulations de la lumière. Deux d'entre eux soudés l'un à l'autre changent de couleur rose rouge pourpre profond ça vous fait mal de voir les couleurs les envahir bleu ciel rose saumon arc-en-ciel vacillants les lèvres s'ouvrent en un cri strident qui s'estompe dans le sifflet du train... Le moment est venu pour moi de partir. Vous pouvez entendre mon au revoir dans le sifflet du train...

Des deux côtés du train dominant des falaises bleu-noir couvertes de mousse et de plantes rampantes. De précaires villages sont perchés sur des arêtes. Nous pénétrons la vallée du rêve où l'on ne s'éveille pas... Le livre explose en cratères lunaires et en points d'argent brassés... vallées bleues... dômes un temple...

Deux garçons qui se branlent dans un terrain vague bout d'une rue secondaire carte postale maison sable balayé...

Forêt indistincte aqueducs par-dessus la rivière bleue sa tête mouillée brillant comme du verre... La route de mer déserte sous une lune vague et des étoiles imprécises quelque part au loin un chien aboie dans le jardin d'une villa...

Vent éclatant dans les marchés désolés... Le film se

casse... Je me tiens sur une pelouse envahie par les herbes à côté d'un établi étoiles de film estompées tremblotantes le garçon assis en face de l'autre côté de la table les étoiles s'envolent...

Dérivant sur le fleuve pour arriver à une ville perdue sous la lune marché d'une nuit sombre... Film tremblotant qui change... Lointaine soirée un manque confortable le vent du large sur mon visage me rappelant les ombres je fais demi-tour et repars vers le marché désert... Marrant, ce qu'on trouve dans les vieux magazines de bandes dessinées... points d'argent à l'écart de la piscine jardin de villa nos corps reflétés... une allée maison de 1920 dans le fond... pièce sous un toit d'ardoises pantalon froissé sous-vêtements un chien qui aboie dehors dans le jardin...

Et de nous retrouver dans une voiture... La route est très escarpée pour monter par le village dans les ombres bleues. Nous avons passé le col maintenant et là devant nous sur un vaste plateau le vaisseau spatial des Garçons Sauvages... La route déserte...

AU-DELÀ DES COLLINES

Zigzaguant à travers les villages un chien aboyait depuis le col et là devant nous un dernier virage...

Tremblotant au loin son souffle de vie gelée à la fenêtre clé ouvrant la porte odeur de vagues rideaux moisis sur ses cuisses il se lève nu en érection baisse le regard entre ses jambes montre de la main gauche le tiroir coincé ombre phallique soupirant ciel vide une pluie d'étoiles. Il y a longtemps j'étais un enfant attendant ainsi mains pâles ouvrent la porte bateau qui siffle dans le port je regardais mon visage mansarde 1920.

Dehors dans la nuit d'été, deux délicats garçons-chauve-souris aux longues pattes fines copulent l'un sur l'autre ailes qui battent de plus en plus vite tout en filant à toute vitesse dans la nuit dents aiguës qui entreluisent dans le clair de lune un très fin cri aigu les guidant entre les maisons de la cité abandonnée. Garçons-chauve-souris frugivores dans les vergers déserts relents de pommes pourrissantes tapis sur le sol cidre qui coule de leur bouche et les petits garçons-chauve-souris suceurs de sang mordent le bétail sauvage de leurs dents invisibles et lapent le sang chaud.

Pièce nue sagaie d'étoiles à travers le ciel nous sommes accroupis là nos genoux touchant les morts autour comme des cris d'oiseaux murmurant au-dessus de la vallée. Le petit Mexicain rentre et ressort un doigt de son poing basané serré taches d'herbe sur les genoux nus ombres bleues dans la Rue du Hasard. Clé ouvrira la cité abandonnée rideaux frugivores sur ses cuisses relents de pommes ciel vide une pluie d'étoiles à travers mon visage 1920 mansarde ombres bleues dans la rue dents aiguës entreluisant son souffle de vie vague moisi dans les vergers déserts murmurant un enfant phallique attendant le sang chaud touchant les morts. Et voici une carte postale univers de cours d'eau garçons à taches de rousseur petits communs bleus couverts de

sarments de volubilis où les garçons se branlent réciproquement les après-midis de juillet feuilles d'automne soleil froid sur un garçon mince à taches de rousseur et froid sur le cours d'eau. Les garçons se branlent dans un arc-en-ciel et disparaissent à travers un ciel vide miroitant un des garçons se retourne le chassant de ses moqueries de plus en plus loin deux garçons nus dans une maison arbre enserrant leurs genoux les garçons sauvages chargent le vieux régiment Audrey n'a pas besoin de réfléchir les scènes tournent et changent John nu là sur le lit ses jambes relevées en train de lire *Amazing Stories* et de manger une pomme là le fort dans Beau Geste c'était un monde silencieux et maintenant toute la salle était silencieuse et Audrey savait que tous les garçons étaient allongés là à contempler les étoiles et le clair de lune et les après-midis ensoleillés et les petits spectacles de voyeurs ici et là avec des titres d'argent qui scintillaient et d'autres aux couleurs et odeurs éclatantes et chair nue crue couilles fermes qui se froissent en feuilles d'automne et giclent une Voie Lactée. Son père lui montre Bételgeuse dans le ciel de la nuit au-dessus de St Louis.

Une pente de marches et de terrasses métalliques... la queue d'une comète traverse lentement un ciel mauve lâchant des filets de métal brûlant, fragments qui explosent au contact en poussière pourpre fragments métalliques embrasés qui descendent lentement avec de douces explosions sur St Louis, Paris, Londres, Tanger, Marrakech. Dans la pièce la faible odeur moisie des nuages qui éclatent sur les pentes métalliques de lourds relents pourpres d'encens et d'ozone rectums luisant avec des bouffées de poussière pourpre... porte qui mène sur une terrasse toilettes fraîches loin de tout cornes de brume et au-delà d'un ciel pourpre une pièce meublée. J'attends quelqu'un qui doit venir taper. Bruit de pas à travers la porte pantalon kaki transporte avec lui l'odeur de chair et d'ozone et le parfum moisi d'une veste de cuir fin, muqueuse rectale, parfum de jacinthe des jeunes bandaisons, chair que la douche fait fumer, poussière dans les poils des jambes nues bouts de bites et trous du cul

se décomposant en poussière son entrejambes se déchirant en douce explosion faisant sauter Marrakech au passage en fragments qui tombent jusqu'aux marches et à la table maison arabe plantes grimpantes dehors cendre de cigarette sur une cuisse nue étoiles très brillantes dans les poils pubiens qui luisent. Je suis assis à une table de chêne noir maison arabe une porte de verre mène sur une terrasse couverte de bambou fendu plantes grimpantes en vrilles le ciel pourpre quelques étoiles très brillantes. J'attends quelqu'un qui doit venir taper. Voix arabes les pas d'Ali à travers la porte pantalon kaki une veste de cuir fin qui transporte avec elle l'odeur musquée d'ozone des nuages qui explosent. Il se déshabille impersonnellement et reste nu debout, son entrejambes se dissolvant en une brume pourpre. La brume m'enveloppe je gravis les pentes métalliques les étincelles éclatent en moi faisant sauter le rectum en fragments luisants qui tombent jusqu'aux marches et disparaissent en une bouffée de poussière pourpre. Tout se décompose à mesure que j'avance... fraîches toilettes loin de tout cornes de brume dehors cendre de cigarette sur une cuisse nue dans des chambres meublées brume bleue dans les poils pubiens s'effritant en poussière à mesure que j'avance.

Le garçon-iguane est assis à l'ombre d'une grande pierre noire. Il porte un pagne et des sandales de cuir. Sa peau est lisse et verte, ses yeux d'or ont des pupilles violettes. Il renifle et happe l'odeur de piste les relents de rectums secs, secs et musqués, ni excréments ni urine dans cette odeur d'endroits secs et en même temps une odeur de sexe. Le garçon concentre un noyau de lente attention reptilienne. L'odeur de piste vient de quelque part en bas de la pente sous lui que jonchent de gros cailloux noirs. Il prend un étrange arc de métal rouge translucide et commence à descendre la pente, une flèche encochée. L'odeur est maintenant plus forte, sèche et rouge. Le corps du garçon se couvre soudain de taches rouges. Il s'arrête et lève les yeux. Sur un rocher devant lui se tient une fragile créature rouge à face humaine et ailes sèches à consistance de cuir qu'il écarte pour rester en

équilibre sur le rocher, ses ailes remuant imperceptiblement, ses yeux pétillant d'un bleu enflammé. Le garçon-iguane laisse retomber son arc. Il s'avance lentement puis escalade le roc et se dresse devant le garçon-oiseau. Ce sec et rouge relent musqué lui brûle l'entrejambes...

Je vis un garçon roux au centre d'un cercle d'assistants, plié sur ses mains et ses genoux tendus. Un petit Arabe nu s'avança avec une courroie de cuir. Il leva la courroie, prenant la mesure des fesses du garçon, puis l'abaissa. Au premier coup, les fesses du garçon virèrent au rouge, puis tout son corps s'empourpra au rythme de chaque coup qui le traversait de sa pulsation, depuis ses fesses serrées son pénis se leva s'érigea et il se releva, tête maintenant en arrière tandis que la ceinture envoyait du sang cogner entre ses jambes et ses lèvres et ses yeux flottaient dans une brume rouge, il giclait l'Arabe accélérerait ses coups et jouissait également, un dernier coup et le rouquin se tordit en un ultime spasme à se désosser sa bite collée toute droite contre son ventre. Les autres formèrent un long rang à quatre pattes et chaque garçon enfonça un doigt lubrifié dans le cul du garçon qui était devant lui. La rangée se tordait et se tortillait sous les mains qui caressaient doucement couilles et phallus devant elles et vibraient un doigt entré dans le cul toute la rangée rejeta la tête en arrière dents découvertes haletant des relents de sperme et de muqueuse rectale visibles comme une brume autour de leurs corps qui se tortillaient. Des garçons étaient allongés genoux relevés tandis que d'autres les masturbaient de leurs délicats doigts précis, caressant le rectum et les couilles serrées les nouveaux garçons frémissant dans des extases d'abandon cependant que des couleurs les traversaient par éclairs et qu'ils déchargeaient en une gerbe d'arcs-en-ciel. Puis ils sortirent le tapis à svastika qui représente nos garçons formant un svastika, chaque garçon tournant la langue et branlant le garçon devant lui. À la vue du tapis, les garçons se mettent à se tourner les uns autour des autres comme de gros matous qui reniflent et tâtonnent avec ronronnements et

grognements et plaintes faces gonflées de sang extasiées inhumaines montrant les dents comme des chiens sauvages les garçons entourent entièrement le svastika léchant tâtant accroupis ici et là se branlant ils forment une rangée de baise et cet exercice ce procédé est destiné à vous empêcher de bouger le visage, rien qu'être là, les visages extasiés de pilotes manœuvrant à travers ce tunnel hydraulique de chair se tortillant et tressaillant faces que la pression fait éclater chevauchant les hanches sauvages qui se cabrent. C'est là l'exercice d'abandon volontaire. L'étape suivante, le RÊVE, est quelque chose où l'on rentre lentement. Je me rappelle que nous avions campé au bord d'un cours d'eau ; je m'éveillai à l'aube dans la lumière laiteuse garçons avec des érections oniriques se levant comme les morts qui ressuscitent et cherchant leur partenaire pour le rêve... (Vous n'êtes pas sans savoir que chez les mâles les rêves s'accompagnent d'érection même si leur contenu n'est pas sexuel.) Le Stade du Rêve signifie que l'érection onirique peut être produite à volonté à l'état d'éveil ou plus précisément que le SdR est atteint lorsque état d'éveil et état de rêve ne font qu'un, ce qui nous ramène à l'exercice précédent de l'Abandon qui consiste à chevaucher les vagues du désir tout en maintenant une main calme et distante de pilote sur les appareils de direction. Je me rappelle un exercice particulièrement insupportable où l'on avait l'impression de gratter une plaie qui démange et tout votre corps était un furoncle gonflé éclatant de sperme brûlant. Les garçons se penchent l'un sur l'autre le doigt rentré dans l'autre tortillant et tâtant le garçon devant de doigts légers sur les couilles fermes qui font mal et vous laissez votre visage et votre corps se fondre en des vagues de lourde lumière rouge comme de la gélatine qui vous pince l'intérieur et ensuite les garçons poussent le hurlement de quelque chose qui s'arrache d'eux et qui me déchira et je laissai couler ce déchirement et puis le silence tomba après ce hurlement comme la foudre, nous restâmes tous inconscients pendant des heures et il y en a un qu'on fait avec des vibrateurs anaux électriques

dans la salle bleue à orgones demi-jour bleu et les vibrateurs s'allument en vous vous êtes là à sortir et rentrer de votre corps par petites secousses et compressions devant vous et puis vous prenez l'explosion de lumière bleue qui fait sauter le VOUS et le MOI de la tête pour de bon et rangées de baise sur patins à roulettes faces vides comme le ciel d'après-midi.

Mais nous n'étions pas encore prêts pour le silence dans les déserts du silence il n'y a pas le moindre son votre corps n'émet pas de son vu de l'extérieur c'est comme un film et on le contourne pendant un bon moment avant de trouver la voie d'entrée à chaque fois on revient à l'Abandon le svastika attirant les visages rouges dans une tornade de désir. Regardez par la fenêtre du train, le voilà juste en face de la fenêtre, le garçon aux traits mongoloïdes et un tatouage bleu sur chaque fesse qui passe ses doigts sur les boutons du cul d'Audrey puis un rouquin se penche et Audrey aperçoit la chair rose rectale là devant lui puis ils commencent avec les tambours les tambours qui battent à travers lui léchant de plus en plus profond sentant le rectum se contracter sous sa langue les plis striés sa main sur les couilles et la bite rouges ressentant la langue pointue râper tandis qu'il se contorsionne pour s'ouvrir puis les voilà qui giclent tous en même temps pieds emmêlés ensemble haletants corps qui se crispent fondus dans la lumière voyant le temps je fume un joint et enfonçai une matraque dans mon cul et le temps j'étais étendu là dans la fraîche pièce obscure au crépuscule nu perlant dans la vague lumière bleue et j'entends la porte latérale s'ouvrir et des pas rapprochés sur l'escalier de derrière je sais qui c'est le voisin un petit diable de rouquin je ne bouge pas faisant semblant de dormir le voici dans la porte et voit mon corps on perçoit la petite inspiration courte souffle rapide et animal et puis l'effluve ferrugineuse de la sueur sexuelle. Il s'assied à côté du lit et ses doigts me touchent et quelque chose court à travers moi comme une rivière d'or et je gicle des nuages bordés d'or. Cela me déchira l'intérieur et lorsque j'ouvris les yeux, il

me regardait d'un visage vide, il était debout nu et sa bite balançait et se redressait je me levai et le regardai sentant quelque chose de rouge et de brûlant se déverser de moi et toucher son corps rouge doucement le faisant tourner et le pliant sur ses mains tendu sur ses genoux et quand j'avancai par reptation je me sentis m'allumer à l'intérieur d'une lumière rose et nous tressaillions de concert à nous encorcher et nous excorcher de l'un à l'autre.

Et les garçons mirent des pénis de cuivre des casques qui portaient gravé le svastika un relent fauve de couilles serrées et de muqueuse rectale tandis que les garçons se tournaient autour se tâtant l'un l'autre et parlant avec de profonds et gutturaux grognements et ronronnements et geignements qui heurtent l'entrejambes en font une gelée et faisaient grouiller la muqueuse dans votre cul brûlant comme le feu je sentais en moi le feu liquide et ce garçon là aux yeux égyptiens peints désir vieux comme le monde rayonnant de ses yeux sombres et je savais qu'il était celui qui allait me le faire et je vis le rouquin empourpré d'arc-en-ciel quand il sentit mes yeux sur lui sachant voyant la chair rose rectale les couilles se serrer tandis que des petits hommes bleus resserraient de plus en plus fort les écrous faisant jaillir de la lumière rouge sentant et tâtant tatouage bleu sur les deux fesses tendu sur les genoux cul nu rouge tressaillant ronronne et vibre un doigt rentré jusqu'aux tambours plus en plus profond Audrey sur le côté rentré jusqu'aux tambours plus en plus profond Audrey sur le côté furetant les plis striés de doigts délicats ressentant la langue pointue sur son rectum giclant les couilles froissées corps haletants dans la muqueuse qui cogne se tortillant dans le sauvage Danois qui danse deux garçons se dandinent de concert les autres sont accroupis face à face en rangs doigts dans le cul de l'autre ils se tordent et giclent et s'écroulent sur le côté abandon serré branlant le garçon gestes là en face de lui se léchant les dents comme un chien sauvage le rectum se contracte sous sa langue fesses écartées sa main sur les couilles rouges traçant un

cercle pour ouvrir son haletant le relent de muqueuse rectale.

Les sentinelles étaient remplacées de temps en temps pour qu'ils puissent participer à l'orgie, et soudain une sentinelle donne l'alarme.

« PATROUILLE APPROCHANT. »

Les garçons enfilent leur pantalon n'importe comment et attrapent leur couteau. Les garçons possèdent une incroyable habileté avec leurs armes grâce à un entraînement constant et à des explosions d'énergie de groupes qui font un spectacle éblouissant. Ces spectacles martiaux sont souvent suivis d'orgies sexuelles communautaires. Les garçons pratiquent également une forme d'exercice sexuel appelé « Sexe onirique ». Deux garçons dorment ensemble l'un derrière l'autre si bien que lorsqu'il entre en érection durant son sommeil, son phallus glisse dans le cul de l'autre, ou alors ils s'étendent face à face enlacés et organes sexuels en contact. Au réveil ils comparent leurs rêves. À ce moment-là c'est le petit rouquin qui était le compagnon de rêve d'Audrey. Dès qu'on a un compagnon de rêves un amigo de sueños, on prend son nom et ainsi le rouquin était Audrey et Audrey était Pinkie. Toute cette journée, ils avaient tous deux été en patrouille et quand ils rentrèrent à la patinoire, ils étaient assez fatigués pour pouvoir s'endormir immédiatement face à face. Pour ces rencontres les garçons disposent de bancs spéciaux aux cloisons rembourrées qui maintiennent les deux corps l'un contre l'autre. Audrey s'assoupit de suite il y avait une ville de l'autre côté d'une étendue d'eau dans un crépuscule pourpre comme une carte postale. Puis il était dans une étrange pièce. Debout au pied du lit dans une lumière grise d'aurore se trouvait un garçon. Le garçon ne dit rien. Il se rapprocha puis s'agenouilla sur le lit. Il était nu dans ses yeux les étendues glacées de l'espace interstellaire. Derrière lui Audrey apercevait le miroitement d'un ciel vide un lointain poudrolement d'étoiles. Il toucha la jambe du garçon et le garçon s'allongea à côté de lui. Audrey très doucement toucha le phallus du garçon qui était maintenant en érection. Le garçon le regardait

silencieusement. Audrey se réveilla et sentit les chaudes giclées de Pinkie.

DIS-MOI QU'ON NE PEUT VOIR

Pinkie rêvait qu'il faisait ses bagages. Ses valises étaient pleines et chaque tiroir qu'il ouvrait était empli de livres et de vêtements.

Sirènes de bateau dans le port.

Il ouvrit encore un tiroir... pyjamas, robe de chambre, maillots, caleçon de bain...

Bateau qui hurle dans le port.

Une tension qui augmente entre ses jambes.

Bateau qui hurle dans le port.

Il s'éveilla en train d'éjaculer.

Audrey savait que ce garçon était son Ka adolescent qui était venu de très loin avec une souffrance et une tristesse terribles.

Regardez par la fenêtre du train. Le Temps de Xolotl ressemble à une foire universelle qui s'étend sur une immense place où l'on expose et échange armes et techniques sexuelles et de combat.

Injecteur de cyanure contre culture de Boubous.

Fusil-laser contre rayons sexuels.

Garçon-sirène contre tigre mangeur d'hommes.

Planeur contre patins à réaction.

Et ici on arrange avec simplicité stratégie et rotation.

BRILLER DE TELLES LUMIÈRES QU'ICI

Garçons-éternueurs contre rassemblement
réactionnaire.

Garçons-sirènes contre la base américaine.

Garçons-rieurs contre une apparition à la
télévision.

Tout autour de la place se trouvent des restaurants en plein air, des treillis de plantes grimpanes, des bains et des cabines sexuelles. Les garçons font le tour de la place en se faisant des propositions et en comparant leurs organes génitaux. Les garçons de l'Académie comparent des théories

guerrières et de contrôle démographique. Comment implanter des idées et diriger la haine. Comment provoquer épidémies, ouragans, tremblements de terre. Comment faire s'effondrer les parités monétaires. La stratégie ultime est d'arrêter le monde en ignorant et en oubliant son existence. Nous n'aurons plus besoin bien longtemps des couteaux et des massues, des fusils à laser frondes arbalètes sarbacanes cultures de maladies et de virus. La barrière est presque hermétique à l'heure qu'il est. Le nombre d'ennemis à la franchir encore est de plus en plus réduit. Et ceux qui y parviennent ne feront pas long feu dans notre territoire. Nous nous dispersons de plus en plus loin. Aucune troupe ne peut traverser les Déserts de Silence et au-delà de ceux-ci il y a le Blocus de Lumière Bleue. Nous n'avons même plus besoin de l'ennemi. Bâtiments et étoiles posés à plat en réserve. On défait l'ultime carnaval. Ils sont tous partis. Ombres d'Américains, vous pouvez regarder n'importe où. Pas bon. Pas bueno. Leviens Vendledi.

À PERTE DE VUE

La Duesenberg de John Hamlin s'arrête à côté d'une femme qui pousse une voiture d'enfant. John Hamlin et Audrey Carsons sortent la tête et lui crient :

« VOILÀ CE QU'ON RÉCOLTE QUAND ON BAISE. »

Les cris du nouveau-né deviennent un gargouillis de râle d'agonie et le crâne de cristal.

La Duesenberg accélère le long d'une route de carte postale de 1920.

« Et n'oubliez jamais, braves gens

Que c'est ce que vous récoltez, braves gens

Si vous vous envoyez en l'air. »

Jesse James regarde l'image : La mort de Stonewall Jackson.

Jesse James : « C't'image est rudement poussiéreuse. »

Il se décharge de ses feux. Bob Ford de se lécher les lèvres.

« Et n'oubliez jamais, braves gens

Que c'est ce que vous récoltez, braves gens

Si vous vous envoyez en l'air. »

Billy le Kid entre dans la pièce obscure voit Pat Garrett.

Billy le Kid : « Quién es ? »

« Et n'oubliez jamais, braves gens

Que c'est ce que vous récoltez, braves gens

Si vous vous envoyez en l'air. »

Pat Garrett se tient là grande silhouette décharnée visage déformé par la rage fulminant Brazil du regard.

« Je retrouverai

Mon vieux Brésil... »

Pat Garrett : « Maudit sois-tu si je ne me débrouille pas pour t'éjecter de mes terres d'une manière ou d'une autre. »

Et il avance les mains sous le chariot pour saisir sa carabine. Mais aussi rapide qu'il était, le vieux tireur ne le fut pas assez. Brazil dégaina son revolver d'une saccade et tira deux fois. Le premier

coup planta Garrett entre les deux yeux. Le second lui enfonça la poitrine.

« Et n'oubliez jamais, braves gens
Que c'est que vous récoltez, braves gens
Si vous vous envoyez en l'air. »
Dutch Schultz sur son lit de mort.

Dutch : « Je veux payer. Qu'ils me laissent tranquille. »

Il expira deux heures plus tard sans avoir rien ajouté.

« Et n'oubliez jamais, braves gens
Que c'est ce que vous récoltez, braves gens
Si vous vous envoyez en l'air. »

La Duesenberg disparaît dans les collines et très loin... rues qui s'estompent un ciel lointain...

Notes

(Toutes les notes sont du traducteur)

{i} Pariaques : tous les parias maniaques qui se livrent aux expériences paranormales.

{ii} Il y a ici un jeu de mots non-logique de W. Burroughs.

{iii} Bar homosexuel de Soho fréquenté par l'auteur quand il habitait à Londres.

{iv} Animal inventé par Burroughs.

{v} Invention provenant d'un rêve de l'auteur.

{vi} Célèbre bordel de Tanger.

{vii} Marque d'un soda à l'orange commun dans le Midwest.

{viii} Nom du protagoniste d'un film qui apprend à des rats à tuer pour lui.